



ΔΗΜΟΣ Ι. Π. ΜΕΣΣΟΛΟΓΓΙΟΥ



ΕΛΛΗΝΙΚΟΣ
ΔΗΜΟΤΙΚΟΣ ΛΟΓΟΤΗΤΗΣ

ΤΡΟΠΟΣ ΑΦΙΟΤΗΤΗΣ:

Δ. Ρ. Ρ. Α.

ΠΑΛΑΙΟΛΟΓΙΚΗΣ ΣΧΟΛΗΣ

ΗΜΕΡ. ΕΙΣΑΓΩΓΗΣ:

20-12-12

ΑΡΙΘΜΟΣ ΕΙΣΑΓΩΓΗΣ:

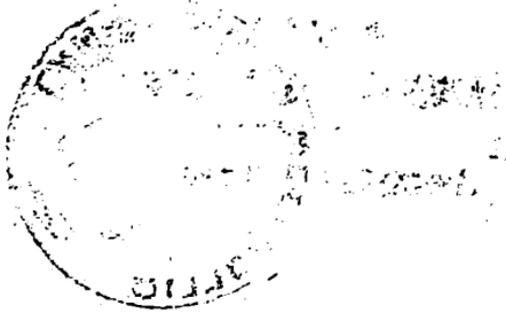
22.701

ΑΡΙΘ. ΤΑΞΙΝΟΜΗΣΗΣ:

808.82 ΒΡΥ

~~Ms. 108~~

476. 4p.



THÉÂTRE
DES GRECS.

XII.

IMPRIMERIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

502

A. C. 22. 701

THÉÂTRE DES GRECS.

TRADUIT PAR LE P. BRUMOY;

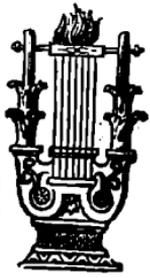
Seconde édition complète,

REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
D'UN CHOIX DE FRAGMENS DES POÈTES GRECS,
TRAGIQUES ET COMIQUES,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME DOUZIÈME.



PARIS.

BRISOT-THIVARS ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

RUE DE L'ABBAYE-S.-GERMAIN-DES-PRÉS, n° 14;

AINÉ ANDRÉ, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, n° 59.

EXPLICATION DES FIGURES

DE CE VOLUME.

LA première figure, tirée d'une dissertation de Ficoroni, est gravée d'après un marbre du palais Farnèse. Elle ne représente aucune action relative aux *Acharniens*; elle fait seulement connaître le costume des anciens acteurs. C'est un esclave qui reçoit des coups de courroie de la main du marchand corroyeur lui-même, dont c'était la fonction (Aul. Gell. *Noct. Att.* X, 3). Le masque de cet esclave est remarquable; c'est un vrai porte-voix; sorte de masque, au moyen duquel la vaste étendue des anciens théâtres n'empêchait point qu'on entendît parfaitement l'acteur, qui, avec ce secours, se fatiguait beaucoup moins que nos acteurs modernes, pour se faire entendre dans nos salles de spectacle, toutes circonscrites qu'elles sont. Cette petite fille qui souffle dans deux flûtes inégales, détermine, suivant l'usage précieux dans l'antiquité, le rythme de la douleur, et facilite l'acteur pour en rendre les sons avec précision. C'est par tous ces secours que les anciens étaient moins exposés à éprouver les désa-

grémens de la médiocrité et de la variation qu'amènent dans un acteur, l'âge, les dérangemens de la santé, etc., etc. Cette figure doit être placée en tête de ce volume et des comédies d'Aristophane.

La deuxième figure répond à la page 293 de ce volume. Elle est extraite de la même dissertation de Ficoroni, et fait partie de la scène qui y est représentée. Là, c'est l'esclave qui reçoit des coups de courroie; ici, c'est le maître en colère qui ordonne, malgré l'intercession d'un de ses amis, qu'on fustige son esclave. Cette scène m'a paru pouvoir très-bien convenir à cet endroit des *Chevaliers*: *O vieillard, me voici tout prêt à vous montrer mon zèle.* On reconnaît le maître au bâton recourbé qu'il tient à sa main, et que le principal acteur avait toujours: ce bâton prête souvent à des équivoques indécentes dans Aristophane. Le maître est distingué en outre par son pallium ou manteau à franges.

COMÉDIES

D'ARISTOPHANE.

LES ACHARNIENS.

Comédie jouée la 6^e année de la guerre du Péloponnèse , la 5^e de la 88^e olympiade ¹, aux fêtes Lénéennes, sous l'archonte successeur d'Euclide, soit Euthymènes, suivant la préface grecque, soit Euthydémus selon MM. Samuel Petit et Paulmier, soit Scythodorus selon Diodore. La preuve de cette date est tirée de l'ancien sujet grec, et confirmée par les paroles même d'Aristophane qu'on exposera.

LE sujet de cette pièce regarde directement le bien public et l'État entier. Le but du poète est d'engager Athènes à conclure la paix avec Lacédémone, mais la conduite et le tour qu'il prend pour traiter

¹ 426 ans avant J. C. Aristophane fit représenter dans cette même olympiade quatre de ses pièces, dont voici les titres d'après M. Brunck, de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Je ne pourrai jamais citer avec trop d'éloges son édition grecque d'Aristophane, dans laquelle la profonde connaissance des anciens, la saine critique, le goût et la bonne littérature se

une affaire d'État si délicate, sont fort énigmatiques. Il y a même, généralement parlant, beaucoup de bas comique, sur lequel il faut glisser légèrement ou plutôt qu'il faut supprimer.

Pour l'intelligence du plan et des plus précieux morceaux, il est nécessaire de reprendre les choses dès leur source, c'est-à-dire, de remonter au commencement de la guerre du Péloponnèse. Bien des causes contribuèrent à l'allumer et à l'entretenir. Elles sont déduites dans Thucydide, et en partie dans le *Périclès* de Plutarque. Périclès en effet, une des meilleures têtes et des plus grands capitaines des Athéniens, joua un grand rôle dans cette guerre si funeste à toute la Grèce. Quelque brouillés que fussent les intérêts, il lui

font également admirer et rechercher. Cette édition connue sous le titre suivant : *Aristophanis Comædiæ ex optimis exemplaribus emendatæ, studio Rich. Franc. Philip. Brunck Argentoratensis. Argentorati, sumptibus Joh. Georgii Treuttel, bibliopolæ, M. DCC. LXXXIII, en 4 vol. in-8°.* A la tête du premier volume on lit une préface où se trouvent les pièces d'Aristophane disposées dans l'ordre chronologique. Voici donc le titre de celles qui furent jouées dans la 88^e olympiade :

OLYMPIADE LXXXVIII.

Années.	Archontes.	Noms des comédies.
1.	Diotime	ΔΑΙΤΑΔΗΣ.
2.	Euclide	ΒΑΒΥΛΩΝΙΟΙ.
3.	Euthydème	ΑΧΑΡΝΗΣ.
4.	Stratoclès	ΙΠΠΗΣ.

eût été aisé de tout pacifier. Mais loin de s'y prêter, on prétend qu'il souffla le feu de la discorde, et qu'il fut l'unique auteur de cet incendie universel. Voici le fait, « dont Aristophane a fait » tant de bruit, dit Plutarque, que le peuple » avait toujours ses vers à la bouche ».

Il y avait à Athènes une beauté célèbre nommée Aspasia¹, que son esprit et ses charmes rendaient l'oracle des Athéniens. Les plus grands personnages se faisaient honneur de la voir. Socrate même ne dédaignait pas de lui faire sa cour. Elle gouvernait l'État sans paraître se mêler de rien. Périclès en fut épris, et elle se l'attacha si bien, qu'il répudia sa femme pour l'épouser. Elle avait entretenu chez elle des courtisanes. Quelques jeunes gens d'Athènes s'avisèrent dans l'ivresse d'aller à Mégare, et d'enlever une courtisane nommée Simætha. Les Mégariens offensés allèrent à leur tour à Athènes, d'où ils enlevèrent deux courtisanes d'Aspasia. Ce rapt de trois femmes perdues fut plus fatal aux Grecs, que n'avait été aux Troyens celui d'Hélène : car il en coûta aux premiers près de vingt-huit ans de la plus cruelle guerre qu'ils eussent encore éprouvée, et il s'en fallut peu que les Grecs conjurés à se perdre ne renversassent la plus brillante de leurs républiques, je veux dire Athènes.

¹ Plutarque, *Vie de Périclès*, t. II, édit. in-8°. Paris, Cussac.

Périclès épousa, dit-on, les intérêts d'Aspasie si vivement, qu'il porta un décret terrible contre les Mégariens. « Archidamus ¹, roi des Lacédémoniens, fit tout ce qu'il put pour accorder la plupart des différens, entre les Athéniens trop fiers et le reste de la Grèce, en apaisant et adoulcissant leurs alliez, de manière que les Athéniens n'eussent point eu la guerre pour les autres charges qu'on leur mettoit sus, s'ilz se fussent voulu condescendre à révoquer le décret qu'ilz avoyent fait contre les Mégariens : Au moyen de quoi Périclès, qui résista plus que nul autre à ceste révocation, et qui aiguisa et incita le peuple à persévérer opiniastrement en ce qu'il avoit une fois ordonné contre les Mégariens, fut seul estimé cause et autheur de la guerre péloponnésiaque. Car on dit que les Lacédæmoniens envoyèrent des ambassadeurs à Athènes sur ce poinct-là, et comme Périclès alléguast une loy qui défendoit d'ôter le tableau sur lequel un édict public auroit une fois esté écrit, il y eut l'un des ambassadeurs de Lacédémone, nommé Polyarcès, qui lui dit : Eh bien, ne l'oste pas, mais tourne-le seulement ; car vous n'avez point de loi qui vous défende cela. Ce mot fut trouvé plaisant ; mais non

¹ Plutarque, traduction d'Amyot, *ibidem*, pag. 241 et suiv.

» pour cela Périclès n'en fleschit jamais : et pour-
» tant semble il qu'il avoit quelque occasion se-
» crette de propre et particulière malvueillance
» contre eulx ¹. Mais la voulant couvrir d'une
» cause publique et manifeste, il leur osta et re-
» trancha les terres sacrées qu'ilz mettoyent au la-
» bourage, et pour ce faire meit en avant un dé-
» cret : Que l'on leur envoyast un hérault pour les
» sommer de s'en déporter, et que le mesme hé-
» rault allast aussi devers les Lacédæmoniens
» pour en accuser devant eulx les Mégariens. Il
» est bien certain que ce décret fut mis en avant
» par Périclès, aussi n'y a il rien qui ne soit juste
» et raisonnable : mais il advint que le hérault
» qui y fut envoyé mourut, et pensa on que les
» Mégariens l'eussent fait mourir. Parquoi Cha-
» rinus incontinent proposa un décret contr'eulx :
» Qu'ils fussent déclarés ennemis mortels des
» Athéniens à jamais sans espoir de réconciliation
» quelcônque : et que si un Mégarien mettoit le
» pied seulement dedans le territoire d'Attique,
» qu'il fust puni de mort, et que les capitaines
» annuels quand ilz feroient leur serment ordi-
» naire jurassent entre les autres articles, que
» tous les ans ilz entreroient en armes par
» deux fois dedans le pays, et au dommage des

¹ Les Mégariens.

» Mégariens, et que le hérault Anthémocritus
 » fut enterré au lieu qui s'appelloit lors les portes
 » Triasiennes, et maintenant s'appelle Dipylon¹.
 » Mais les Mégariens nians fort et ferme qu'ilz eus-
 » sent esté causes de la mort de cestui Anthémo-
 » critus, en rejettoyent la cause² sur Aspasia et sur
 » Périclès, alléguans pour tesmoignage ces vers du
 » poëte Aristophane, en sa comédie intitulée *les*
 » *Acharnes*, qui sont si vulgaires que le commun
 » du peuple mesme les a en la bouche. » Nous
 en avons dit le sens. Il s'agit du rapt des cour-
 tisannes³. « Ains est-il bien mal aisé, continue
 » Plutarque, de sçavoir dire à la vérité la pre-
 » mière origine et cause de ceste guerre : mais
 » bien sont tous les historiens d'accord, que Pé-
 » riclès fut principalement autheur de ce que
 » le décret fait à l'encontre des Mégariens ne fut
 » point révoqué. »

A ce morceau, il en faut nécessairement joindre
 un autre du même ancien : « Si descendirent⁴ les

¹ Dipylon, une des portes d'Athènes. Cette porte, remarque le savant éditeur de Plutarque, M. l'abbé Brottier, de l'Académie royale des Inscript. et Belles-Lett., est encore aujourd'hui l'un des monumens d'Athènes.

² La cause du second décret si foudroyant contre eux.

³ Voyez ces vers, de la traduction d'Amyot, dans l'acte II scène V.

⁴ *Vie de Périclès*, pag. 249.

» Lacédæmoniens et leurs alliez et confédérez ,
» avec grosse puissance aux pays de l'Attique ,
» sous la conduite du roi Archidamus , et en rui-
» nant tout par où ils passoyent , entrèrent jusques
» au bourg d'Acharnes , là où ils se campèrent ,
» estimans que les Athéniens ne les y souffri-
» roient jamais , ains leur sortiroient à l'encontre
» pour défendre leur pays , et montrer qu'ils n'a-
» voyent point le cueur failly. Mais Périclès con-
» sidéroit qu'il seroit trop dangereux de hasarder
» la bataille , où il estoit question de la propre
» ville d'Athènes , contre soixante mille combat-
» tans à pied , tant du Péloponnèse que de la
» Bœocie : car autant y en avoit il au premier
» voyage qu'ils y feirent. Et quant à ceulx qui
» vouloyent combattre à quelque prix que ce fust ,
» et qui perdoient patience de voir ainsi détruire
» leurs pays devant leurs yeux , il les reconfortoit
» et appaisoit , en leur remonstrant , que les ar-
» bres taillez ou coupez revenoyent en peu de
» temps , mais qu'il est impossible de recouvrer
» les hommes , quand on les a une fois perdus. »
En effet , suivant Thucydide et Plutarque , Pé-
riclès étoit sage. Car la vue des ennemis , en déso-
lant ainsi le pays d'Acharnes qui faisait la plus
belle portion de l'Attique et du peuple d'Athènes ,
étoit de venir à bout ou d'attirer les Athéniens à
une action générale , qui auroit sans doute décidé

du sort d'Athènes , ou d'exciter les Acharniens à la révolte par la considération de l'indifférence d'un chef qui les abandonnait au pillage. Périclès tint bon , et sauva Athènes , comme Fabius sauva Rome , en temporisant. Il se fortifia dans la ville en se moquant de tout ce qu'on pouvait dire à son désavantage. Il avait de son côté d'assez belles actions pour ne rien appréhender du côté de l'honneur. Cependant toute la république était partagée de sentimens , et il se voyait comme un pilote au milieu de l'orage. Les Acharniens surtout voulaient qu'on donnât bataille. Cléon lui-même , cet homme populaire et maître du peuple que nous ferons bientôt connaître , était le premier à animer la populace contre Périclès. Mais le ministre habile dévora tout , et alla son train. Il fit porter la guerre dans le Péloponnèse par mer , et quand la ville n'eut plus besoin de sa présence pour la contenir dans le devoir , il alla lui-même châtier les Mégariens.

Tandis que duraient ces pillages mutuels , et ils durèrent long-temps , les Athéniens trouvèrent accès auprès de deux ou trois rois qui les bercèrent de grandes espérances de secours. Mais apparemment leur politique allait à amuser les deux partis , et à les laisser s'entre-détruire. Le sénat athénien se repaissait de chimères au sujet de ces secours qui ne venaient point , et il en re

paissait le peuple pour tirer les affaires en longueur, comme Aristophane le lui reprochait en face. Le premier de ces rois qu'on croyait avoir gagnés, était Sitalcès, roi de Thrace, que son beau-frère Nymphodore Abdéritain¹ avait mis dans le parti des Athéniens, et dont le fils et l'héritier présomptif Sadocus, avait été fait citoyen d'Athènes. L'Abdéritain promettait que le roi viendrait à bout de pacifier la Thrace, où la guerre était allumée, et que bientôt la république aurait les troupes Thraciennes à son service. Perdiccas, fils d'Alexandre², roi de Macédoine, était le second sur qui l'on comptait; et le troisième était le roi de Perse³. Nous dirons le reste dans le détail de la pièce à mesure qu'il en sera besoin. Il suffit de se rappeler encore que Périclès mourut deux ans et demi après le commencement de la guerre du Péloponnèse, et que cette guerre commença la seconde année de la quatre-vingt-septième olympiade, 431 avant J. C.

Il y a grand nombre de personnages dans cette pièce d'Aristophane. Il n'a pour but, comme j'ai dit, que de montrer dans une allégorie, combien la paix est préférable à la guerre. Il représente un

¹ Abdère, ville maritime de Thrace, bâtie par Hercule après qu'il eut vaincu Diomède, selon la fable.

² Alexandre, fils d'Amyntas.

³ Darius Nothus.

Périclès épousa, dit-on, les intérêts d'Aspasie si vivement, qu'il porta un décret terrible contre les Mégariens. « Archidamus ¹, roi des Lacédémoniens, fit tout ce qu'il put pour accorder » la plupart des différens, entre les Athéniens » trop fiers et le reste de la Grèce, en appaisant » et adoucissant leurs alliez, de manière que les » Athéniens n'eussent point eu la guerre pour les » autres charges qu'on leur mettoit sus, s'ilz se » fussent voulu condescendre à révoquer le décret » qu'ilz avoyent fait contre les Mégariens : Au » moyen de quoi Périclès, qui résista plus que nul » autre à ceste révocation, et qui aiguïsa et incita » le peuple à persévérer opiniastrement en ce » qu'il avoit une fois ordonné contre les Mégariens, fut seul estimé cause et autheur de la » guerre péloponnésiaque. Car on dit que les Lacédémoneiens envoyèrent des ambassadeurs à » Athènes sur ce poinct-là, et comme Périclès » alléguast une loy qui défendoit d'ôter le tableau » sur lequel un édict public auroit une fois esté » écrit, il y eut l'un des ambassadeurs de Lacédémone, nommé Polyarcès, qui lui dit : Eh » bien, ne l'oste pas, mais tourne-le seulement; » car vous n'avez point de loi qui vous défende » cela. Ce mot fut trouvé plaisant; mais non

¹ Plutarque, traduction d'Amyot, *ibidem*, pag. 241 et suiv.

» pour cela Périclès n'en fleschit jamais : et pour-
» tant semble il qu'il avoit quelque occasion se-
» crette de propre et particulière malvueillance
» contre eulx ¹. Mais la voulant couvrir d'une
» cause publique et manifeste, il leur osta et re-
» trancha les terres sacrées qu'ilz mettoyent au la-
» bourage, et pour ce faire meit en avant un dé-
» cret : Que l'on leur envoyast un hérault pour les
» sommer de s'en déporter, et que le mesme hé-
» rault allast aussi devers les Lacédæmoniens
» pour en accuser devant eulx les Mégariens. Il
» est bien certain que ce décret fut mis en avant
» par Périclès, aussi n'y a il rien qui ne soit juste
» et raisonnable : mais il advint que le hérault
» qui y fut envoyé mourut, et pensa on que les
» Mégariens l'eussent fait mourir. Parquoi Cha-
» rinus incontinent proposa un décret contr'eulx :
» Qu'ils fussent déclarés ennemis mortels des
» Athéniens à jamais sans espoir de réconciliation
» quelconque : et que si un Mégarien mettoit le
» pied seulement dedans le territoire d'Attique,
» qu'il fust puni de mort, et que les capitaines
» annuels quand ilz feroient leur serment ordi-
» naire jurassent entre les autres articles, que
» tous les ans ilz entreroient en armes par
» deux fois dedans le pays, et au dommage des

¹ Les Mégariens.

» Mégariens, et que le hérault Anthémocritus
 » fut enterré au lieu qui s'appelloit lors les portes
 » Triasiennes, et maintenant s'appelle Dipylon¹.
 » Mais les Mégariens nians fort et ferme qu'ilz eus-
 » sent esté causes de la mort de cestui Anthémo-
 » critus, en rejettoyent la cause² sur Aspasia et sur
 » Périclès, alléguans pour tesmoignage ces vers du
 » poëte Aristophanes, en sa comédie intitulée *les*
 » *Acharnes*, qui sont si vulgaires que le commun
 » du peuple mesme les a en la bouche. » Nous
 en avons dit le sens. Il s'agit du rapt des cour-
 tisannes³. « Ains est-il bien mal aisé, continue
 » Plutarque, de sçavoir dire à la vérité la pre-
 » mière origine et cause de ceste guerre : mais
 » bien sont tous les historiens d'accord, que Pé-
 » riclès fut principalement autheur de ce que
 » le décret fait à l'encontre des Mégariens ne fut
 » point révoqué. »

A ce morceau, il en faut nécessairement joindre
 un autre du même ancien : « Si descendirent⁴ les

¹ Dipylon, une des portes d'Athènes. Cette porte, remarque le savant éditeur de Plutarque, M. l'abbé Brottier, de l'Académie royale des Insc. et Belles-Lett., est encore aujourd'hui l'un des monumens d'Athènes.

² La cause du second décret si foudroyant contre eux.

³ Voyez ces vers, de la traduction d'Amyot, dans l'acte II scène V.

⁴ *Vie de Périclès*, pag. 249.

» Lacédæmoniens et leurs alliez et confédérez ,
» avec grosse puissance aux pays de l'Attique ,
» sous la conduite du roi Archidamus , et en rui-
» nant tout par où ils passoyent, entrèrent jusques
» au bourg d'Acharnes , là où ils se campèrent ,
» estimans que les Athéniens ne les y souffri-
» roient jamais , ains leur sortiroient à l'encontre
» pour défendre leur pays , et montrer qu'ils n'a-
» voyent point le cueur failly. Mais Périclès con-
» sidéroit qu'il seroit trop dangereux de hasarder
» la bataille , où il estoit question de la propre
» ville d'Athènes , contre soixante mille combat-
» tans à pied , tant du Péloponnèse que de la
» Bœocie : car autant y en avoit il au premier
» voyage qu'ils y feirent. Et quant à ceulx qui
» vouloyent combattre à quelque prix que ce fust ,
» et qui perdoient patience de voir ainsi détruire
» leurs pays devant leurs yeux , il les reconfortoit
» et appaisoit , en leur remonstrant , que les ar-
» bres taillez ou coupez revenoyent en peu de
» temps , mais qu'il est impossible de recouvrer
» les hommes , quand on les a une fois perdus. »
En effet , suivant Thucydide et Plutarque , Pé-
riclès étoit sage. Car la vue des ennemis , en désolant ainsi le pays d'Acharnes qui faisait la plus belle portion de l'Attique et du peuple d'Athènes , étoit de venir à bout ou d'attirer les Athéniens à une action générale , qui auroit sans doute décidé

du sort d'Athènes, ou d'exciter les Acharniens à la révolte par la considération de l'indifférence d'un chef qui les abandonnait au pillage. Périclès tint bon, et sauva Athènes, comme Fabius sauva Rome, en temporisant. Il se fortifia dans la ville en se moquant de tout ce qu'on pouvait dire à son désavantage. Il avait de son côté d'assez belles actions pour ne rien appréhender du côté de l'honneur. Cependant toute la république était partagée de sentimens, et il se voyait comme un pilote au milieu de l'orage. Les Acharniens surtout voulaient qu'on donnât bataille. Cléon lui-même, cet homme populaire et maître du peuple que nous ferons bientôt connaître, était le premier à animer la populace contre Périclès. Mais le ministre habile dévora tout, et alla son train. Il fit porter la guerre dans le Péloponnèse par mer, et quand la ville n'eut plus besoin de sa présence pour la contenir dans le devoir, il alla lui-même châtier les Mégariens.

Tandis que duraient ces pillages mutuels, et ils durèrent long-temps, les Athéniens trouvèrent accès auprès de deux ou trois rois qui les bercèrent de grandes espérances de secours. Mais apparemment leur politique allait à amuser les deux partis, et à les laisser s'entre-détruire. Le sénat athénien se repaissait de chimères au sujet de ces secours qui ne venaient point, et il en re

paissait le peuple pour tirer les affaires en longueur, comme Aristophane le lui reprochait en face. Le premier de ces rois qu'on croyait avoir gagnés, était Sitalcès, roi de Thrace, que son beau-frère Nymphodore Abdéritain¹ avait mis dans le parti des Athéniens, et dont le fils et l'héritier présomptif Sadocus, avait été fait citoyen d'Athènes. L'Abdéritain promettait que le roi viendrait à bout de pacifier la Thrace, où la guerre était allumée, et que bientôt la république aurait les troupes Thraciennes à son service. Perdiccas, fils d'Alexandre², roi de Macédoine, était le second sur qui l'on comptait; et le troisième était le roi de Perse³. Nous dirons le reste dans le détail de la pièce à mesure qu'il en sera besoin. Il suffit de se rappeler encore que Périclès mourut deux ans et demi après le commencement de la guerre du Péloponnèse, et que cette guerre commença la seconde année de la quatre-vingt-septième olympiade, 431 avant J. C.

Il y a grand nombre de personnages dans cette pièce d'Aristophane. Il n'a pour but, comme j'ai dit, que de montrer dans une allégorie, combien la paix est préférable à la guerre. Il représente un

¹ Abdère, ville maritime de Thrace, bâtie par Hercule après qu'il eut vaincu Diomède, selon la fable.

² Alexandre, fils d'Amyntas.

³ Darius Nothus.

homme qu'il appelle bon citoyen, quoiqu'il ne laisse pas de dire et de faire des bouffonneries fort basses. Le poëte feint que cet homme trouve le secret de faire seul sa paix avec les ennemis, et de jouir seul des fruits de la paix, tandis que les Acharniens, les Mégariens et le peuple d'Athènes souffrent toutes les rigueurs de la guerre, amusés qu'ils sont par les promesses ou par les menaces du sénat, et par l'ambition du général Lamachus, dont l'intérêt particulier est de prolonger la guerre. Ni les généraux, ni l'État, ni la mémoire de Périclès ne sont épargnés dans cette singulière comédie.

ACTE PREMIER.

Dicæopolis ou le bon citoyen paraît seul : c'est un Acharnien désolé des pertes qu'il a souffertes et repassant dès le matin tous les sujets de chagrin qu'il a, il n'en trouve qu'un seul de joie, à savoir les cinq talens ¹ que Cléon a été obligé de vomir. Ce sont ses termes. Il le taxe, dit le scholiaste ², d'avoir reçu de certains insulaires les cinq talens,

¹ Un talent, environ mille écus.

² D'après Théopompe.

à condition d'engager la république à diminuer leur tribut annuel. Les Chevaliers¹, ses ennemis déclarés, lui en firent un procès, et le contraignirent de *rendre gorge*², pour user du terme d'Aristophane. Il en fait compliment aux Chevaliers, comme d'une action digne de la Grèce.

Mais d'un autre côté Dicæopolis est affligé de voir tout changé dans Athènes jusqu'au goût ; par exemple, de voir qu'on préfère les pièces de Théo- gnis à celles d'Eschyle. Il donne ici sur les doigts à quelques poètes et musiciens ; c'est sa manie. Enfin il s'impatiente d'être si long-temps à attendre que le peuple s'assemble. Il se plaint de ce que chacun s'amuse au marché, et tâche d'éviter les coups de cordes colorées qu'on donnait aux paresseux pour les reconnaître et leur faire payer l'amende. Il ajoute que les magistrats même ne se pressaient pas de venir, bien disposés du reste à fondre comme un essaim pour se disputer les premières places. Tout cela annonce une assemblée³.

¹ Les Chevaliers, second ordre des quatre d'Athènes. On en parlera ailleurs.

² Mad. Dacier dit que ces cinq talens furent donnés à Aristophane après la comédie des *Chevaliers*, pour avoir joué Cléon. C'est une méprise visible. La comédie des *Chevaliers* est postérieure.

³ Le lieu de l'assemblée du peuple, se nommait *Πύργος*, par allusion aux moissons épaisses. Les principaux magistrats s'appe-

« Mais hélas, dit-il, ils ne se soucient point de la » paix. Je suis le seul qui soupire après elle, et » qui regrette mon village. » La raison qu'il en apporte, c'est que son champ ne lui dit point, va acheter du charbon, de l'huile, du vinaigre. Il produit tout.

Dicæopolis las de tant d'assemblées qui ne produisent rien, va donc à celle-ci résolu de troubler tout, si l'on y parle d'autre chose que de la paix qu'il souhaite. Aussitôt le théâtre se remplit de magistrats du Prytanée qui se précipitent pour être les premiers placés ¹. Un hérault les fait ranger et demande *qui veut parler* ². Amphithéus se présente. Il commence par prouver qu'il est issu des dieux, et que les dieux lui ont ordonné de parler de paix. Cet Amphithéus représente un noble gueux. Car après avoir fait sa généalogie divine, il se plaint de n'avoir pas un sol; mais au mot de paix avec les Lacédémoniens, on le fait chasser. Dicæopolis remontre que c'est une injustice de traiter si mal un homme qui veut procurer le bien de la patrie. On le fait taire lui-même.

laient *prytanes*, Πρυτάνεις, par rapport au lieu où ils s'assemblaient extraordinairement, nommé *Prytanée*. C'était un palais où l'on entretenait aux frais de la république, ceux qui s'étaient distingués par quelque service signalé.

¹ Aristophane raille souvent sur cette puérole précipitation.

² Formule ordinaire.

Il réplique. A l'instant, on annonce les ambassadeurs d'Athènes qui reviennent de la cour du roi de Perse. Leur scène est curieuse ; car ils disent d'abord qu'ils ont été députés depuis douze ans¹ avec deux drachmes² par jour. C'est un ridicule que le poëte veut donner à ceux qui briguaient les ambassades et les prolongeaient pour s'enrichir. Il n'en veut pas moins au gouvernement qu'il taxe de profusion et de folles dépenses en députations inutiles. Les ambassadeurs disent qu'ils ont beaucoup souffert en chemin, qu'on les a parfaitement bien reçus, qu'ils ont beaucoup bu et mangé pour se distinguer auprès des Perses qui n'estiment que ceux qui boivent et mangent beaucoup. La raison burlesque de leur long retardement, c'est le détail des grands repas qu'il leur a fallu faire. Enfin pour fruit de leur ambassade, ils amènent Pseudartabane, le favori du roi. Cela est interrompu par les *à parte* de Dicæopolis qui, se désespère de voir que la république soit aussi dupe qu'elle l'est.

En effet, le Satrape interrogé répond dans son langage barbare d'une manière inintelligible. Dicæopolis le tire à quartier, et, venant au fait, il demande si le roi envoie de l'argent à Athènes

¹ Depuis l'archonte Euthymène, il veut dire depuis fort longtemps.

² Une drachme, environ dix sols.

et si les députés nouvellement revenus ne trompent point le peuple. Il répond lui-même pour le Satrape, comme s'il lui voyait faire des signes qui signifient *non* pour le premier article ; et *oui* au second. Le hérault l'interrompt et déclare au Satrape que le sénat le prie d'aller au Prytanée¹, où il sera bien reçu. Dicæopolis est indigné de cette duperie. Quoi, dit-il, faire à des ambassadeurs subornés un honneur qui n'est dû qu'aux véritables ! Être assez insensé pour vouloir être séduit par ces mascarades, pour peu qu'on nous flatte de fausses espérances de secours contre les Lacédémoniens ! Telle est au moins la pensée du bon citoyen. Il prend le parti de tirer à l'écart Amphithéus, et il lui dit à l'oreille, pour achever les ambassadeurs et le gouvernement : « Prenez-moi » ces deux drachmes que je vous donne, et faites » alliance pour moi seul et ma famille avec les La- » cédémoniens. (*à part.*) Vous autres Messieurs, » envoyez et recevez des ambassadeurs tant qu'il » vous plaira, et bayez aux corneilles². »

Le hérault appelle à son tour Théorus, qu'on avait envoyé chez le roi de Thrace.

¹ Palais où on logeait les ambassadeurs. Voyez la note précédente.

² Κεχθυρα.

DICÆOPOLIS à part.

Autre imposteur gagé pour nous amuser.

THÉORUS.

Je ne serais pas resté si long-temps en Thrace,
si.....

DICÆOPOLIS à part.

Si tu n'avais eu une grosse récompense.

THÉORUS.

Si la neige et la glace n'eussent rendu les chemins impraticables. Car tandis que Théognis donnait ici une pièce (*allusion maligne à ses poésies à la glace*) je buvais avec le roi Sitalcès. En vérité il adore Athènes, et nous n'avons pas de meilleur ami. Croiriez-vous qu'il porte sa tendresse jusqu'à écrire sur ses murs : *charmans Athéniens* ¹. Son fils, que nous avons fait Athénien, souhaitait fort de venir prendre part à nos fêtes. Il a prié le roi son père de secourir sa nouvelle patrie. Celui-ci a juré dans un sacrifice, qu'il enverra le secours promis; et ses armées sont si nombreuses qu'on s'écriera en les voyant, quelle prodigieuse quantité de moucherons ²!

¹ Allusion aux bergers, qui gravent sur l'écorce le nom des bergères qu'ils aiment.

² Trait de satire contre la voracité des troupes étrangères qui mangeaient l'État, quand il les appelait.

DICAËPOLIS.

Je veux être pendu si j'en crois un mot.

THÉORUS.

Il envoie même avec nous les plus braves Thraciens.

Le hérault les appelle. C'étaient des Odomantes¹, peuple féroce, grands mangeurs d'ail, et qui demandaient pour solde deux drachmes : chose à remarquer. Dicaëpolis peu content de ces troupes auxiliaires qui dévoraient la république, trouve moyen de faire rompre l'assemblée sous prétexte d'une superstition. Tout s'en va, hors Dicaëpolis qui aperçoit son ami Amphithéus. Celui-ci revient, comme on voit, en bien peu de temps. Mais Aristophane cherche ici beaucoup plus le plaisant que le vraisemblable. Il y paraît par l'assemblée ridicule qu'il fait tenir, et par sa hardiesse à jouer des ambassadeurs, des rois, des alliés et tout l'État.

« J'accourais, dit Amphithéus, pour vous
» apporter la paix. Mon dessein a été éventé par
» des vieillards austères, de vrais guerriers de
» Marathon², des Acharniens en un mot, qui

¹ Odomantes, nation vers le fleuve Strymon.

² Cela a l'air de la raillerie. Les Athéniens ne voyaient rien de plus grand que leurs anciens guerriers qui se trouvèrent à la

» criaient de toute leur force : Ah perfide ! tu
 » portes la paix , et nos vignes sont brûlées ! Ils
 » prennent des pierres : je fuis. Mais ils n'ont
 » cessé de me poursuivre avec de grands cris. »

DICÆOPOLIS.

Laissons-les crier. Où sont les traités ?

AMPHITHÉUS.

J'en ai de trois goûts. En voici de cinq ans,
 goûtez. (*Il en parle comme des vins.*)

DICÆOPOLIS , faisant une grimace.

Ei ! celui-ci sent la poix et le goudron de vaisseau. (*Allusion aux flottes qu'on équipait pour la guerre.*)

AMPHITHÉUS.

Goûtez d'un de dix feuilles.

DICÆOPOLIS , secouant la tête.

Aye ! celui-ci est encore un peu aigre. Il sent

bataille de Marathon. Ils y firent en effet des prodiges de valeur. Aussi perpétua-t-on leur mémoire par quantité de monumens. Eschyle avait le sien aussi bien que Miltiade, au rapport de Pausanias (*in Atticis.*) « Les Marathoniciens disent, ajoute-t-il , » que durant le combat , il parut un homme vêtu et armé en » paysan , qu'il tua quantité de barbares avec une espèce de soc » de charrue , et qu'ensuite il disparut. L'oracle consulté au sujet de cet homme , ne répondit rien autre chose aux Athéniens , » sinon qu'ils eussent à révérer le héros de la charrue. On érigea » en son honneur un monument de marbre blanc. »

les allées et venues des ambassadeurs, et le retardement des alliés.

AMPHITHÉUS.

Eh! bien, en voilà un autre de trente ans sur mer et sur terre.

DICÆOPOLIS.

Donnez, donnez. O dieu! celui-ci est pure ambrosie, vrai nectar, etc.

Ce n'est là qu'un essai des fréquentes allégories dont Aristophane est rempli. Dicæopolis content d'avoir sa recette, qui le délivre désormais de toute crainte, remercie son ami. Amphithéus se retire pour ne pas rencontrer les Acharniens qui le poursuivent; et l'autre va chez lui pour préparer un sacrifice à Bacchus en action de grâces du bienfait qu'il vient de recevoir.

Les Acharniens entrent tumultuairement sur le théâtre. Ils se séparent en deux demi-chœurs, et cherchent partout, mais en vain, le porteur de traités pour le lapider, comme si un traité de paix eût été à leur égard une marchandise de contrebande.

 ACTE II.

LA première scène n'est que le sacrifice de Dicæopolis. Il impose silence à ceux qu'il rencontre. Il est suivi de sa femme, de sa fille, et de ses valets, qui portent ce qui est nécessaire au sacrifice. Je ne dois pas insister sur cette scène, ni sur la prière du sacrificateur, excepté sur un seul endroit qui confirme la date de cette pièce. Le voici. » O Phalès, je m'adresse à vous, à la sixième
 » année ¹, qui enfin me fait revoir ma chère patrie, après mon traité particulier avec les Lacédémoniens. Me voilà donc délivré des misères, des inquiétudes et des Lamachus. » Lamachus était un général d'armée d'Athènes qui joue son rôle dans cette comédie, c'est-à-dire, qui y est maltraité en personne malgré sa dignité et ses exploits.

Le chœur entendant parler Dicæopolis de traités, tourne toute sa colère contre lui, et se dispose à

¹ Il y avait donc six ans que la guerre du Péloponnèse était commencée quand on joua cette pièce. Cette date de six ans est encore énoncée dans un autre endroit, où il est dit que depuis six ans on ne voyait plus d'anguilles de Copais, lac de Béotie, à cause de la guerre qui interrompait ce commerce.

le lapider. Le citoyen demande qu'au moins on l'écoute : cela fait un jeu de théâtre. Les Acharniens s'emportent contre ceux de Lacédémone comme si c'étaient des gens sans foi. Dicæopolis se met en devoir de les justifier, et de prouver qu'ils ne sont pas les auteurs des maux de la Grèce. Le chœur s'irrite de plus en plus. Leur compatriote a beau demander grâce, on s'apprête à le lapider sans miséricorde. Le villageois, ne sachant comment se tirer de leurs mains, s'avise d'un stratagème, c'est de les menacer de tuer leurs amis qu'il a en ôtage. Cette menace est pour eux une énigme qu'ils ne comprennent point. A-t-il quelqu'un de nos enfans chez lui ? Mais il éclaircit le mystère par une bouffonnerie, afin de parodier le *Téléphe*¹ d'Euripide. Car comme *Téléphe*, pour se sauver des mains des Grecs, menace de tuer Oreste, de même Dicæopolis tire l'épée, afin de percer, le devinerait-on ? un sac de charbons². On ne voit pas là le mot pour rire, même en se transportant

¹ Tragédie perdue d'Euripide. Le scholiaste prétend, sans preuve, que le poète attaque ici le *Téléphe* d'Eschyle. Aristophane fait à-peu-près la même parodie dans *les Harangueuses*, où il s'agit du *Téléphe* d'Euripide.

² La plaisanterie bonne ou mauvaise, que le traducteur n'aperçoit pas, consiste en ce que les Acharniens qui composent le chœur de cette pièce, étaient presque tous charbonniers de profession ; et qu'ainsi un sac de charbons devait leur être quelque chose de cher et de précieux. (Note de l'ancien éditeur.)

à Athènes, si ce n'est la parodie. A l'égard des charbons qui sont si chers aux Acharniens, qu'ils demandent grâce pour eux avec des larmes comiques, j'ignore où est la finesse, si ce n'est de dire que les vigues d'Acharne ayant été brûlées, elles tenaient si fort au cœur des habitans, qu'ils en chérissaient jusqu'aux charbons, ou parce qu'ils aimaient leurs foyers, et qu'ils ne haïssaient pas la bonne chère, ou tout simplement parce qu'ils faisaient commerce de charbons. Aussi Aristophane fait-il dire au chœur composé de vieillards, qu'ils n'ont plus cette légèreté avec laquelle ils égalaien^t celle de Phayllus¹, bien que chargés de sacs de charbons. Quoi qu'il en soit, le poète joint tellement l'idée de charbons avec celle d'Acharniens, qu'il leur fait presque invoquer une muse charbonnière. Car il la compare à la fumée qui sort du brasier quand on fait griller les viandes. Il faut passer ces mœurs et ces railleries à une république où grands et petits, nobles et roturiers, riches et pauvres, tout était égal en fait de politique et de liberté. Du reste, Dicæopolis, pour parodier jusqu'au bout la scène de Téléphe, badine sur la peur de ces charbons qu'il menaçait ;

¹ Phayllus, célèbre par sa légèreté à la course. Une épigramme, citée par le scholiaste, dit qu'il avait sauté l'espace de cinquante pieds. Apparemment qu'il ne s'agit pas d'un saut à platte-terre.

il leur pardonne, et met bas l'épée, quand les Acharniens ont laissé tomber leurs pierres.

La trêve étant conclue entre cet homme et ses compatriotes, il se détermine à leur parler en faveur des Lacédémoniens, quoique cette matière lui paraisse infiniment délicate. Car, à l'en croire, les Athéniens, et tous ceux des bourgs de l'Attique, veulent être loués, flattés et caressés par les orateurs. Ils ne veulent pas voir qu'on les trahit; ils ne cherchent qu'à juger du matin au soir, surtout à condamner, sans s'embarrasser des affaires les plus essentielles de la Grèce et de l'État. C'est ainsi que Démosthène dans la tribune gourmandait les Athéniens. On trouvera souvent, en lisant notre poëte, que j'ai eu raison de dire qu'il ne les gourmandait pas moins sur le théâtre. « Je » sçais, ajoute Dicæopolis au nom d'Aristophane, » je sçais ce qu'il m'en coûta pour ma comédie de » l'an passé. Cléon me traîna à leur tribunal, et » avec un bruit effroyable ¹, il déchargea sur moi » des torrens d'impostures et de calomnies; en un » mot, je pensai périr dans le borbier où il me » plongea. » Cette comédie était intitulée les *Babyloniens* ², et Cléon y avait été apparemment

¹ Cléon avait la voix forte et enrôlée; on le verra dans la suite.

² Comédie perdue.

maltraité. Comme cette pièce avait été jouée vers le printemps aux fêtes dionysiaques en présence des alliés qui apportaient alors leurs tributs à Athènes¹, Cléon en prit occasion d'accuser le poète d'avoir livré les citoyens et l'État à la risée des étrangers. Il lui disputa même son droit de citoyen d'Attique. Aristophane se tira de cette affaire, ainsi que nous l'avons expliqué dans le discours précédent. En jouant la comédie des *Acharniens*, il ne se trouva plus dans le même cas, puisqu'il la représenta aux fêtes Lénéennes, sur la fin de l'automne, temps où il n'y avait plus d'étrangers dans la ville. C'est ce qui le fait parler si librement, et plus librement que jamais, de la république et de Cléon. Le procès que lui fit Cléon, donna lieu à la comédie suivante, intitulée *les Chevaliers*.

Le villageois, en finissant sa plainte, s'avise d'un artifice comique pour parler sans danger en faveur des Lacédémoniens : c'est de se déguiser en gueux afin d'exciter davantage la pitié. « Pour-
» quoi tant de détours, dit le chœur, prenez-moi
» le casque infernal du poète Jérôme, et parlez
» comme un Sisyphes². Ce Jérôme qu'on raille

¹ Voyez Samuël Petit, *Miscellan.* 1, 3.

² Sisyphes, selon la fable, revient des enfers. (Voy. *Philoctète*, tom. III, pag. 496.). Voici comment Noël de Comti raconte la

» ici était un poète tragique¹ ; mais extraordinaire
 » et irrégulier dans ses imaginations dépourvues
 » de jugement. Il visait au terrible, et ne lais-
 » sait pas de s'attirer quelquefois des applaudis-
 » semens. » Il avait une grande et noire cheve-
 lure qu'Aristophane appelle perruque ou casque
 d'enfer, par allusion à un proverbe fait au sujet
 de ceux qui se rendaient invisibles par enchan-
 tement.

Afin d'exécuter son projet de gueuserie, le bourgeois d'Acharne frappe à la porte d'Euripide. Le valet Céphisisophon ouvre. Euripide est-il ici,

chose après Démétrius sur les olympiques de Pindare. « Les autres
 » maintiennent que Sisyphe fut condamné à rouler sa pierre
 » aux enfers, pour avoir déloyalement trompé les démons sou-
 » terrains, disant qu'après sa mort il descendit aux enfers, et
 » fit là-bas un tour de son métier à Pluton. Comme il était en
 » l'article de la mort, il commanda à sa femme de jeter son
 » corps emmi la place sans sépulture. Ce qu'elle ayant fait, il
 » demanda permission à Pluton d'aller châtier sa femme qui te-
 » nait si peu compte de lui, promettant de retourner en bref.
 » Mais lui étant sa requête accordée sous cette condition, comme
 » il eut de rechef goûté l'air de ce monde, il ne voulut plus re-
 » tourner en l'autre, jusqu'à tant que Mercure l'empoignant
 » au collet, l'y ramena, mettant en exécution ledit arrêt des
 » dieux contre lui. D'autres veulent encore que ce soit pour avoir
 » pris à force sa nièce Tyrrho. » Traduction de Jean de Mont-
 lyard, 1607.

¹ Suidas, au mot *Hieronyme*.

dit le bourgeois? Il y est et n'y est pas¹, répond le valet. Il s'explique : c'est que le corps d'Euripide y est; à l'égard de son esprit, il bat la campagne pour recueillir de petits vers. On appelle Euripide. Il se fait tirer l'oreille. Enfin il arrive; et Dicæopolis avec cet air goguenard que prend volontiers Aristophane au sujet d'Euripide, demande par charité à ce poète quelqu'un de ces lambeaux tragiques dont il a coutume de revêtir ses personnages. « Car enfin, dit-il, il » me faut faire à ce peuple un long discours, » qui étant mal dit, me procurerait la mort ».

Euripide lui propose plusieurs de ses diverses tragédies. Mais l'autre répond toujours : « ce » n'est pas cela : il y en a une dont le héros est » encore plus déplorable. » On nomme enfin Téléphe. — Justement, dit le bourgeois, ce sont ses » haillons que je demande. Holà quelqu'un, dit » Euripide; qu'on m'apporte les habits déchirés » de Téléphe; on les trouvera sur ceux de Thyeste » et parmi ceux d'Ino². »

On les apporte; et Dicæopolis s'en revêt en disant quelques plaisanteries de même goût; par

¹ Ce mot paraît une parodie de quelques réponses ambiguës, de ce goût qu'on trouve dans Euripide, comme quand il fait dire au sujet d'Alceste : *Elle vit et ne vit plus.* (Voyez *Alceste*, act. I, sc. IV.)

² Tragédies perdues.



exemple qu'il lui faut dans cette conjoncture paraître gueux , et non pas l'être ; être riche aux yeux des spectateurs , et pauvre en apparence pour amuser de vaines paroles les sots Acharniens.

Devenu gueux , il importune de plus en plus Euripide par ses demandes toutes comiques dans le même genre , jusqu'à lui demander un paquet de ces herbes que vendait sa mère. C'est un reproche qu'Aristophane fait souvent à Euripide , que celui d'être fils d'une vendeuse de légumes. Que la chose soit vraie ou faussé , la discussion en est peu utile , et encore moins aisée. Tout cela était extrêmement malin pour le temps. Euripide indigné , fait fermer la porte au nez de Dicæopolis. Celui-ci , métamorphosé en Télèphe , en prend toutes les manières et tous les gestes. Il rappelle son courage , et avec la permission qu'il obtient d'une partie du chœur , il commence sa harangue , ou plutôt la parodie de la belle scène de Télèphe. On jugera de ces parodies de pièces perdues , par celles qu'on verra de quelques tragédies que nous avons.

Voici le fond de la harangue , où il faut supposer ce sel de parodie. Dicæopolis prie les Athéniens de ne pas trouver mauvais qu'il ose parler d'affaires d'État , quoique gueux , puisqu'il fait une tragédie , et que la tragédie a pour objet ce qui est juste. Il ajoute que Cléon ne se plaindra plus

qu'il parle mal de la république en présence des étrangers¹. Tel est l'exorde. Il déclare ensuite qu'il hait les Lacédémoniens. « Mais après tout, » dit-il, pourquoi les accuser de la perte de nos vignes? Au moins je ne parle point d'Athènes; » songez, dis-je, Messieurs, que je ne parle point de l'État. Mais quelques hommes perdus, dif- » famés, sans foi, sans loi, sans naissance, ca- » lomnièrent les Mégariens. Tout devint Méga- » rien à leurs yeux. L'on n'apportait rien au » marché qui ne le fût, et qu'on ne confisquât » sur ce pied-là. C'était peu. Nos jeunes étourdis » dans l'ivresse vont à Mégare, et enlèvent Simæ- » tha. Les Mégariens, pour s'en venger, dérobent » deux courtisannes d'Aspasie. Voilà la source de la » guerre qui inonde la Grèce. Trois courtisannes! » Voilà la cause des emportemens de Périclès. » Voilà pourquoi il a tant éclaté, tant foudroyé² » dans le Sénat, et brouillé enfin la Grèce entière. » Voilà le principe de cet édit fatal qui interdisait » aux Mégariens la terre et la mer. Ceux-ci con- » traints par une cruelle nécessité, prient les La- » cédémoniens de solliciter pour eux la rescission

¹ Il s'ensuit donc des paroles mêmes d'Aristophane, que cette comédie parut aux fêtes de Bacchus sur la fin de l'automne, lorsque les étrangers n'étaient plus à Athènes.

² Ce passage est cité par Cicéron, pour faire voir le caractère de l'éloquence de Périclès.

» d'un si funeste décret porté pour un sujet si
 » frivole. Nous n'écoutons ni les prières ni les
 » soumissions. De-là les fureurs de la guerre
 » et le bruit des armes. Il ne fallait pas cela, di-
 » ra-t-on. Dites donc ce qu'il fallait faire? » C'est-
 » à-dire comment se devaient comporter les Lacé-
 » démoniens. Dicæopolis en effet apporte aux Athé-
 » niens un exemple comique, mais qui ne souffre
 » pas de réponse. « Si quelque Lacédémonien eût
 » enlevé un chien ¹ à ceux de Sérîphe, la moindre
 » de vos îles ², et qu'on vint vous demander jus-
 » tice, ne vous verrait-on pas aussitôt en mou-
 » vement pour équiper trente vaisseaux afin de
 » venger cette injure? etc. »

Le chœur se partage en deux bandes, dont l'une blâme et l'autre approuve l'orateur. L'une trouve

¹ « Supposons qu'un Lacédémonien eût abordé dans un esquif
 » votre île de Sérîphe, qu'il y eût tué une petite chienne, quand
 » bien même il la leur rendrait ainsi morte, etc. » Sérîphe, appe-
 » lée par Ovide *parva Seriphos*, aujourd'hui Serfo ou Sérîphante,
 » n'était guères connue que par ses grenouilles qui ne criaient
 » point, à ce qu'on dit. Elle était du domaine d'Athènes et peu
 » éloignée de Lacédémone, vers la côte orientale du Péloponnèse
 » ou de la Morée.

Kuster adopte une autre interprétation. « Je suppose qu'un
 » Lacédémonien, secrètement venu dans un esquif, eût enlevé
 » furtivement un chien de Sérîphe, et l'eût vendu en pays étran-
 » ger. » peu importe au fond. (Note de l'ancien éditeur.)

² Sérîphe, petite île de la mer Égée, une des Cyclades, rocher
 » pelé et presque désert, du temps d'Aristophane.

qu'il dit la vérité, l'autre prétend qu'il ne faut pas la dire. Grand bruit de part et d'autre. La discorde qui s'en mêle, fait qu'on appelle à grands cris Lamachus au secours.

Il vole sur le champ à ces cris de guerre. Il fait l'empresé comme s'il s'agissait d'une surprise de l'ennemi, ou d'une sédition fort sérieuse. On lui défère un gueux qui parle avec audace des affaires d'État, et calomnie la république. Dicæopolis fait beaucoup de soumissions railleuses au grand Lamachus pour obtenir un moment d'audience. Il contrefait l'effrayé à la vue de l'armure, des plumes, et des aigrettes du terrible guerrier. Ainsi l'appelle-t-il en tremblant, pour le rendre ridicule au suprême degré. C'est, si je ne me trompe, une imitation burlesque de l'adieu d'Hector à Andromaque, qui est un des plus beaux endroits d'Homère. Car Hector, en disant à son épouse un adieu qui fut le dernier, remarque que l'enfant Astyanax qu'elle tenait entre ses bras, eut peur du casque chargé d'aigrettes, que portait son père; et il est dit qu'Hector le mit bas. Dicæopolis, tout saisi d'effroi, prie Lamachus d'en faire de même. Le général, qui sent la raillerie, veut se fâcher. Mais le prétendu gueux quitte son personnage, redevient lui-même, fait le fâché à son tour, et muni de ses traités comme d'un bouclier, il fait face à son adversaire. Il lui reproche assez

nettement d'avoir été fait général plutôt par la voie de l'argent, que par celle du mérite. Il le gourmande sur sa jeunesse et son oisiveté, tandis qu'il profite, comme beaucoup d'autres qu'il insinue, des récompenses dues aux services et à la valeur. O république ! s'écrie Lamachus. Doit-on supporter ces outrages ? Non, répond Dicæopolis, on ne devrait pas les souffrir, si tu n'étais pas au service de la république.

Le premier jure une guerre éternelle aux Péloponnésiens ; et l'autre, en vertu de ses traités, leur permet à tous le commerce avec Athènes, excepté en faveur de Lamachus. Tous deux s'étant retirés, le chœur fait un de ces intermèdes satyriques ¹, que j'appellerai discours aux spectateurs.

On y parle en faveur et au nom du poète. Par la bouche du chœur, il se lave des calomnies que ses ennemis ont lancées contre lui ; il se justifie en particulier sur l'accusation d'avoir maltraité le peuple et l'État dans ses comédies ². Il prétend au contraire mériter de grandes récompenses pour avoir tâché de détromper les Athéniens au sujet des vaines promesses des nations étrangères. Mais

¹ Parabasis.

² Dans celles que nous n'avons plus, surtout dans les *Babyloniens*. La première était intitulée les *Daïtaliens*.

il se justifie avec hauteur et avec dérision. Plus cynique et non moins hardi que Démosthène , il traite ses concitoyens d'enfans et de dupes. Il leur reproche leur imbécillité à se laisser séduire par les fades louanges des étrangers , qui se récrient sur la beauté d'Athènes , et qui ne font rien pour elle ; tandis que lui Aristophane a seul osé leur dire la vérité en plein théâtre au péril de sa vie. Il ajoute qu'à ce seul titre de véridique censeur , il est devenu l'objet de la curiosité de tous les alliés et tributaires d'Athènes. « Que même sa » gloire a été si loin , que le roi de Perse , inter- » rogeant un jour les ambassadeurs de Lacédé- » mone , après leur avoir demandé quels peuples » de la Grèce avaient le plus de force sur mer , » les questionna ensuite sur Aristophane et sur » les sujets ordinaires de ses traits satyriques , » ajoutant que ses conseils tendaient au bien , et » que si les Athéniens les suivaient , ils seraient les » maîtres de la Grèce. C'est pour cela , continue- » t-on , que les Lacédémoniens demandent qu'on » leur rende Égine pour préliminaire de la paix , » non qu'ils se soucient beaucoup de ce port , » mais afin de nuire à ce poète ¹. » Du reste , le chœur demande aux spectateurs qu'on laisse faire

¹ Il fallait qu'Aristophane eût du bien dans Égine. Aussi Cléon l'avait-il accusé d'être Éginète. Voyez le *Discours préliminaire*.

Aristophane, qu'il n'a en vue que le bien public, et qu'il le procurera de toutes ses forces, non par des adulations basses, et par des souplesses artificieuses; mais par de salutaires avis. Il défie Cléon. Qu'en aurait-il à craindre, ayant pour lui la droiture et l'équité, assuré d'ailleurs qu'il ne sera jamais répréhensible de lâcheté en fait de bien public, comme l'a été son ennemi? Il n'y a certainement plus de république où l'on ose parler sur ce ton, et dans une comédie, aux premières personnes de l'État, et à la république assemblée.

Je me suis étendu sur ce point, parce qu'il jette un grand jour sur les inimitiés personnelles entre Aristophane et Cléon, sur la réputation du poète, et sur le caractère de la vieille comédie. Il serait à souhaiter que nous eussions de même la clef de quantité d'autres particularités, sur-tout de l'inimitié d'Aristophane et d'Euripide. L'acte finit par une réprimande du chœur qui reproche à la république la préférence qu'elle donne aux jeunes citoyens sur les anciens dans le gouvernement de l'État et le commandement des armées. Cela regarde en partie Lamachus. Il était jeune, et il n'avait pas encore fait parler en sa faveur les belles actions qu'il fit depuis, et qui obligèrent Aristophane à lui rendre justice.

ACTE III.

Tout le reste de cette pièce n'est ni long, ni curieux, et demande moins de discussion. Dicæopolis revient, et marque sur le théâtre le marché où il permet aux Péloponnésiens, aux Mégariens et aux Béotiens de venir faire le négoce pour lui, à l'exclusion de Lamachus, comme il le lui avait déclaré. Il ordonne de tout, comme s'il était le maître absolu en vertu de son traité avec Lacédémone.

Le marché ouvert, un Mégarien affamé, à cause du commerce interrompu par la guerre, vient apporter des marchandises. Ce sont ses enfans qu'il instruit à contrefaire le cri des porcs pour les vendre : scène du plus bas comique. Un délateur survient, et crie *haro* pour avoir sa part de la confiscation. Dicæopolis le confond : autre scène mieux entendue, pour faire conclure que la paix faite, il n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus, ni d'autres pareils fripons, qui sont tous nommés par leurs noms, toujours prêts à déferer leurs citoyens et à s'enrichir par les délations.

ACTE IV.

UN BÉOTIEN riche et chargé de quantité de denrées, herbes, poissons, gibier de toute espèce, arrive à son tour au marché. Un autre délateur accourt. On le baffoue. Le valet de Lamachus vient, de la part de son maître, pour faire quelque achat. On le congédie impitoyablement. Le chœur commence à voir les grands biens que produit la paix, et à la souhaiter. Un héros annonce cette paix à toute la famille de Dicæopolis, et l'exhorte à la célébrer par une fête. Un misérable laboureur, qui a perdu ses bœufs, veut y prendre part ; et un nouveau marié vient offrir des présens à Dicæopolis pour participer, s'il est possible, à son bonheur. Mais ce bonheur incommunicable est réservé à Dicæopolis qui seul a su connaître le prix de la paix, et se la procurer. Deux courriers arrivent : l'un demande Lamachus, et lui dit qu'il faut courir aux armes contre les Béotiens ; l'autre invite Dicæopolis à un festin. Cela fait un contraste ridicule. Car Lamachus va malgré lui à la guerre, et le villageois vole au festin après bien des railleries sur Lamachus, et une anthitèse soutenue de termes de guerre et de cuisine.

ACTE V.

ON annonce comiquement que Lamachus est blessé, et qu'on le ramène avec les fuyards. Il paraît lui-même déplorant son destin, et il sert de jouet à Dicæopolis qui a bien dîné.

Ceux qui connaissent Aristophane me sauront gré de ma brièveté sur les derniers actes de cette comédie. Il y en a d'entières, sur lesquelles il sera difficile et peu nécessaire de s'arrêter davantage.

PERSONNAGES.

DICÆOPOLIS.

UN HÉRAUT.

AMPHITHÉUS.

UN PRYTANE.

AMBASSADEURS ATHÉNIENS.

PSEUDARTABAS et ses Eunuques.

THÉORUS.

THRACES amenés par Théorus.

CHOEUR de vieillards Acharniens.

FEMME

FILLE } de Dicæopolis.

CÉPHISOPHON, valet d'Euripide.

EURIPIDE.

LAMACHUS.

UN MÉGARIEN.

FILLES du Mégarien.

UN SYCOPHANTE.

UN BÉOTIEN.

NICHARCHUS.

VALET de Lamachus.

UN LABOUREUR.

UN PARANYMPHE.

DEUX COURRIERS.

PLUSIEURS PERSONNAGES MUETS.

La scène est à Athènes, au milieu du Pnyx ¹.

¹ Le Pnyx était une place d'Athènes, peu éloignée de la citadelle. Les assemblées générales du peuple se tenaient dans cette place, ou dans celle qui servait au marché, ou dans le théâtre de Bacchus. Ces assemblées étaient ordinaires ou extraordinaires. Le peuple se rendait de lui-même aux premières, qui se tenaient toujours dans un des endroits que je viens d'indiquer ; pour les extraordinaires, c'était aux magistrats qui les convoquaient, à en assigner le lieu. Tout le cours de cette pièce apprendra l'ordre observé dans cette assemblée, connue sous le nom d'Ἐκκλησία et désignée souvent par celui de *πρόσημον*, parce qu'on y ouvrait souvent plusieurs avis différens et opposés, d'où résultaient de grands débats. Voyez Héychius, au mot *πρόσημον*.

LES ACHARNIENS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICÆOPOLIS seul.

QUE de mauvais momens dans ma vie ! Pour des bons, j'en ai eu peu, très-peu, quatre au plus ; tandis que mille millions¹ de chagrins m'ont assailli. Mais, voyons quel plaisir j'ai eu, et s'il était bien fondé ? Bon ! je me rappelle une occasion : elle

¹ ψαμμοκόστος γάρραστρα, mot grec composé par Aristophane pour exprimer le plus grand nombre possible, comme l'explique Macrobre (*Satur.* γ, 20.) ; ψαμμοκόστος plusieurs, γάρραστρα multitude innombrable. J'use de la même licence qu'Aristophane pour rendre ce composé : je ne fais qu'un seul mot de deux mots mille millions. Le traducteur italien traduit : *ma in innumerabili mi son accorociato*. Cette traduction italienne est ancienne ; en voici le titre : *Le comédie de l'facetissimo Aristofane, tradutte di Greco in lingua commune d'Italia, per Bartolomio et Pietro Rositini de prat'alboino. In Venegia, M. D. XLV. petit format in-8°, 1 vol.*

était excellente : ce sont ces cinq talens que Cléon a été obligé de vomir. O la bonne chose ! Aimables chevaliers, vous avez fait là une action digne de la Grèce !... D'un autre côté, que de déplaisirs ! Au théâtre, j'attends long-temps, la bouche béante, qu'on annonce Eschyle ; à la fin l'on s'écrie : *Théognis*¹, faites paraître le chœur. Jugez quel coup pour moi ! Autre bonne rencontre ; c'est Dexithée qui, concourant pour le prix², allait toucher un air béotien. Au reste, je n'ai pas été en plus mortelle position³, qu'au moment où j'ai vu Chæris prêt à jouer un air orthien⁴.... Mais ! Depuis que je me pique de propreté, je n'ai jamais éprouvé pareille cuisson dans les yeux ; tant ils sont chargés de la poussière que je vois ce matin, à l'assemblée suprême, s'élever dans ce Pnyx désert, pendant que chacun s'amuse dans le mar-

¹ Voyez plus bas, scène VI, ce qu'Aristophane pense de ce poète.

² *Ἐπὶ μῦσῳ*, pour le veau : car, comme l'observe le scholiaste cité par M. Brunck : Ὅτι ὁ νεκῆσας ἀθλον ἐλάμβανε μῦσῳ. La plupart des interprètes ont fait un poète musicien de *μῦσῳ* : ils ignoraient que le prix du concours pour ceux qui touchaient de la cithare, était un veau, et un taureau pour les poésies dithyrambiques. Voyez Bentley, in *Dissert. phalar. de origine tragœdiæ*, pag. 170.

³ J'ai interprété *εἴτε* d'après le traducteur italien, beaucoup plus littéral en cet endroit, où il traduit : *Ed a l'ora io mori, et mi rivolgei quando vidi Chérède inchinarsi l'orthio.*

⁴ Voyez la note 2 dans le *Dialogue sur la musique*, de Plutarque, tom. XXII, pag. 181. Paris, Cussac.

ché, et cherche, de côté et d'autre, à éviter les coups de cordes colorées. Les Prytanes¹ même n'arrivent pas : à la dernière extrémité, ils se presseront, et comment? Ils fondront par pelotons, et se précipiteront à l'envi sur les premières places. Quant aux moyens de paix, ils n'en ont nuls soucis. Athéniens, Athéniens!.... Pour moi, j'arrive toujours ici le premier; et, me voyant seul, je m'assieds, je soupire, je baillé, je m'étends, je me soulage²; je ne sais que faire, j'écris, je m'é-

¹ Les Prytanes étaient des officiers qui devaient présider le sénat, compagnie instituée par Solon, afin de prévenir le danger qu'il y avait à laisser la puissance absolue dans le peuple. (Voyez Plutarque, *Vie de Solon*, tom. 1, chap. XXX, XXXI. Paris, Cussac.) Ces Prytanes étaient au nombre de cinquante, quand le sénat était composé de cinq cents membres. Ce sénat s'assemblait une fois chaque jour, par l'ordre des Prytanes, et quelquefois plus souvent, à l'exception toutefois des jours de fêtes. Ce sénat prytanique était annuel, l'aréopagique au contraire était perpétuel. Les affaires publiques étaient du ressort du premier; et l'on ne pouvait porter une affaire à l'assemblée suprême, sans un sénatus-consulte, *προβουλευμα*. Les fonctions des Prytanes étaient de convoquer le sénat, d'avoir soin des affaires qu'on y portait, de convoquer les assemblées du peuple et d'y présider. Voyez l'*Histoire Universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à présent; traduite de l'Anglais par une société de gens de lettres, in-8°. Paris, Moutard; 1779, tom. IX, pag. 236 et suiv. *Reflections on the rise and fall of the antient republics*. By Montagu, junior. London, 1760. pag. 81. M. Larcher, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans ses *Notes sur Hérodote*, tom. I, pag. 415 et suiv., et tom. IV, pag. 291 et 293, 1^{re} édit

² *πιδραματι*, pedo, tiro corezze.

pile, je calcule. Les champs me reviennent en tête : alors, plein d'ardeur pour la paix, de haine pour la ville, je regrette mon bourg. Là, jamais ce cri déchirant, *achetez mon charbon, mon vinaigre, mon huile* : là, point d'*achetez* ; ce cri déchirant¹ en est banni, parce qu'on trouve tout chez soi. Je suis donc venu ici aujourd'hui, bien décidé à crier, à clabauder, à rabrouer les orateurs qui proposeront d'autre sujet que la paix. Mais bon, voici les Prytanes : ils arrivent à midi. Je l'avais bien dit. Voyez comme ils se jettent sur les premières places ! Ne l'avais-je pas prévu..

SCÈNE II.

DICÆOPOLIS, UN HÉRAUT, AMPHITHÉUS, UN PRYTANE.

LE HÉRAUT.

Avancez plus avant, messieurs, avancez, pour que vous soyez dans l'enceinte purifiée².

¹ *αριων*, divisant avec la scie. L'addition du *ν* paragogique fait passer ainsi et par un jeu de mot très agréable, le mot *αριων* de la signification d'*acheter*, à celle de *déchirer avec une scie*. Ce jeu de mots ne pouvait se rendre, mais j'ai tâché de rendre le sens qu'y attachait le poète.

² Cette purification consistait à arroser à la ronde avec du sang de jeunes cochons, le lieu où se tenait l'assemblée. Celui qui était chargé de cette purification, s'appelait *περισταρχος*. Voyez Pollux, au mot *Ἐκκλησια*, lib. VIII, c. 104; M. Brunck, sur le vers 128 des *Harangueuses*; *l'Histoire Universelle*, tom. IX, pag. 235.

AMPHITHÉUS.

A-t-on déjà parlé?

LE HÉRAUT.

Qui veut parler?

AMPHITHÉUS.

Moi.

UN PRYTANE.

Qui?

AMPHITHÉUS.

Amphi-théos.

UN PRYTANE.

Ce n'est point là un mortel¹.

AMPHITHÉUS.

Non. Mais un immortel. En effet, cet Amphithéus est fils de Cérés et de Triptolème : de celui-ci, naquit Céleüs, qui épousa Phænarète, mon aïeule : elle en eut Lycinus, mon père. Je suis donc issu des dieux, et à ce titre, je suis le seul, chargé de leur part, de faire trêve avec les Lacédémoniens. Me voilà bien immortel : et cependant, mes amis, je n'ai pas le sou. Les prytanes ne me donnent rien².

¹ Jeu de mots, sur le nom ΑΜΦΙΘΕΟΣ.

² Les prytanes avaient l'administration des provisions qu'on faisait pour les pauvres citoyens aux dépens du public. *Ib.* p. 239.

UN PRYTANE.

Qu'on le chasse¹.

AMPHITHÉUS.

O Triptolème! ô Céléüs! m'abandonnerez-vous?

DICÆOPOLIS.

O prytanes! C'est manquer à l'assemblée, que de faire éconduire un homme qui veut nous procurer une trêve et l'agrément de suspendre nos boucliers.

UN PRYTANE.

C'est assez : restez assis.

DICÆOPOLIS.

Non, par Apollon, si vous ne proposez de délibérer sur la paix.

LE HÉRAUT.

Voici les envoyés vers le Roi²...

¹ Le scholiaste observe avec raison qu'il faut mettre cet ordre dans la bouche d'un prytane; ce qui est conforme à la police connue des assemblées du peuple. Voyez Petit, *Leg. attic.* pag. 294, et M. Brunck a remarqué que dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, sous le n°. 2715, l'écrivain avait d'abord mis *αἱρῶς*, et qu'il s'était corrigé après, et avait mis *πρυτανίς*. Le même changement de personnage a été fait deux fois pour les mêmes raisons dans le vers 46, et le sera également dans le vers 59.

² Le manuscrit que j'ai fait connaître dans le développement du discours du P. Brumoy, sous le n° 2712, lit :

οἱ πρυτανίς οἱ κερὰ Βασιλέως.

Ce qui signifie tout au contraire :

Voici les envoyés qui reviennent d'auprès du Roi....

R.-R.

DICÆOPOLIS.

Vers lequel? Je suis fatigué de ces spectacles d'ambassadeurs, de paons¹, et autres étalages semblables.

LE HÉRAUT.

Silence.

DICÆOPOLIS.

O merveilleux accoutrement d'Ecbatane²!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LES AMBASSADEURS.

UN DES AMBASSADEURS.

Vous nous avez députés sous l'archontat d'Euthymène³, près le grand roi, avec deux drachmes⁴ par jour.

DICÆOPOLIS, à part.

O ciel! Deux drachmes!

¹ Les paons étaient encore très-rares à Athènes du temps d'Aristophane. On venait, dit Athénée d'après l'orateur Antiphon, (*Deipnos*, lib. X, 19) même de Lacédémone à Athènes pour y jouir du spectacle des paons qu'on exposait à chaque nouvelle Lune, à la curiosité du public. Voy. Petit, *Leg. Attic.* p. 277.

² Capitale de la Médie, séjour des rois de Perse pendant les grandes chaleurs de l'été.

³ L'archontat d'Euthymène est marqué la quatrième année de la quatre-vingt-cinquième olympiade.

⁴ Environ deux francs de notre monnaie actuelle.

..... Jamais ambassade ne fut plus fatigante. Mollement étendus dans nos voitures¹; nous avons erré long-temps sur les bords du Caystre². Nos tentes étaient notre seul lieu de repos³...

DICÆOPOLIS, à part.

J'étais donc trop heureux, lorsque je n'avais que ma natte pour toute ressource!

UN DES AMBASSADEURS.

.... Partout où nous étions accueillis, il nous fallait boire du vin à grands traits, dans des vases d'or et de verre....

DICÆOPOLIS, à part.

O antique Athènes⁴! Serais-tu la dupe de ces gens-là?

¹ ἀρμάματα, carpentum. Le *carpentum*, dit Mat. Martinius, d'après un vieux vocabulaire, est un char dont se servent les femmes; il est couvert d'étoffes, et sert dans les occasions de pompe; c'est ce qui paraît l'avoir fait ainsi nommer. Voy. Tacite, *An. XII*, 42. édit. Gabriel Brottier, in-4°.

² Maintenant Kitchik Meinder, ou le Petit Méandre. Danville, *Géographie ancienne*. in-folio pag. 101.

³ Gallet, envoyé de Gargantua vers Picrochole, s'en fut bien contenté, lui que la peur du guet fit pour une nuit héberger avec un musnier. *Œuvres de Rabelais*, Genève, 1782, liv. I, chap. 30.

⁴ Grec : O-ville de Cranaüs! Ce Cranaüs fut le second roi d'Athènes.

UN DES AMBASSADEURS.

.... Car, chez ces barbares, on n'estime que les grands buveurs et les grands mangeurs.

DICÆOPOLIS, à part.

Et chez nous, les libertins et les débauchés.

UN DES AMBASSADEURS.

Enfin, au bout de quatre ans nous arrivâmes à notre destination : mais le Roi s'était retiré avec toute sa suite sur les monts d'or, dans le dessein de s'évacuer, et il y travailla¹ pendant huit grands mois.

DICÆOPOLIS.

Combien de temps lui fallut-il donc pour se remettre² ?

UN DES AMBASSADEURS.

Le temps d'une pleine-lune. Après quoi, il revint dans son palais, et nous reçut fort bien. Il nous faisait servir des bœufs entiers grillés au four.

DICÆOPOLIS.

Et qui a jamais vu des bœufs grillés au four ?
O forfanterie!

¹ Mensesque perpetuos octo cacavit in aureis montibus. Le bon Pantagruel s'en tira bien plus promptement. Voyez comment il garit de sa maladie.

² In quanto tempo chiudè il culo ?

UN DES AMBASSADEURS.

Et, certes, il nous a bien fait servir un oiseau triple de Cléonyme¹ ! C'est le *Phinace*².

DICÆOPOLIS.

Vous nous en donnez aussi des *finacieries*³ pour nos drachmes.

UN DES AMBASSADEURS.

Enfin, nous avons réussi à vous amener Pseudartabas, *l'œil du Roi*⁴.

DICÆOPOLIS, à part.

Puisse un corbeau, arracher cet œil à coups de bec !

¹ Trois fois plus grand, plus gros, plus lourd que Cléonyme. Aristophane revient souvent sur ce général des Athéniens, qui jeta son bouclier pour s'enfuir, ce qui lui valut le nom de *ρήψασπις*, et ce qui fit dire, plus timide que Cléonyme. Voyez Suidas. Aristophane (*Nuées*, v. 680.), le traite comme une femme : *καρδοπέρι Κλεώνυμῃ*. Dans une autre pièce (*Oiseaux*, v. 290.), il en fait un oiseau. Ce repas de ces ambassadeurs ne valait pas encore celui de Gargantua, qui mangea des laitues grandes comme pruniers et noyers, et six pèlerins, en outre, en guise de limaçons, et le tout pour soy rafraichir devant souper. Rabelais, I, 38.

² *φενάξ*, phénax; trompeur, imposteur, qui se revêt d'habits étrangers qui ne lui vont pas. J'ai francisé ce mot à l'exemple de M. Poincette de Sivry, pour représenter, autant que possible, le jeu de mots d'Aristophane.

³ *φενάκιζις* σν.

⁴ C'est ainsi que, dans les cours asiatiques, on appelait les ministres des rois. Voy. Eschyle, *Perses*, v. 878; t. II, pag. 67 de cette édition.

LE HÉRAUT.

Oeil du Roi, paraissez.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , PSEUDARTABAS suivi de ses eunuques.

DICÆOPOLIS.

O puissant Hercule ! Au nom des dieux ! Mon ami , cherchez-vous une station en mer , ou suivez-vous les sinuosités d'un cap ? Votre marche timide et votre regard fixe l'annonceraient : de plus , votre œil est soutenu avec une courroye¹ , comme une rame dans un navire.

UN DES AMBASSADEURS.

Dites maintenant , ô Pseudartabas , ce dont vous êtes chargé pour les Athéniens , de la part du Roi.

PSEUDARTABAS.

*Iartaman exarx' anapissonai satra*².

¹ Pour jeter plus de ridicule sur cet *œil du Roi* , l'acteur qui le représentait , portait un masque qui n'avait qu'un œil énorme , que Dicæopolis compare à l'ouverture pratiquée dans les vaisseaux , pour y placer les rames.

² Voyez dans les *mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* , le second mémoire de M. Anquetil , sur les anciennes langues de la Perse : cet académicien prouve que la réponse

Entendez-vous bien ce qu'il dit ?

DICÆOPOLIS.

Non, par Apollon.

UN DES AMBASSADEURS.

Il dit que le roi doit vous envoyer de l'or.
(*A Pseudartabas.*) Annoncez donc cet or, à voix
haute et claire.

PSEUDARTABAS.

Vous n'aurez point d'or, chaynoprokt'iaonau.

DICÆOPOLIS.

Hei ! Hei ! Ce n'est que trop clair !

UN DES AMBASSADEURS.

Que dit-il donc ?

DICÆOPOLIS.

Ce qu'il dit ? Qu'il faut que les Athéniens soient
de grands sots ¹, pour se promettre l'or des
barbares.

de Pseudartabas est construite d'après les règles du Parsi, et
quë c'est une phrase entière en cet ancien langage, qui signifie, sui-
vant lui : *on nous apportera de l'argent, de la part du roi.* M. Poin-
sinet de Sivry prétend aussi avoir expliqué cette même phrase
dans ses origines Uriennes.

¹ Che à gli Iaoni il culo gli spadacchia, imperochè, etc.

UN DES AMBASSADEURS.

Point du tout. Il parle au contraire de médimnes d'or.

DICÆOPOLIS.

Quelles médimnes! Voilà un grand hâbleur! Retirez-vous d'ici. Je veux le questionner moi seul. (*A Pseudartabas.*) Allons, dites-moi, à moi, et franchement, pour vous éviter d'être rossé jusqu'au sang¹: Le grand roi nous enverra-t-il de l'or?

Pseudartabas fait signe que non.

Les ambassadeurs nous en imposent donc?

Pseudartabas fait signe que oui.

Mais cet homme fait des signes à la manière des Grecs. Jamais on ne me persuadera qu'il ne soit pas de notre ville. Eh! Je connais l'un de ces eunuques: celui-ci est Clisthène, fils de Sibyr-tius. O la belle invention! Comment avec cette barbe, misérable singe, peux-tu passer pour un eunuque? Et cet autre-ci: n'est-ce pas Straton?

LE HÉRAUT.

Paix-là. Qu'on s'asseye. Le sénat invite l'OEil du Roi à se rendre au Prytanée.

¹ Grec: D'être couvert de la couleur sardianique.



SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , excepté PSEUDARTABAS.

DICÆOPOLIS.

Qui ne se pendrait après cela ? Je ne sais ce qui me retient ici ! C'est donc ainsi que le Prytanée s'ouvre toujours pour tout ce qu'il plaît à ces messieurs (*montrant les prytanes*) d'y accueillir ? Mais j'ai quelque grand projet en tête , et qui fera du bruit. Où est Amphithéus ?

AMPHITHÉUS.

Le voici.

DICÆOPOLIS présente à part deux drachmes à Amphithéus.

« Prenez-moi ces deux drachmes , et faites alliance pour moi seul et ma famille avec les Lacédémoniens. Vous autres messieurs , envoyez et recevez des ambassadeurs tant qu'il vous plaira , et *bayez aux corneilles.* »

SCÈNE VI.

LE HÉRAUT , DICÆOPOLIS , THÉORUS.

LE HÉRAUT.

Théorus , qui avez été envoyé près de Sitalcès , paraissez.

THÉORUS.

Me voici.

DICÆOPOLIS, à part.

Autre imposteur qu'on fait paraître.

THÉORUS.

Je ne serais pas resté si long-temps en Thrace,
si....

DICÆOPOLIS, à part.

Non certes, si tu n'avais reçu une grosse ré-
compense.

THÉORUS.

.... Si toute la Thrace n'eût été couverte de neige,
et si la force du froid n'eût glacé tous les fleuves,
pendant que Théognis disputait ici le prix de la
tragédie. Pour moi, je tuais le temps à boire avec
Sitalcès. En vérité, il adore Athènes, et nous
n'avons pas de meilleur ami : il va jusqu'à écrire
sur ses murs, *charmans Athéniens*. Son fils, que
nous avons fait Athénien, souhaitait fort de venir
manger des andouilles ¹ pendant les apaturies. Il

¹ Je traduis ici autrement que le P. Brumoy, parce que l'intention d'Aristophane est évidemment de tomber sur le motif ridicule et blâmable qui détermina le fils de Sitalcès à venir aux apaturies. Le scholiaste d'Aristophane nous dit de cette fête, qu'elle se célébrait pendant trois jours, dans le mois pyanepsion. Les Athéniens, continue-t-il, appelaient le premier jour *δσπιτες*, jour du souper, et ceux de la même tribu se traitaient ce jour-là dans un souper, où les andouilles faisaient probablement le mets principal. Voici, ajoute le scholiaste, l'occasion de cette fête. Mélanthus, roi d'Athènes, fut provoqué à un combat singulier,

a prié le roi son père de secourir sa nouvelle patrie. Celui-ci a juré dans un sacrifice qu'il enverrait à notre secours une armée si nombreuse, qu'on s'écrierait en la voyant : Quelle prodigieuse quantité de moucherons !

DICEOPOLIS.

Je veux être pendu, si je crois un mot de tout cela, excepté ce qui regarde les moucherons¹.

THÉORUS.

Il envoie même avec nous les plus braves des Thraces.

par Xanthius, roi de Béotie ; à peine arrivés au rendez-vous, le premier reproche à celui-ci de se présenter au combat accompagné d'un second. Xanthius se retourne et regarde derrière lui ; mais Melanthus saisit ce moment pour le percer et le tuer. Voilà d'où vient à cette fête le nom d'*Apaturie*, ἀπατούριαι, ou fête de la ruse, de la tromperie : de là le temple consacré à Bacchus *Mélanégide*, ou couvert d'une peau de chèvre noire ; car le second que Melanthus feignit de voir derrière Xanthius, lui paraissait revêtu d'une peau de cette espèce. Il ne faudrait pas connaître Aristophane, pour ne pas observer qu'il fait allusion ici au nom même de cette fête, en représentant le prince étranger qui vient dans un jour consacré à la tromperie. En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que le P. Brumoy, en traduisant ainsi : *le fils de Sitalcès souhaitait fort de venir prendre part à nos fêtes*, n'a pas rendu le vrai sens et la véritable idée du poète, pour avoir voulu la rendre plus agréable.

¹ Ces dernières expressions rendent le sens d'un vers entier, que M. Brunck a rétabli dans le texte, d'après trois manuscrits de la bibliothèque du Roi.

DICÆOPOLIS.

Et les voilà déjà qui paraissent.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , LES THRACES.

LE HÉRAUT.

Thraces , amenés par Théorus , paraissez.

DICÆOPOLIS.

Quel nouveau fléau est-ce là ?

THÉORUS.

C'est l'armée des Odomantes.

DICÆOPOLIS.

De quels Odomantes ? Dites-moi ce que c'est que cela ? Qui en a donc fait ainsi des eunuques ?

THÉORUS.

Belle demande ! ils n'en infesteront pas moins toute la Béotie , pourvu qu'on leur donne deux drachmes.

DICÆOPOLIS.

Deux drachmes à ces niais-là ? Quel sujet de murmure pour ces braves marins , nos défenseurs !

¹ M. Brunck explique ainsi le mot τῆς , en le mettant dans la bouche de Théorus.

(*Il s'approche des Odomantes, près desquels se trouve de l'ail.*) Ah! malheureux, je suis perdu! Ces Odomantes se jettent sur mon ail : laisserez-vous donc cet ail ?

THÉORUS.

Gardez-vous, scélérat, d'approcher de ces gens-là, maintenant qu'ils ont goûté de votre ail ¹.

DICÆOPOLIS.

O Prytanés! Souffrirez-vous que jusque dans le sein de ma patrie, je sois ainsi outragé par des barbares? (*A part.*) Au reste, je vais empêcher qu'on ne délibère sur le traitement des Thraces. (*Au peuple.*) Je vous avertis, messieurs, qu'un prodige vient de se manifester, j'ai senti une goutte d'eau ².

LE HÉRAUT.

Que les Thraces se retirent. Ils se présenteront dans trois jours³ : les Prytanés rompent l'assemblée.

¹ *ἔρας ποδὶστέριος*. L'ail, dit M. Brunck, leur donnait de l'ardeur pour le combat. C'est une allusion au combat des coqs, auxquels on en fait prendre auparavant. Voy. *les Chevaliers*, v. 493.

² L'assemblée du peuple se séparait et s'ajournait à un autre moment, toutes les fois qu'il se manifestait quelque présage défavorable, ou qu'il s'élevait quelque tempête. Aristophane badine ici, comme l'observe M. Poinsonnet, sur les présages. Le présage en question, et qui en vaut bien un autre pour une assemblée faite en place publique, est ici une goutte de pluie.

³ Voy. Sam. Petit, *Leg. att.* pag. 277.

SCÈNE VIII.

DICÆOPOLIS , AMPHITHÉUS.

DICÆOPOLIS, se croyant seul.

Pauvre malheureux ! Comme ils ont rogné mon mets ¹ ! — Quoi ? Je vois Amphithéus qui arrive de Sparte ! Bon jour , mon cher Amphithéus.

AMPHITHÉUS, faisant semblant de continuer sa course.

Laissez , laissez-moi fuir ! Je suis poursuivi par les Acharniens.

DICÆOPOLIS

Qu'y a-t-il donc ?

AMPHITHÉUS.

J'accourais pour vous apporter la paix. Mon dessein a été éventé par des vieillards austères, de vrais guerriers de Marathon, des Acharniens en un mot, qui criaient de toute leur force : *ah ! perfide, tu portes la paix, et nos vignes sont brûlées*² ! Ils ramassaient en même temps des pierres

¹ μυστωτόν, muretum, pulmentarium. Nous avons sur la confection de ce ragoût favori des anciens, et recherché encore dans plusieurs de nos provinces, un petit poème latin sous le nom de Virgile. Voy. sur les effets de ce mets, Dioscoride 11, 146.

² Aristophane représente ici, observe très-bien M. Poinssinet, les Acharniens comme des ivrognes, résolus de ne point faire de paix avec des brûleurs de vignes.

dans leur manteau : j'ai fui , mais ils n'ont cessé
de me poursuivre avec de grands cris.

DICÆOPOLIS.

Laissons-les crier. Où sont les traités ?

AMPHITHÉUS.

Tenez, voyez ces essais ¹. En voici de cinq feuil-
les ; prenez et goûtez.

DICÆOPOLIS

Ei !

AMPHITHÉUS.

Quoi ?

DICÆOPOLIS.

Il n'est point de mon goût : il sent la poix et le
goudron de vaisseau.

AMPHITHÉUS.

Goûtez de celui-ci qui a dix feuilles.

DICÆOPOLIS.

Il sent cruellement les ambassades multipliées
auprès des alliés, au sujet de leur lenteur à nous
secourir.

AMPHITHÉUS.

Eh bien, voici un traité de trente ans sur terre
et sur mer.

¹ C'est le mot propre pour désigner des essais de vin. Allégo-
rie ingénieuse pour se faire entendre de gens qui aiment le vin.

DICAËPOLIS.

Vive Bacchus ! Celui-ci est pure ambroisie, vrai nectar. Ce n'est pas là un ordre de préparer et d'emporter avec moi des vivres pour trois jours ¹. J'y lis bien clairement : *Va où tu voudras*. J'accepte ce traité, je le ratifie, et je vais boire à mon aise. Quant aux Acharniens, je leur tire ma révérence. Pour moi, libre de soucis, loin des armes, je vais, dans le fond de ma campagne, célébrer les bacchanales ².

AMPHITHÉUS.

Et moi, je continue à m'enfuir, pour ne pas tomber au pouvoir des Acharniens.

¹ Les soldats, avant de se mettre en campagne, étaient obligés de se pourvoir, pour trois jours, de vivres qu'ils emportaient avec eux. M. Brunck, sur *la Paix*, v. 312 ; sur *les Guépés*, v. 243.

² Les dionysiaques des campagnes : il ne faut pas, dit M. Brunck d'après Ruhnkenius, confondre ces fêtes avec les lénéennes. Celles-là se célébraient en chaque village dans le mois posidéon : et celles-ci se célébraient en cette partie de la ville appelée *le Marais*, dans le mois anthesterion. Cette pièce-ci ayant été jouée pendant les fêtes lénéennes, le scholiaste a conclu que les dionysiaques champêtres célébrées ici par Dicaëpolis, étaient la même fête. Mais Dicaëpolis retenu à la ville par les motifs que nous avons vus, n'a pu célébrer les premières fêtes, particulières à la campagne, dans leur temps marqué ; et il profite pour cela du premier moment de libre qu'il a. En conséquence, la description de la bacchanale champêtre, décrite ci-après, ne détermine rien pour l'époque de la représentation de cette comédie.

SCÈNE IX.

LE CHOEUR DE VIEILLARDS ACHARNIENS,
PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

LA PREMIÈRE.

Voyez par-là : cherchez , questionnez tous les passans sur cet homme. Il est important pour la république de s'en saisir. Tâchez de vous procurer quelque indice sur la route prise par ce porteur de traités.

LA SECONDE.

Il est loin ; il a pris la fuite ; il s'est évadé.

LA PREMIÈRE.

Infortunés que nous sommes ! Oh ! Pourquoi sommes-nous contrariés par notre âge ! Où est cette légèreté de nos premières années , avec laquelle nous égalions celle de Phayllus¹ , bien que chargés de sacs de charbons. Nous nous serions mis aux trousses de ce marchand de traités , qui ne nous eût point échappé , et qui n'en eût point été quitte pour s'enfuir. Mais maintenant il ne doit son salut qu'à la roideur de nos jarrets , et

¹ Fameux athlète Crotoniate. Voy. Pausanias ; lib. X, c. 9. Voici l'épigramme dont parle le P. Brumoy :

κίντ' ἐπὶ πενήκοντα κίδακ' ἀρῆθ' ἔσθ' αὐλλος.
δίσκουσι δ' ἐκὰδν, κίντ' ἀπολιπεμένω.

surtout à la pesanteur des jambes du vieillard
Lacratidès.

LA SECONDE.

Ne perdons pas courage, poursuivons-le. Il ne faut pas qu'on entende se vanter d'avoir échappé aux Acharniens, quelque âgés que nous soyons, quiconque, ô Jupiter! ô dieux! aurait osé traiter avec nos ennemis, au moment où nos campagnes ravagées demandent que nous redoublions nos efforts contre eux. Tenons bon, les fatiguant, les harcelant, nous attachant à leurs côtés, comme un trait dont ils seraient percés, pour qu'ils ne tentent jamais rien de semblable sur nos vignobles.

LA PREMIÈRE.

Bon, ne perdons point de vue notre homme. Allons jusqu'à Ballène¹. Cherchons de place en place. Il faut le trouver quelque part, pour nous décharger sur lui de toutes nos pierres.

¹ Jeu de mots. Pallène est un bourg de l'Attique. Aristophane a changé le P en B, ce qui arrive souvent, et a formé le mot Ballène: ἀπὸ τοῦ βάλλιον λίθους, dit le scholiaste. Ainsi on pouvait traduire: Allons jusqu'au jeter des pierres.

 ACTE II¹.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICÆOPOLIS, LE CHOEUR, SA FEMME, SA FILLE.

DICÆOPOLIS.

ATTENTION, attention.

LE CHOEUR à part.

Paix, messieurs! Entendez-vous, quelqu'un recommander l'attention? C'est précisément l'homme que nous cherchons. Réunissons-nous tous ici : car il se met en route, si je ne me trompe, pour un sacrifice.

DICÆOPOLIS.

Attention, attention! Vous, Canéphore², soyez plus en avant; et que Xanthias tienne le phallus élevé.

LA FEMME.

Posez là votre corbeille, ma fille, pour que nous commencions.

¹ La scène est supposée pour un moment, dans le bourg de Dicæopolis.

² Celle qui porte la corbeille, appelée *canistra*.

LA FILLE.

Ma mère, passez-moi la cuiller pour que je répande de la farine sur le gâteau.

DICÆOPOLIS.

Voilà qui est bien préparé. Maintenant, divin Bacchus, ayez égard à la reconnaissance qui préside à cette fête et aux sacrifices que j'offre avec toute ma famille : permettez qu'exempt de service militaire, je célèbre sans accident ces bacchanales champêtres, et que mes trente années de paix me soient propices.

LA FEMME.

Allons, ma fille; jolie, comme tu l'es, songe à porter joliment ta corbeille, les yeux fixés sur le thymbrophage¹. Heureux l'époux qui t'aura et qui te prodiguera ses soins, assez, pour qu'au lever du soleil, tu répandes l'odeur la plus agréable²! Avance et prends garde qu'on ne te dérobe rien³ dans la foule.

DICÆOPOLIS.

Vous, Xanthia, tenez-vous près de la cané-

¹ Sur le dieu Phallus, mangeur de sarriette.

² Grec : *Tu répandes une odeur pas moins agréable que celle de la belette*. Les fumées des fouines, martes et belettes sentent le musc. *Dictionn. de Trévoux*.

³ Grec : *Ton or*.

phore, portez toujours le phallus élevé. Je vous suivrai en chantant l'hymne à ce dieu. Pour vous, ma femme, observez le tout de dessus la plateforme. Allez.

O Phalès, délices de Bacchus, bon compagnon de table, coureur de nuit, corrupteur¹ de tout sexe!... Je m'adresse à vous, à la sixième année qui enfin me fait revoir ma chère patrie, après mon traité particulier avec les Lacédémoniens. Me voilà donc délivré des misères, des inquiétudes, des Lamachus. N'est-il pas mille fois plus doux, ô Phalès, ô Phalès², de s'égarer sur le mont Phellée³, d'y faire la rencontre d'une jolie bûcherone, de la Tratta de Strymodore, par exemple, de la saisir, de s'en rendre le maître et d'en devenir le vainqueur! O Phalès! O Phalès! Ne nous quitte pas au moment de boire jusqu'à l'excès : demain matin, je t'offrirai le vase

¹ Grec : *μοιχι*, *παιδερυστά* : O Mecho che vai à torno di notte, amateur de putti. Voilà les belles qualités qui étaient l'objet de la vénération des païens dans le culte du dieu Priape.

² Phalès, Phallus, désignent également le Priape, objet de la vénération des païens. Voy. *Plutarque*, t. XVII, p. 302, nouv. édit. Paris, Cussac.

³ Montagne de l'Attique, près du bourg de Cicyne. Mademoiselle Le Fèvre, sur le soixante-onzième vers des *Nuées*.

consacré à la paix : et je suspendrai mon bouclier à la fumée.

SCENE II.

LE CHOEUR, DICÆOPOLIS.

LE CHOEUR.

C'est lui-même ; c'est lui. Jetez , jetez , jetez , jetez : frappez ce maraud. Ne jeterez-vous pas ? Ne jeterez-vous donc pas ?

DICÆOPOLIS.

Oh ! oh ! Qu'est ceci ? Ils en veulent à ma marmite.

LE CHOEUR.

Point du tout : nous en voulons à ta tête , scélérat.

DICÆOPOLIS. .

Pour quelle raison , ô les plus respectables des vieillards Acharniens ?

LE CHOEUR.

Tu le demandes ? Tu oses lever les yeux sur nous : toi , qui , à l'impudence et à la scélératesse , joins encore la trahison envers ta patrie. N'as-tu pas , à son détriment , fait pour toi seul un traité particulier ?

DICÆOPOLIS.

Vous ignorez les motifs de ma conduite. Apprenez-les.

LE CHOEUR.

Nous! T'écouter? Tu périras : nous t'allons accabler de pierres.

DICÆOPOLIS.

Vous n'en ferez rien, avant de m'entendre. Vous êtes trop humains pour me refuser ce délai.

LE CHOEUR.

Nous ne différerons pas : tu n'en diras pas davantage. Tu nous deviens plus odieux que Cléon : nous le mettrons aussi quelque jour sous les pieds des chevaliers. D'après ton alliance avec les Lacédémoniens, nous ne pourrions te permettre de longs discours : nous ne devons penser qu'à te punir.

DICÆOPOLIS.

O aimables gens ! Laissez-là les Lacédémoniens : et jugez si j'ai eu raison de traiter avec eux.

LE CHOEUR.

Et comment pourrais-tu avoir eu raison, dès que tu as traité avec des gens qui n'ont ni foi, ni loi, ni serment?

DICÆOPOLIS.

Mais permettez. Les Lacédémoniens contre lesquels nous sommes trop prévenus, ne sont pas les auteurs de tous nos maux.

LE CHOEUR.

Ils ne le sont pas de tous nos maux? O scélérat! Voilà ce que tu te permets de dire en notre présence? Et nous t'épargnerions?

DICÆOPOLIS.

Non, de tous : non, ils ne le sont pas de tous : Et moi, que vous voyez, je pourrais vous montrer de plus d'une manière, que vous leur avez fait plus d'un outrage!

LE CHOEUR.

Ceci est un peu cru, et doit nous échauffer la bile. Tu oses, au milieu de nous, parler ainsi en faveur de nos ennemis?

DICÆOPOLIS.

Oui : il convient que je parle, que j'éclaire le peuple; et je le ferai, eussé-je la tête sur un billot.

LE CHOEUR.

Allons, chers compatriotes, pourquoi tarder à le lapider et à faire ruisseler son sang¹?

¹ Grec : *A le déchirer jusqu'à le couvrir de la couleur phénicienne.*

DICEOPOLIS.

Oh ! quel nouvel excès de colère vous saisit !
 Vous ne m'écoutez pas, vous ne m'écoutez pas,
 dis-je, ô Acharniens !

LE CHOEUR.

Non, du tout.

DICEOPOLIS.

Rien de plus injuste.

LE CHOEUR.

Qu'il en soit fait de nous, si nous t'écoutons.

DICEOPOLIS.

Vous ne me le refuserez pas, ô Acharniens !

LE CHOEUR.

Sachez que tu vas périr.

DICEOPOLIS.

Il vous en cuira de votre refus ; car je vais
 moi-même faire périr ce que vous avez de plus
 cher dans vos amis. Je tiens de vous des ôtages
 que j'égorgerai auparavant.

LE CHOEUR.

Eh bien, citoyens, qu'entend-il par là ? A-t-il
 quelqu'un de nos enfans chez lui ? Et d'où lui
 vient tant d'audace ?

DICEOPOLIS.

Lancez-moi vos pierres, si vous voulez : je me vengerai aussitôt sur ce sac, et je verrai tout de suite jusqu'où les charbons vous sont à cœur.

LE CHOEUR.

Ciel ! ce sac est précisément notre concitoyen ! N'en viens point à tes fins : non, ô non.

DICEOPOLIS.

Je le tuerai : vous avez beau crier : je ne veux rien écouter.

LE CHOEUR.

Tu ferais périr notre égal, notre divinité charbonnière !

DICEOPOLIS.

Eh ! tout à l'heure, n'étiez-vous pas sourds à ma prière ?

LE CHOEUR.

Oh ! dis maintenant, si tu le juges, même des Lacédémoniens, tout ce qui te passera par la tête. Nous ne consentirons jamais à la perte de ce sac.

DICEOPOLIS.

Commencez donc par laisser tomber ces pierres.

LE CHOEUR.

Les voilà par terre. Mettez donc bas aussi votre épéc.

DICÆOPOLIS.

Mais il faut s'assurer, s'il ne serait pas resté quelques pierres dans vos manteaux.

LE CHOEUR.

Nous les avons toutes fait tomber. Vous ne voyez pas comme nous secouons nos manteaux? Ne cherchez donc pas de prétexte : mettez bas votre épée; car notre sang se glace dès que nous la perdons de vue.

DICÆOPOLIS.

Eh! tous, à l'instant, vous n'aviez qu'un cri pour que je fusse lapidé. Aviez-vous raison? J'ai été sur le point de perdre ces charbons du Parnès¹, et uniquement par l'imprudence des siens : ce pauvre sac a été saisi d'un telle frayeur, « qu'il s'est lâché par-dessous, en poussière noire » comme la liqueur de la sèche². » L'entêtement a toujours des suites fâcheuses, quand il porte aux dernières extrémités, à crier, à se refuser à des propositions de la nature des miennes : car, enfin, je suis prêt à soutenir, la tête sur un billot, le parti des Lacédémoniens : et cependant, moi, je tiens à ma vie.

¹ Montagne de l'Attique.

² Ces expressions sont tirées de M. Poinsinet. Voyez au sujet de la sèche, *Plutarque*, tom. XVII, pag. 163, dans la note.

LE CHOEUR.

Allons, voyons donc les choses de grande importance que vous avez à nous dire. Que ne faites-vous apporter votre billot, et que ne parlez-vous? nous brûlons de connaître vos idées. Mais vous vous y êtes engagé, il faut que le billot soit de la partie, et vous commencerez après.

DICEOPOLIS.

Eh bien! soit. Voilà le billot; voici l'orateur: le voici, dis-je, moi, chétif personnage. Je ne me couvrirai pas d'un bouclier, soyez-en assurés, pour dire, en faveur des Lacédémoniens, ce qu'il me plaira, quoique j'aie tout à craindre ici. Je connais l'humeur de nos villageois: ils veulent être loués, eux et leur ville, à tort et à travers: et ils ne réfléchissent pas qu'on les trahit ainsi. Quant aux vieillards, ils ne cherchent qu'à supputer les suffrages pour les condamnations. Je sais ce qu'il m'en coûta de mon côté pour ma comédie de l'an passé! Cléon me traîna à leur tribunal, et avec un bruit effroyable, il déchargea sur moi des torrens d'impostures et de calomnies: en un mot, je pensai périr dans le borbier où il me plongea. D'après tout cela, je crois devoir, avant de parler, me déguiser sous le costume d'un homme dans la plus profonde misère.

LE CHOEUR.

Pourquoi tant de détours, de finesses et de dé-

lais? Prenez-moi le casque infernal, noir et hérissé, du poète Hiéronyme, et parlez comme un Sisyphe; car vous ne pouvez plus vous dispenser de parler.

DICÆOPOLIS.

Un peu de patience : en voici le moment. Il faut que j'aie trouvé Euripide. Garçon, garçon!

SCÈNE III.

DICÆOPOLIS, LE CHOEUR, CÉPHISOPHON
valet d'Euripide.

CÉPHISOPHON.

Qui va là?

DICÆOPOLIS.

Euripide est-il chez lui?

CÉPHISOPHON.

Il y est, et il n'y est pas, suivant que vous l'entendez.

DICÆOPOLIS.

Comment peut-il y être et n'y être pas?

CÉPHISOPHON.

Voici comment, respectable vieillard; il n'y est pas à l'égard de son esprit qui bat la campagne, pour recueillir de petits vers : quant à son corps,

il est étendu chez lui, les jambes croisées l'une sur l'autre¹, rêvant à une tragédie².

DICÆOPOLIS.

O, trois fois heureux Euripide, d'avoir un valet si bien instruit ! Appelles ton maître.

CÉPHISOPHON.

Je m'en garderais bien.

DICÆOPOLIS.

Mais cependant... car, enfin je ne puis m'en aller. Je vais frapper à sa porte. Euripide, Euripidion, une minute d'attention, si jamais vous en avez accordé à quelqu'un. Dicæopolis le Cholide³ la réclame : lui-même, vous dis-je.

¹ Il ne faut rien laisser échapper, dit le P. Brumoy, de ce qui peut nous conduire à connaître les motifs de la haine qu'Aristophane portait à Euripide. Voici le premier reproche de celui-là contre celui-ci. Il est fondé sur les manières molles et efféminées d'Euripide. Le caractère vif, bouillant, dur et austère d'Aristophane s'arrête à des jambes croisées, *αναβάθην*, havendo un piè su l'altro. On peut juger par-là de la différence d'humeur, de mœurs et de caractère de ces deux hommes célèbres, et regarder cette différence comme la source de la haine qu'ils se portèrent. Ainsi deux grands hommes d'une toute autre importance, Eschine et Démosthène, donnèrent le spectacle d'une haine implacable, fondée sur cette même différence. Voyez les observations sur Plutarque, tom. XXI, pag. 449.

² Les faiseurs d'esprit font jouer ici Aristophane sur le mot *τρογιωδία* qu'ils lisent au lieu de *τραγωδία*. Mais M. Brunck rejette, d'après l'autorité des manuscrits, cette leçon pointilleuse. L'Italien dit : E fà una tragedia, havendo, etc. Voyez plus bas.

³ *καλεῖ σὲ Χολιδῆς*. Telle est la leçon des manuscrits consultés

SCÈNE IV.

LES MÊMES, EURIPIDE.

EURIPIDE sans se montrer.

Je n'ai pas le loisir.

DICÆOPOLIS.

Laissez-vous au moins voir, élevé sur votre machine tragique¹.

EURIPIDE.

C'est impossible.

par M. Brunck : il l'a conservée, quoiqu'il eût préféré avec raison : καλεῖ σ' ὁ Χολλίδης. Je cite cet exemple sur mille, pour donner une idée du goût de ce savant éditeur, et de son respect pour les anciennes leçons. Chollide, bourg de l'Attique.

¹ ἀλλ' ἰκκυλήθητ' ; voilà peu de mots pour plus d'une ligne de français. La plupart des interprètes, remarque très-bien M. Brunck, n'ont pas su la vraie signification de ce mot. C'est pour cela que le traducteur italien lit : Vien à la fenestra. Ἐκκυλήμα était une machine à l'aide de laquelle on faisait paraître ou disparaître des personnages sur la scène. Voyez Pollux, IV, 128, cité et corrigé dans cet endroit par M. Brunck, tom. I de son Aristophane, dans les notes, pag. 90. Cette machine servait à faire paraître les dieux et les héros : elle remplissait sur le théâtre des anciens, l'effet de nos machines avec lesquelles nous faisons descendre, sur nos théâtres, les dieux portés en apparence par les nuées. Ainsi Aristophane jette du ridicule sur Euripide en lui faisant dédaigner de s'avancer en marchant comme un homme ordinaire sur la scène. C'est ainsi qu'il plaisante Agathon (Thesmosphor. γ. 96.), autre poète mol, efféminé, qu'il a sacrifié à l'antipathie qu'il vouait à tout ce qui contrastait avec son caractère.

DICÆOPOLIS.

Mais cependant....

EURIPIDE.

Eh bien, je vais me faire voir : mais je ne descendrai pas ¹.

Il paraît.

DICÆOPOLIS.

Euripide....

EURIPIDE.

Qu'avez-vous tant à crier?

DICÆOPOLIS.

Faut-il donc que vous vous élevez de la sorte au-dessus de la terre, pour composer vos tragédies? Il n'est plus étonnant, si vos héros sont boiteux ². Mais, quoi! Vous voilà pitoyablement vêtu : ce sont là quelques lambeaux de vos personnages tragiques? Je ne suis plus surpris si vous les habillez aussi misérablement. Prostrné à vos pieds, je vous en supplie, mon cher Euripide, prêtez-

¹ Cette machine était une tour élevée.

² χαλῶς ποιῆς. Eschyle traite Euripide (Grenouil. v. 845.) de χαλῶποιόν. Aristophane, dans l'un et l'autre endroit, fait allusion à Philoctète, à Téléphe et à Bellérophon, qu'Euripide représente boiteux. Ce qui n'est pas étonnant, dit méchamment Dicæopolis, puisqu'ils tombent d'une machine si fort élevée, où vous les fabriquez.

moi quelque'un des lambeaux dont vous décorez vos anciens héros. « Car il me faut faire à ce peuple » un long discours, qui, étant mal dit, me procurerait la mort. »

EURIPIDE.

Lesquels voulez-vous? Serait-ce ceux avec lesquels OEnée, cet infortuné vieillard, se présenta dans la lice?

DICÆOPOLIS.

Ce n'est pas cela : il y en a qui revêtirent un héros dans un état encore plus déplorable.

EURIPIDE.

Voulez-vous ceux de l'aveugle Phœnix?

DICÆOPOLIS.

Non, non, vous dis-je. Celui dont je veux parler, était encore plus malheureux que Phœnix.

EURIPIDE.

De qui veut-il donc parler? Serait-ce de l'infortuné Philoctète?

DICÆOPOLIS.

Point du tout. Celui-là était plus au dépourvu que Philoctète même.

EURIPIDE.

Serait-ce du boiteux Bellérophon, avec ses vêtemens crasseux?

DICÆOPOLIS.

Bath, Bellérophon ! Mon homme était boiteux, gueux, bavard et diseur.

EURIPIDE.

Ah ! Je le tiens. C'est Téléphe le Mysien.

DICÆOPOLIS.

« Justement : ce sont ses haillons que je demande. »

EURIPIDE.

Garçon, apporte-moi « les habits déchirés de Téléphe ; on les trouvera sur ceux de Thyeste, et au-dessous de ceux d'Ino. »

CÉPHISOPHON.

Les voici.

DICÆOPOLIS.

O Jupiter, qui voyez tout ici-bas !¹ Permettez que je prenne ce costume de la misère la plus affreuse. Votre complaisance, à mon égard, Euripide, m'enhardit à vous supplier de m'accorder le reste de l'accoutrement propre à ces haillons ; je veux parler du petit bonnet mysien. *Car en*

¹ *διόπτα* et *κατάπτα*, sont des épithètes de Jupiter. Aristophane les emploie, observe très-ingénuement M. Brunck, par allusion au mauvais état des vêtemens en question, percés et troués de tous côtés, à travers lesquels on voyait tout ce qu'on voulait. Le traducteur italien aura lu un peu différemment dans son exemplaire : O Giove ! De straci di sopra lucidi, di sotto lucidi, e da ogni parte mi vestirò.

ce jour il me faut feindre le gueux ; être sinon tel que j'é suis, du moins tel que je veux paraître ¹ : Être riche aux yeux des spectateurs, et pauvre en apparence, aux yeux de ces sots Acharniens, que je veux amuser par de vaines paroles.

EURIPIDE.

Soit : on ne peut se refuser à vos projets ingénieux.

DICÆOPOLIS.

Que les dieux reconnaissent vos bienfaits et comblent mes vœux à l'égard de Téléphe ² ! Courage ! Oh ! comme le babil me vient ! Mais j'ai besoin aussi d'un bâton de mendiant

EURIPIDE.

Tenez en voilà un, et retirez-vous de cette porte.

DICÆOPOLIS à part.

Voyez donc, comme il me repousse déjà : il s'en faut cependant encore beaucoup, que je ressemble parfaitement à un gueux. Allons, prenons courage : demandons, quêtions, importunons. Eu-

¹ Ce sont là deux vers du Téléphe en Mysie, d'Euripide : tous les vers parodiés seront distingués par le soin qu'on aura d'en imprimer la traduction en italique.

² Vers parodiés.

ripide, donnez-moi un petit panier¹ à demi brûlé par la lampe.

EURIPIDE.

Qu'avez-vous besoin, pauvre malheureux, de tout cet embarras² ?

DICÆOPOLIS.

Jé n'en tirerai aucun parti. Mais il me le faut.

EURIPIDE.

Allons, tu n'es qu'un importun. Retire-toi d'ici.

DICÆOPOLIS.

Hélas ! que les dieux vous soient propices comme autrefois à votre mère !

EURIPIDE.

Loin d'ici donc.

DICÆOPOLIS.

Pas encore, s'il vous plaît ; car je veux vous demander quelque petit gobelet ébréché.

¹ σπυρίδιον. Cet ustensile répond assez aux falots dont nous nous servons avec des lampes ou des chandelles. L'usage du σπυρίδιον était le même, d'après le scholiaste : ὅτι οἱ πρῶτόντα, διὰ τὸ μολίς βαδίζειν, ἐν σπυρίδι κρηπίουσι τὸν λύχνον, ὥστε θάξεν τὸ πῦρ.

² J'ai suivi ici l'interprétation italienne : Che hai bisogno di tal implicazione, poverino? Et le vers du Téléphe d'Euripide, parodié en cet endroit suivant le scholiaste, ne répugne point à cette interprétation. Le voici :

τί θ' ἔτι πάλαι γέ, τοῦθ' ἔχεις πλίκους χρίεις ;

EURIPIDE.

Prenez-en un et retirez-vous. Apprenez que vous commencez à devenir importun.

DICÆOPOLIS, à part.

Certes, tu ne te doutes pas à quel point tu me molestes. (*haut.*) O très-débonnaire Euripide, donnez-moi une petite marmite bien tamponnée dans le fond avec une éponge ¹.

EURIPIDE.

Cet homme veut me voler ma tragédie ² : emportez la marmite, et adieu.

DICÆOPOLIS.

Je m'en vais. (*à part.*) Mais que fais-je? Une chose me manque, et je suis perdu si je ne la trouve. (*haut.*) O très-débonnaire Euripide! un mot. Quand vous m'aurez octroyé ma demande, je me retirerai et ne vous importunerai plus : je voudrais quelque peu de feuilles de légumes dans mon panier.

¹ Dicæopolis, remarque très-bien M. Brunck, demande cette marmite pour s'en servir en guise de casque; et l'on sait que les anciens garnissaient le fond de leurs casques avec des éponges, de la laine, etc. pour arrêter l'effet des coups qu'on leur portait sur la tête.

² Tour malin contre le costume et les accoutremens adoptés par Euripide, dont tout le mérite tragique, suivant Aristophane, se bornait à exciter la pitié par des dehors de gêuserie et de misère. Que d'applications ce trait peut avoir de nos jours!

EURIPIDE.

Me voilà à sec : emporte donc. Il m'enlève tout l'ornement de mes pièces.

DICÆOPOLIS , à part.

En voilà bien assez. Allons-nous-en : je me rends en effet trop incommode , et je ne réfléchis point que je deviens à charge aux grands maîtres... (haut.) Ah, malheureux! je suis perdu! J'ai oublié la chose d'où dépend tout mon succès. Très-excellent Euripidion, ô mon cher, que je périsse de la mort la plus affreuse, si je vous importune pour autre chose que pour celle-là. Donnez-moi un paquet de ce scandix¹ que vendait votre mère.

EURIPIDE.

Ce drôle fait l'impertinent : qu'on lui ferme la porte au nez.

SCÈNE V.

LE CHOEUR partagé en deux bandes, DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS , à part.

Hélas ! il faut que je me passe de scandix. Puis-je

¹ *σκανδικά*, scandix, peigne de Vénus. Espèce d'herbe sauvage, assez semblable au cerfeuil. Le scandix a les mêmes vertus et usages que la toute-saine. Aristophane tourne ici Euripide très-agréablement en ridicule, en lui reprochant, observe Pline (*histoire naturelle*, XII, 33 : Matrem ejus ne olus quidem legitimum venditasse, sed scandicem.

douter cependant de la crise violente où je vais me trouver en parlant pour les Lacédémoniens? Voilà mon objet. Allons, courage. Tu hésites? Tu n'avanceras pas, quoique tu saches par cœur ton Euripide? Mais, c'est vrai! Allons donc, loin d'ici toute faiblesse; présente hardiment ta tête, et dis tout ce que tu voudras. Vas, vas. Ah! ah! mon courage m'étonne.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Qu'allez-vous faire? Qu'allez-vous dire? Quel téméraire! Quel cœur de fer! Comment expose-t-il ainsi sa tête à toute une commune qu'il se propose de contrarier?

SECOND DEMI-CHOEUR.

(*A part.*) Il est intrépide, il ne craint rien.
(*Haut.*) Bon courage, puisque vous voulez porter la parole vous-même.

DICEOPOLIS.

Ne trouvez pas mauvais, ô Athéniens! si j'ose parler d'affaires d'État, quoique gueux¹, puisque je fais une trygodie². Or, la trygodie a pour objet ce qui est juste. J'ai à vous dire des vé-

¹ Parodie du *Téléphe*.

² τρυγῳδία. Les manuscrits de M. Brunck donnent tous ce mot ainsi écrit: il faut le conserver. C'était le premier nom de la tragédie; il signifiait précisément l'action de réciter un poème avec la figure barbouillée de lie,

rités dures ; mais ce sont des vérités. La circonstance présente ne peut m'attirer, de la part de Cléon, le reproche de parler mal de la république en présence des étrangers. Nous sommes seuls dans ce temps consacré aux fêtes lénéennes, pendant lesquelles l'étranger n'a point d'accès ici ; on n'y reçoit même ni tributs, ni alliés. Nous sommes en un mot seuls et exempts de toute impureté : car, à mon avis, les étrangers ne sont que cela parmi nous.

Je déclare d'abord que je hais largement les Lacédémoniens : et plaise à Neptune, ce dieu du Ténare, de bouleverser leur ville par quelque tremblement de terre ; car mes vignes n'ont point été épargnées dans le dégât qu'ils ont fait. Mais après tout, car je peux m'expliquer librement en présence de mes compatriotes ; pourquoi reprocher nos pertes aux Lacédémoniens ? Vous n'avez pas oublié que quelques-uns d'entre nous, je ne dis pas tous (songez, dis-je, Messieurs, que je ne parle pas de l'État), mais quelques hommes perdus, diffamés, sans foi, sans loi, sans naissance, calomnièrent les Mégariens¹. Tout devint Mégarien à leurs yeux : concombre, levrault, cochon de lait, gousse d'ail, un seul grain de sel,

¹ Grec : calomnièrent les manteaux des Mégariens : c'est-à-dire, accusèrent les Mégariens d'introduire des marchandises sous leurs manteaux.

tout était confisqué et vendu sur le champ. Ceci n'est rien, et est encore trop commun. Mais nos jeunes étourdis dans l'ivresse vont à Mégare, et enlèvent Simætha. Les Mégariens, pour s'en venger, dérobent deux courtisanes d'Aspasie¹. Voilà la source de la guerre qui désole la Grèce. Trois courtisanes ! Voilà la cause des emportemens de Périclès². Voilà pourquoi il a tant éclaté, tant foudroyé dans le sénat, et brouillé enfin la Grèce entière. Voilà le principe de cet édit fatal, où, comme dans certaine scolie³, tout le pays des Athéniens, leurs marchés et leurs ports, sont interdits aux Mégariens. Bientôt la famine se fit sentir chez ceux-ci : ils sollicitèrent, par l'entremise des Lacédémoniens, la rescision d'un décret porté pour des prostituées : nous avons toujours

¹ Voici la manière dont Amyot a rendu ces vers, qui sont si vulgaires, dit Plutarque, que le commun peuple même les a en la bouche :

Nos jeunes gens enyvrez s'en allèrent
Devers Mégare un jour, où ils emblèrent
Une putain qui Simætha s'appelle ;
Ceux de Mégare irritez, au lieu d'elle
S'en sont venus par furtive saisie
Enlever deux des garses d'Aspasie.

Plutarque, *vie de Périclès*, t. II, p. 244.

La traduction d'Amyot est exacte : le P. Brumoy au contraire a sacrifié aux bienséances.

² Grec : l'Olympien.

³ Voyez le Traité de la Musique de Plutarque, t. XXII, 218.

été sourds à leurs prières. De là, la levée des boucliers. *Il ne fallait pas cela, dira-t-on; dites donc ce qu'il fallait faire* ¹? Si quelque Lacédémonien eût été calomnieusement accusé d'être monté sur sa barque pour enlever un petit chien à ceux de Sérîphe, seriez-vous restés tranquilles chez vous, sans vous soucier de ces insulaires? *Il s'en faut beaucoup* ²: mais aussitôt vous vous fussiez mis à équiper trois cents vaisseaux, la ville eût retenti du mouvement des militaires, des voix en faveur d'un triérarque, de l'agitation des préposés à la paye et à la décoration des statues de Pallas, en un mot, de l'affluence générale vers le portique où se fait la distribution du froment: on n'eût rencontré partout qu'outrés, attaches de rames, acheteurs de tonneaux, ail, olive, ognons en filets, couronnés, sardines ³, joueuses de

M. Brunck rapproche de cet interdit la scolie de Timocréon de Rhodes, qui est en effet très-conforme aux vers d'Aristophane. Voyez les vers de Timocréon dans ce savant éditeur, et sur cet édit porté à la sollicitation de Périclès, contre les Mégariens, le tome II, p. 241 de la nouvelle édit. de Plutarque, chez Cussac.

¹ Ce vers est copié en entier du *Téléphe* d'Euripide.

² Autre parodie tirée du même endroit.

³ *πεχίδα*, espèce de poisson qu'Aristophane fait crier (Chevaliers, v. 662.) à une obole le cent, et auquel une femme (Haranguieuses, v. 56.) reproche d'avoir occasioné la toux à son mari, qui en avait trop mangé la veille. C'est bien là l'effet de la sardine salée. Le Dictionnaire raisonné et universel des Animaux (Paris, Bauche, 1759.) dit que la sardine est le *πεχίς* ou *πεχίς* des Grecs.

flûtes, yeux pochés : le port eût été comblé de bois bon à faire des rames, d'ouvriers occupés à les fixer : on y eût entendu le remuement bruyant des clous, le son des flûtes, les airs d'encouragement¹, les fredons², les sifflemens³. Voilà, je le

¹ Κλειστῶν, il signifie encore, comme dans Plutarque (Symposiac. lib. V, quæst. 5, edit. Reisk. lin. 3, p. 701, tom. VIII.) l'ordre que les comites et sous-comites donnaient dans une galère avec leurs sifflets : et c'est dans ce sens que le traducteur italien met : De commandatori. Voyez le Plutarque d'Amyot, t. XVIII, p. 266. J'en ai pris les expressions.

² M. Burette, (t. XV, Mémoires de l'Académie des Inscript. et Bell. Lett. p. 355.) ne donne pas d'autre signification au mot *νίγλαρς* et ne veut pas qu'il en ait d'autre. Voyez sa traduction du Traité de la Musique de Plutarque, (t. XXII, p. 223 de la nouvelle édition de Plutarque, Paris, Cussac). Il remarque dans le passage cité ci-dessus des Mémoires, qu'en cet endroit des Acharniens (v. 554.) ce terme *νίγλαρς* se trouve mêlé avec d'autres expressions concernant le jeu de la flûte et du chalumeau.

³ Toute cette fin de la harangue de Dicæopolis est de la plus grande beauté par la rapidité et l'harmonie du style, et par le choix des expressions. Il a été impossible d'y atteindre. Je dois rendre aux amateurs de la littérature grecque, ce que je viens de leur faire perdre. Voici comme Aristophane exprime ce brouhaha, ce mouvement, ce tumulte qui accompagne les préparatifs de guerre dans un port surtout. On y remarquera aisément ces consonnances semblables qui, revenant à chaque mot, frappent et saisissent tous les sens par l'espèce de bruit dont elles remplissent l'air en les prononçant, avec le rythme qui leur convient :

ἦν δ' ἀνὶ ἡ πόλις πλῆξ
 θορύβου ἁρρακτιῶν, περὶ τρεῖς ῥαρχῶν βῆς,
 μετ' αὐτῷ δὲ θηρίων, Πάλλαδιων χρυσοσυμίλων,
 στοῦς στενωγύτης, πετιῶν μετ' ἁρρακτιῶν,

sais, ce que vous eussiez fait : *or nous savons que Téléphe n'en eût point usé ainsi : vous n'avez donc pas le sens commun* ¹.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Comment, ô scélérat ! O infâme ! Du fond de ta misère tu oses nous injurier de la sorte, et attaquer les sycophantes, s'il s'en trouvait parmi nous ?

SECOND DEMI-CHOEUR.

Hélas ! par Neptune, tout ce qu'il dit, il a raison de le dire, et n'est que trop vrai. Il ne surcharge rien.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Fallait-il donc le dire pour cela ? Mais cette témérité va lui coûter cher.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Où allez-vous ? Observez-vous. Si vous frappez cet homme, il se montrera bien vîte.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

A nous, Lamachus ! A nous, avec vos regards foudroyans ! Du secours ! Accourez, agitez vos aigrettes de guerrier terrible ! O Lamachus, notre

ἀσκήων, τροπικῆρων, κάδους ἀνομιμένων,
 σποράδων, ἰλαίων, κρομμύων ἐν δακτύλοις,
 στεφάνων, τριχίδων, ἀλλυτρίδων, ὑπωπείων
 τὸ νεώριον δ' αὐ κωπίων πλάτουμένων,
 τυλῶν ψαρύωντων, θαλαμῶν τροπαιμένων,
 αὐλῶν, κελυστῶν, νεγλάρων, συρμημάτων.

¹ Vers parodiés du Téléphe.

ami, notre sauveur ! Que quelqu'un vienne donc à mon secours, ou sous-chef, ou général, ou ingénieur de place : on nous saisit.

SCENE IV.

DICÆOPOLIS, LE CHOEUR EN DEUX BANDES,
LAMACHUS.

LAMACHUS.

D'où viennent ces cris de discorde ? Où faut-il du secours ? Où faut-il du tapage ? Qui m'a forcé de tirer ma gorgone de son étui ?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

O Lamachus, formidable par vos aigrettes et vos cohortes !

SECOND DEMI-CHOEUR.

O Lamachus ! Est-ce que cet homme ne nous injurie pas tous depuis long-temps ?

DICÆOPOLIS.

O grand Lamachus, excusez, je vous prie, si, à un gueux comme moi, il est échappé des sottises en voulant dire quelque chose.

LAMACHUS.

Qu'as-tu dit contre nous ? Parleras-tu ?

DICÆOPOLIS.

Il ne m'en souvient plus : l'effroi que me cause

votre armure , me fait tourner la tête. De grâce , éloignez de moi cet épouvantable bouclier.

LAMACHUS.

Soit.

DICÆOPOLIS.

Renversez-le maintenant.

LAMACHUS.

Le voilà.

DICÆOPOLIS.

Donnez-moi cette plume , qui est sur votre casque.

LAMACHUS.

Tiens.

DICÆOPOLIS.

A présent, soutenez-moi la tête , pour que je me fasse vomir ¹. Ce panache me fait mal au cœur.

LAMACHUS.

Hélas ! Quelle idée ? Tu prétends te servir de cette plume pour cet usage.

¹ Il veut se faire vomir en se passant la plume de Lamachus dans le gosier. Voyez Suidas au mot *φιρίων*. M. Poinsinet a fait entrer l'explication du lexicographe dans sa traduction. Plante a fait passer dans sa pièce intitulée *Rudens*, ces mots :

ἦς κίφωλῆς ὑπὸ μου λαβόν.

Perii , animo malefit. Contine, quæso , caput.

Act. II, sc. VI, vers. 26, editio. varior. ex recensione Gronovii, Amstelodami, ex typograph. Blayiana, 1681.

DICEOPOLIS.

Mais c'est une plume : dites-moi, d'où vient-elle ?

LAMACHUS.

D'un oiseau.

DICEOPOLIS.

Du fanfaron ?

LAMACHUS.

Malheureux ! Je vais t'étouffer.

DICEOPOLIS.

Patience, Lamachus ! Ceci est au-dessus de vos forces. Si vous êtes si vaillant, que ne me rendez-vous eunuque ? Vous êtes tout équipé pour cela.

LAMACHUS.

Un général, être ainsi apostrophé par un mendiant !

DICEOPOLIS.

Moi, mendiant ?

LAMACHUS.

Qu'es-tu donc ?

DICEOPOLIS.

Moi ? Je suis un honnête citoyen exempt d'am-

¹ *χομιαδελουθου* ! Aristophane a forgé ce nom d'oiseau des mots *χομιαδε* et *ελουθου*, pour peindre le ton glorieux et bouffi de Lamachus. Rabelais est un riche imitateur de notre poète, pour l'art d'imaginer des noms propres aux gens.

bition ¹. Depuis le commencement de la guerre, je suis bon soldat ² : et vous n'êtes devenu notre chef qu'à prix d'argent ³.

LAMACHUS.

Mon élévation au généralat a été le résultat des suffrage.

DICÆOPOLIS.

Oui, de quelques ignorans ⁴. Mais ce qui m'a révolté surtout, et forcé de faire un traité d'alliance, c'est de voir les rangs dans l'armée garnis de têtes à cheveux blancs, tandis qu'on voit les plus jeunes, tels que toi, se soustraire à la fatigue par des ambassades; les uns en Thrace, avec trois drachmes d'appointemens; on reconnaît là les Tisamenophænippes, les Panurgipparchides; d'autres près de Charès : ceux-ci, les Geréthéodores, les Diomeialadzones, en Chaonie : ceux-là, à Camarina, Géla et Catagéla.

LAMACHUS.

Ce choix a été fait par suffrages.

DICÆOPOLIS.

Et comment? Pourquoi, par exemple, les ré-

¹ σπουδαρχίδης. ² στρατιώτης. ³ μισθάρχιδης. Trois épithètes de la façon d'Aristophane; il leur a donné la forme des patronymiques.

⁴ Grec : τρεῖς κόκκυγες, coucous. ἀντι, remarque très-bien le scholiaste : τοῦ ἄτακτου καὶ ἀπειθεύτου· καὶ γὰρ ὁ κόκκυξ ἄμουσόν τι φέγγεται.

compenses vous viennent-elles de toutes parts, et aucunes à ceux-ci (*il montre plusieurs gens de mérite sans récompense*) ? Vous, Mœrilade, déjà parvenu à un grand âge, avouez-nous si vous avez eu de semblables missions, ou non ? Il fait signe que non : il est cependant brave et prudent. Dracylle, Euphoridès, Prinidès, quelqu'un de vous connaît-il Echatane, ou la Chaonie ? Aucun. C'est le partage des Mégaclys¹, des Lamachus, à charge à leurs amis et couverts de dettes. Dès qu'on les aperçoit, on leur crie *gare*, comme cela se pratique le soir quand on jette de l'eau² par la fenêtre.

LAMACHUS.

O démocratie ! doit-on supporter ces outrages ?

DICÆOPOLIS.

Non, à la vérité, si tu n'étais pas au service de la république³.

¹ Grec : ὁ Κοισύρας, c'est du fils de ce Cœsyras qu'il est ici question : voyez les *Nuées*, v. 48.

² ἀπολύματα, τὸ ὕδωρ, ᾧ πόδας λύονται. Cette remarque d'Eustathe, cité par M. Brunck, prouve le soin que les Grecs avaient de se tenir les pieds propres, et Aristophane en est un témoin précieux, puisqu'il nous apprend qu'ils se lavaient les pieds tous les soirs ; usage aussi favorable à la salubrité qu'à la propreté.

³ Le traducteur italien a donné à cet endroit une tournure d'une ironie plus piquante :

LAMACHUS.

O principato e signoria de'l popolo, cose intolerabili.

LAMACHUS.

Pour moi, je jure une guerre éternelle aux Péloponnésiens. Je les tracasserai, les harcelerai, tant que je pourrai, sur terre et sur mer.

DICÆOPOLIS.

Et moi, je déclare à tous les Péloponnésiens, Mégariens et Béotiens, qu'ils peuvent, à l'exclusion de Lamachus, vendre et acheter sur ma terre.

SCÈNE VII.

LE CHOEUR, seul.

Cet homme porte la conviction dans ses discours, et va persuader au peuple de changer de sentiment et d'incliner à la paix. Profitons de la circonstance pour faire nos représentations¹.

DICÆOPOLIS.

Non certamente, se Lamacho non è mal contento per lo stipendio.

¹ Grec : mettons-nous en devoir de parler en vers anapestes, ou anapestiques, c'est-à-dire, parlons librement, exhortons nos concitoyens, faisons-leur des observations utiles : *non adhibetur ulla sine anapæstis pedibus hortatio*, dit Cicéron en parlant de la discipline militaire des Spartiates, chez lesquels on employait toujours la cadence des anapestes, pour les animer au combat. (Cicero. op. ex edit. Olivet, Tuscul. II, 16.) Le pied anapeste ou anti-dactyle, est composé de deux brèves et d'une longue : de-là vient le nom d'anapæste : *dactylum*, observe Quintilien, *longa duabusque brevibus; his temporibus parem, sed retroactum, appellari constat anapæstum*. On battait en effet pour l'anapæste une mesure tout opposée à celle du dactyle. Les vers anapestes

Depuis qu'Aristophane préside à nos jeux ; on ne l'a point vu se présenter aux spectateurs pour faire son éloge. Mais puisque ses ennemis le noircissent aux yeux des Athéniens, toujours prompts à se faire une opinion, et qu'on lui reproche d'avoir maltraité le peuple et l'État dans ses comédies, il faut qu'il se lave de ces calomnies auprès de vous, ô inconstans Athéniens ! Il prétend donc

employés ici par Aristophané, sont tétramètres. Cette espèce de vers est très-peu esclave des règles, quant à l'emploi des divers pieds ; souvent même il n'y a pas un seul pied anapeste dans ce vers. Cependant quand il est tétramètre, le dernier pied qui précède la syllabe catalectique, s'il y en a, doit toujours être anapeste. C'est une règle à laquelle M. Brunck n'a jamais trouvé d'exception. Il a également remarqué que l'on ne plaçait jamais la césure après le quatrième pied dans le vers anapeste tétramètre ; souvent même ce vers n'a aucune césure. C'est cette marche libre et exempte de toute contrainte qui a fait adopter ce genre de versification pour les récitatifs. « On a observé, dit M. Marmontel, au mot Anapeste, dans l'Encyclop. in-folio, « que la langue française a peu de dactyles et beaucoup d'anapestes. Lully semble être un des premiers qui s'en soit aperçu, et son récitatif a le plus souvent la marche de ce dactyle renversé. » Lully comprenait, « que le récitatif, comme l'a très-bien remarqué le comte de Lacépède (Poétique de la Musique, t. II, pag. 42), ou du moins le fond du récitatif, n'est que la déclamation notée. Le plus souvent il n'est point mesuré, ou pour mieux dire, il ne reçoit pas un mouvement constant, régulier, indiqué par le compositeur pour un morceau entier : il ne suit d'autre mesure que celle qui est dictée au chanteur, ou plutôt à l'acteur par la passion qui l'anime, la nature de ce qu'il doit dire et la situation où il se trouve. » Voilà des règles de goût très-précieuses et qui méritent d'être rapprochées de ce beau morceau de récitatif, tout composé par Aristophane en vers anapestes.

au contraire vous avoir rendu de grands services, en vous avertissant de ne point donner tête baissée dans tout ce que les étrangers vous disent, de ne point vous laisser aller à la séduction de la flatterie, et de mettre plus de fermeté et moins de mollesse dans votre administration. Précédemment les envoyés des autres villes, dans le dessein de nous circonvenir, ne nous donnaient-ils pas d'abord le nom de *Iostephanous*¹? Ne vous voyait-on pas aussitôt vous redresser sur vos sièges²? Qu'un autre vint vous cajoler et appeler votre ville, *Liparas Athenas*³, n'obtenait-il pas ce qu'il voulait, pour vous avoir oint de ce doucereux parfum, comme des anchois le sont avec l'huile⁴? C'est donc un service important que de vous avoir détrompés sur tout cela. Notre poète a de plus appris aux villes alliées à suivre les bonnes formes républicaines. Aussi cet homme éminent est-il devenu l'objet de la curiosité de ces villes et de tous les tributaires, lui qui seul a osé vous dire la vérité au péril de sa vie : et même son

¹ Couronnés de violettes.

² Grec : *Vous ne vous asseyez que du bout des fesses.*

³ Athènes, la belle, la blanchissante, la grasse.

⁴ Il y a ici un jeu de mots, par lequel Aristophane compare les Athéniens à des anchois. Ce jeu de mots roule tout sur le mot *λευκός*, beau, clair, net, oint d'huile, de graisse. L'anchois se conserve dans l'huile, dans la graisse.

courage a fait tant de bruit , que le grand Roi interrogeant un jour les ambassadeurs des Lacédémoniens , après leur avoir demandé quels peuples de la Grèce avaient le plus de force sur mer , les questionna ensuite sur Aristophane et sur les sujets ordinaires de ses traits satyriques , ajoutant que ses conseils tendaient au bien , et que ceux qui les suivraient seraient les maîtres de la Grèce. C'est pour cela que les Lacédémoniens demandent qu'on leur rende Égine pour préliminaire de la paix , non qu'ils se soucient beaucoup de cette île , mais afin de nuire à ce poète. Ne craignez donc point que dans ses comédies il jette du ridicule sur les choses honnêtes ; il n'a en vue que le bien public , et il le procurera de toutes ses forces , non par des cajoleries , par des cotteries , par des adulations et des souplesses artificieuses , mais par des avis salutaires : Que Cléon ourdisse ses trames contre lui : la droiture et l'équité seront toujours pour le poète , et il ne sera jamais reprehensible de lâcheté et d'une basse vénalité , comme l'est son ennemi.

•
DEMI-CHŒUR.

Viens ici , ô muse toute de feu , aigre Acharnienne ! Telle que l'étincelle qui s'échappe d'une braise ardente , quand on fait griller de petits poissons , tandis que les uns préparent la saumure fraîche de Thasos , et les autres la farine , accours

de la sorte vers tes concitoyens, avec des sons vifs, durs et soutenus ¹.

LE CHOEUR entier.

Nous venons, accablés sous le poids des années, reprocher à cette ville son ingratitude. Bien loin d'être entretenus sur la fin de nos jours, aux frais de la république, à raison des grands services que nous lui avons rendus sur mer, nous éprouvons les traitemens les plus durs. Traînés, à notre âge, devant les tribunaux, nous devenons les plastrons des jeunes orateurs; car nous ne sommes plus rien par nous-mêmes. Usés, anéantis, nous n'avons pour tout appui ² qu'un bâton. Là, chuchotant à peine entre nous, nous ne voyons que l'ombre de la justice ³: tandis que quelque jeune

¹ Cette invocation à la muse acharnienne est dans le genre dithyrambique. *λειπάρμυκα* est absolument dithyrambique, et est là pour *λειπαράν*, comme l'a très-bien observé M. Brunck. On retrouve ici tout le désordre propre à cette sorte de poème consacré à Bacchus. Voyez les Observations sur la Musique, dans le tom. XXII de Plutarque, pag. 495. La comparaison qu'Aristophane fait ici de la muse acharnienne avec l'étincelle qui se détache du bois d'yeuse (*πρένυω*) est ingénieuse et agréable. Aristophane avait déjà dit des Acharniens, v. 180 et suiv.

Ἀχαρνεῖσι, στυπτοὶ γέροντες, πρένυω.

² Grec : *Au lieu de Neptune, tuteur, protecteur, nous n'avons qu'un bâton.*

³ Nous nous tenons en chuchotant auprès de ce tribunal élevé sur un tertre de pierre, n'apercevant que le nuage obscur de la justice. La leçon du traducteur italien, était différente de la

homme, qui s'est disposé à parler, tombe tout à coup sur le prétendu coupable avec des discours éloquens : ensuite il l'interroge à l'écart, il lui fait des questions insidieuses, il tourmente, il vexe, il harcèle ce vieux Tithon, que sa grande vieillesse réduit à pincer les lèvres, à se retirer chargé d'une amende, à sangloter, à gémir, et à dire à ses amis : Me voilà condamné à donner ce que je me réservais pour avoir une bière.

DEMI-CHOEUR.

Est-il permis de juger ainsi, d'après la clepsydre¹, un vieillard, à tête chauve, qui, de l'aveu de ses compagnons d'armes, a essuyé toutes les fatigues de la guerre, s'est vu souvent couvert d'une sueur abondante, et qui a partagé les lauriers de Marathon? C'est donc ainsi qu'après avoir mis notre vigueur à humilier nos ennemis dans ces champs fameux, des vauriens nous traitent

notre, et paraît plus conforme au sens que veut exprimer le chœur : Tremandonè le labrà per vechiezza, ad una pietra se siamo appoggiati, dove niente guardiamo se non l'ombra de la giustizia.

¹ Cicéron, parlant de l'éloquence de Périclès avec le plus grand éloge, nous dit au sujet des maîtres qui formèrent ce grand Athénien : At hunc non declamator aliquis ad clepsydram latrare docuerat, sed, etc. Lib. III, *de oratore*, §. 21. Voy. Martial, *Epigram.* lib. VI, épigr. XXXV. Juger d'après la clepsydre, c'est juger à l'heure parce que pour éviter les plaidoyers interminables, on fixait le nombre des clepsydres pendant lesquelles l'accusateur et l'accusé auraient le droit de parler.

maintenant comme des criminels, et nous font condamner comme tels! Quel chicaneur¹ peut répliquer à cela?

LE CHOEUR.

Est-il juste en effet qu'un Thucydide, par exemple, courbé de vieillesse, succombe sous le flux de paroles de l'orateur Céphiosdème, dont il n'est pas plus possible de se débarrasser que de se tirer des déserts de la Scythie²? Pour nous, notre compassion s'est émue, nos larmes ont coulé à la vue de ce vieillard sous la conduite d'un archer, de ce Thucydide, qui, j'en jure par Cérès, dans

¹ Grec : *Μακρίλας*, nom de quelque déclamateur du temps d'Aristophane, comme l'indique le scholiaste : *οὗτος φιλόνηκος, καὶ φλύαρος, καὶ Θορυβώδης ῥήτωρ κωμωδεῖται.*

² Aristophane est ici d'une concision qui m'empêche de voir l'allusion des trois vers que je traduis. Les *φοῖσι* avec le mot à mot et avec la traduction italienne, dont la mienne ne paraît pas s'écarter :

*τῷ γὰρ εἰκὸς ἄνδρα κυρτὸν, ἤλικον Θουκυδέδην,
ἐξολίσσεται, ξυμπλακέντα τῇ Σκυθῶν ἐρημίᾳ,
τῷδε τῷ Κηφισοδήμῳ, τῷ λάλῳ ξυνηγόρῳ;*

En effet, est-il juste qu'un homme courbé de vieillesse, tel que Thucydide, périsse, comme dans les déserts scythiques, dans les démêlés avec Céphiosdème, cet avocat verbiageur?

ξυμπλακέντα signifie avoir affaire à quelqu'un, avoir quelque chose à discuter, à démêler avec quelqu'un; et ce même mot grec régit *Σκυθῶν ἐρημίᾳ* et *Κηφισοδήμῳ*. Il est difficile de trouver dans notre langue une expression qui convienne à ces deux régimes en même temps, et qui rende la valeur de ce verbe grec. Je ne vois pas d'ailleurs à quoi Aristophane peut faire allusion, si celle

sa première jeunesse, n'eût pas souffert le moindre outrage, de la part de Cérès même¹. On l'eût d'abord vu, du seul son de sa voix, terrasser dix Évathlus² : il eût anéanti trois mille archers; enfin il eût percé de ses flèches toute la lignée de l'archer. Puis donc qu'il vous est impossible de nous laisser aucun genre de repos, portez du moins un décret public, par lequel on sera contraint de proportionner les accusateurs aux accusés. Ainsi le vieillard ne pourra être mis en cause que par quelqu'autre vieillard édenté : les jeunes gens n'auront affaire qu'à des jeunes gens débau-

que j'indique par ma traduction n'est pas jugée convenable : elle est cependant autorisée par la traduction italienne : Certamente è conveniente à costui ammazzar il gobbo Tucidide, pigliatolo à la solitudine de Scithi, cioè à questo Cefisodemo, à questo avvocato zanciere.

Le Thucydide dont il est ici question, était à la tête d'une faction opposée au parti de Périclès qui fit bannir cet antagoniste. Voyez Plutarque, dans son Périclès, tom. II, pag. 213. Suidas nous parle de ce Céphiosdème, orateur athénien. Voyez Meursius, biblioth. attic.

¹ Ἀχαίαν. Voyez sur cette épithète donnée à Cérès, la savante note de M. Brunck, tom. III, pag. 86, dans les notes sur le vers 709.

² Il est question d'un Évathlus qui est mis de pair avec le lâche Cléonyme, dans les Guêpes, v. 592. Mais le mot *Εὐάθλος* n'aurait il pas ici la même signification qu'il a souvent dans Pindare, c'est-à-dire, de vaillant, combattant avec courage? alors il eût fallu traduire : on l'eût vu d'abord terrasser dix vaillans. Cependant la traduction italienne et M. Brunck en font un nom propre, d'après les manuscrits qu'ils ont consultés.

chés et bavards, au fils de Clinias ¹. Il faut, nous en convenons, traîner les méchants devant les tribunaux ; mais encore une fois, que le vieillard ne soit condamné que par un vieillard, le jeune homme que par un jeune homme.

¹ Alcibiade. Voyez Cornelius Nepos.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICÆOPOLIS seul.

Voici les limites de mon marché. Tout Péloponnésien, Mégarien et Béotien pourra y apporter sa marchandise, et m'en vendre à l'exclusion de Lamachus. J'ai choisi au sort trois inspecteurs pour présider à ce marché¹; ils y seront toujours armés de fouets de Léprée². Ils en éloigneront

¹ Ἀγορανόμοι, des agoranomes. Voyez le Diogène Laërce de Ménage (l. VI, §. 90.). Ces agoranomes étaient des magistrats chargés du soin d'inspecter tout ce qui se passait dans les marchés, et d'y faire observer les ordonnances. Ils veillaient surtout à régler le prix des denrées, à exclure celles de mauvaise qualité et falsifiées, à empêcher les açaquemens, à faire porter dans des magasins publics les objets de première nécessité qui restaient après que les citoyens s'étaient suffisamment pourvus; ressource que l'abondance fournissait pour les cas de nécessité, etc. etc. Voyez Gulielm. Postell. *de magistrat. Athéniens.* cap. XXXIV. Les édiles de Rome tenaient lieu de ces agoranomes.

² Ces agoranomes étaient toujours armés de fouets faits avec des courroies. Mais Aristophane nous dit ici que les fouets des inspecteurs de ce nouveau marché, étaient ἐκ λειρῶν. Les interprètes et les commentateurs se sont fort tourmentés pour expliquer ce que le poète entend par-là. Voyez la note de M. Brunck sur ce sept cent-vingt-troisième vers des *Acharniens*. J'ai fait de λειρῶν un nom de ville, connue par Callimaqué (in Jov. v. 39), ° à Nic.

tout sycophante , tout délateur¹. Je vais en outre faire apporter ici la colonne , sur laquelle j'ai traité : il faut qu'elle y soit une preuve authentique de mon alliance.

SCÈNE II.

UN MÉGARIEN , SES PETITES FILLES.

UN MÉGARIEN.

Je vous salue, ô marché athénien, si précieux aux Mégariens ! J'aspirais après vous, oui, par le dieu de l'amitié, comme un fils après une mère. O filles infortunées d'un malheureux père ! voyez maintenant si vous trouverez du gâteau quelque part. Écoutez, mes petites, approchez-vous de moi² : voulez-vous être vendues, ou souffrir les horreurs de la faim ?

LES PETITES FILLES.

Vendez-nous, vendez-nous.

Frischlin préféreroit lire *λίπριον* au lieu de *λίπριον*, qui se trouve dans les éditions ordinaires; connue également par Hérodote (liv. IV.) : c'étoit une ville de l'Élide dans le Péloponnèse. C'étoit peut-être pour cela que Dicæopolis vouloit que ces courroies fussent faites avec des peaux de Léprée, pour faire mieux comprendre l'étendue de l'alliance qu'il venoit de contracter avec les Lacédémoniens, maîtres du Péloponnèse.

¹ Grec : φασιτικός. Ce mot grec fait allusion au mot *φαίνω* mettre au jour, dénoncer, déclarer : le traducteur italien fait très-bien sentir cette allusion : *Quà non entri nessuno calunniato, ne altro che sia phasiano cioè sicofanta ò calunniatore.*

² Grec : *Approchez de moi, votre ventre.*

Je pense bien comme vous. Mais quel est l'homme assez sot pour vous acheter, et prendre une charge manifeste? J'ai donc une idée digne de notre pays¹. Je vais vous déguiser en petits cochons, et je m'en dirai marchand. Armez vos mains de ces ongles, pour que vous ayez l'air de venir d'une bonne race, Hélas! j'en jure par Mercure, vous ne retrouveriez à la maison que famine horrible et que misère affreuse. Allons, couvrez-vous la figure avec ce grouin, et entrez ensuite dans ce sac; ressouvenez-vous de bien grogner, de faire coï et d'imiter le cri des cochons destinés aux sacrifices². Ensuite j'appellerai Dicæopolis.Dicæopolis où êtes-vous? Voulez-vous de mes petits cochons?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS.

Que veut ce Mégarien?

¹ Grec: *Une idée Mégarique*. Les Mégariens étaient fort peu estimés. On peut consulter à ce sujet l'oracle qui leur fut rendu, et qui est rapporté par Suidas et par le scholiaste de Théocrite. Ils ne sont, y est-il dit, ni les troisièmes, ni les quatrièmes, ni les douzièmes. Cette *idée Mégarique* va nous en convaincre.

² Suis fetus sacrificio die quinto purus est, dit Plinc, *Histor. natur.* VIII, 77. De la *porci sacrés*, dans Plaute, *Men.* II, 2, 15; *Rudens*, IV, 6.

LE MÉGARIEN.

Je viens pour votre marché.

DICÆOPOLIS.

Comment va-t-on chez vous ?

LE MÉGARIEN.

Nous périssons de faim , étendus près de nos foyers.

DICÆOPOLIS.

Quoi ! C'est charmant d'être auprès du feu , assisté surtout d'un joueur de flûte. Mais que faites-vous encore ?

LE MÉGARIEN.

Le voici. Lorsque je suis sorti de Mégare , nos magistrats décidaient qu'il ne nous restait plus qu'à périr très-prompement et très-misérablement.

DICÆOPOLIS.

Eh bien ! Vous allez être à l'abri de toutes peines.

LE MÉGARIEN.

Comment ?

DICÆOPOLIS.

Que fait-on encore à Mégare ? Combien le froment s'y vend-il ?

LE MÉGARIEN.

C'est une chose sacrée pour nous , personne n'y touché.

DICEOPOLIS.

Apportes-tu du sel?

LE MÉGARIEN.

Toutes nos salines ne sont-elles pas en votre possession?

DICEOPOLIS.

Tu n'aurais pas de l'ail?

LE MÉGARIEN.

Comment en aurais-je? Toutes les fois que vous faites une irruption sur nos terres, vous êtes pires que des lions : vous arrachez avec des piquets toutes les têtes d'ail.

DICEOPOLIS.

Que vends-tu donc?

LE MÉGARIEN.

De petites truies ¹ propres aux sacrifices.

¹ χοίρους. Perpetuus est, remarque très-bien le savant M. Brunck dont je vais rapporter la note en entier, perpetuus est in hoc diverbio lusus ex ambiguitate nominis χοίρους, quod porcum significat, et pudendum muliebre. Posteriori significatu occurrit apud comicum sæpè, ut Thesm. 289, 338, Conc. 724. Eadem ambiguitas in latino sermone servari poterat. Testis est Varro, cujus adponam locum, L. II. de re rusticâ, pag. 73, édit. Henr. Stephani. « Ab suillo enim genere pecoris immolandi initium primum sumptum videtur : cujus vestigia, quòd initiis Cereris porci immolantur, et quòd initiis pacis fœdus cum feritur, porcus occiditur, et quòd nuptiarum initio antiqui reges ac sublimes viri in Hetruria in conjunctione nuptiali, nova nupta et novus maritus primum porcum immolant. Prisci quoque Latini et

DICÆOPOLIS.

Fort bien. Voyons.

LE MÉGARIEN.

Elles sont magnifiques : tenez, soupesez-les.
Hem, celle-là est-elle grasse et bonne?

DICÆOPOLIS.

Oh! qu'est ceci?

LE MÉGARIEN.

C'est un petit cochon.

DICÆOPOLIS.

Que dis-tu? et de quel pays l'apportes-tu?

LE MÉGARIEN.

De Mégare. N'est-ce pas un cochon comme un
autre?

DICÆOPOLIS.

Il ne me le paraît pas.

LE MÉGARIEN.

Cela n'est-il pas absurde? Voyez quelle incré-
dulité! Nier que ceci soit un cochon! Mais voyez,
je gage une mesure de sel broyé avec du thym,
si ce n'en est pas un comme tous les autres de ce
pays.

» etiam Græci in Italia idem factitasse videntur. Nam et nostræ
» mulieres, maximè nutrices, naturam qua feminæ sunt, in vir-
» ginibus appellant porcum, et græce χοῖρον: significantes esse di-
» gnum insigni nuptiarum. »

DICÆOPOLIS.

Oui, c'est un cochon : mais de quelle espèce?

LE MÉGARIEN.

Oui, certes¹ ; c'es une race qui m'appartient. Que pensez-vous donc que cela puisse être? Voulez-vous les entendre grogner?

DICÆOPOLIS.

J'en serais ravi.

LE MÉGARIEN.

Allons, vite, faites-vous entendre, mes petites. Il ne s'agit point ici de vous taire. J'en prends Mercure à témoin, vous retournerez à la maison.

UNE PETITE FILLE.

Coï ! coï !

LE MÉGARIEN.

Est-ce là un cochon?

DICÆOPOLIS.

En voilà bien le grognement. Mais avec quelques soins pendant cinq ans, ce sera tout autre² chose.

¹ Grec: Oui, par Dioclès. Les Mégariens, dit M. Brunck, juraient par le héros Dioclès, en l'honneur de qui ils célébraient la fête appelée τὰ Διόχλεια. Voyez Théocrite à la fin de sa douzième idylle.

² κύσθος. L'italien a lu un peu différemment : mais il n'en rend pas moins littéralement le mot κύσθος : Il porco adesso apparirà, egli è nodrito alla sua matrice è di cinque anni. Voyez M. Brunck sur le mot κύσθος.

LE MÉGARIEN.

Oh ! Elle deviendra aussi belle que sa mère.

DICÆOPOLIS.

Mais elle ne vaut rien pour le sacrifice.

LE MÉGARIEN.

Comment ? Pourquoi n'y serait-elle pas propre ?

DICÆOPOLIS

Il lui manque quelque chose ¹.

LE MÉGARIEN.

C'est tout jeune : mais avec l'âge, elle sera très-bien pourvue ² ; et si vous voulez faire une nourriture, il n'y a rien de mieux.

DICÆOPOLIS.

Celle-là vient-elle de la même mère ?

LE MÉGARIEN.

Elles ont toutes deux mêmes père et mère. Et dès que celle-ci sera forte et en état, ce sera un sacrifice digne de Vénus ³.

DICÆOPOLIS.

Mais on ne sacrifie point de truie à Vénus.

¹ Non ha la coda.

² È giovane, ma accresciuta verrà grande, grassa, e rossa.

³ Ma se ella sarà ingrassata, et spessa ne'l pelo, sarà un buon porco da sacrificare à Venere.

LE MÉGARIEN.

On ne lui en sacrifie point? Et c'est la seule de toutes les divinités, qui s'honore de ces sacrifices : d'ailleurs, la chair grillée¹ de ces jeunes animaux est d'un très-bon goût.

DICÆOPOLIS.

Peuvent-elles se passer de leur mère?

LE MÉGARIEN.

Et de leur père aussi, je vous le jure.

DICÆOPOLIS.

Quelle est leur nourriture la plus ordinaire?

LE MÉGARIEN.

Tout ce que vous leur donnerez. Essayez vous-même.

DICÆOPOLIS.

Petites, petites!

UNE PETITE FILLE.

Coï, coï.

DICÆOPOLIS.

Voulez-vous des pois²?

LA PREMIÈRE PETITE FILLE.

Coï, coï, coï.

¹ Et la carne di queste porche diviene suavissima arrostita ne'l speto.

² In istis τρωγοῖς ἀν' ἐρεβινθοῦς; nequitia est, et jocus facetus ex ambiguitate nominis ἰριθευθός, quod penem etiam significat, qua potestate occurrit. Ran. 545. Note de M. Brunck.

DICÆOPOLIS.

Quoi donc? Voulez-vous des figues Phibalées.

LA PREMIÈRE PETITE FILLE.

Coï, coï.

DICÆOPOLIS.

Et toi, en mangerais-tu bien aussi?

LA SECONDE PETITE FILLE.

Coï, coï.

DICÆOPOLIS.

Comme elles crient après les figues! Qu'on leur en apporte. Les mangeront-elles? Ah! ah! grands dieux, comme elles les font craquer! De quel pays sont ces petites truies? D'un pays de voraces¹: mais elles ne les ont pas toutes mangées peut-être?

LE MÉGARIEN.

Toutes: à l'exception de celle-là seule que j'ai prise.

DICÆOPOLIS.

Voilà de charmantes bêtes! Voyons, combien me les vendrez-vous?

LE MÉGARIEN.

Vous aurez l'une pour une botte d'ail: et l'autre, si vous voulez, pour un seul chœnix² de sel.

¹ τραπεζαῖα, par allusion au mot τραπεῖον; note de M. Brunck.

² Plus de deux livres pesant.

DICÆOPOLIS.

Je les achète. Attends ici un instant.

SCÈNE IV.

LE MÉGARIEN, UN SYCOPHANTE.

LE MÉGARIEN, se croyant seul.

Voilà qui est à merveille: O Mercure, dieu du trafic, fais que je puisse vendre également et ma femme et ma mère.

LE SYCOPHANTE.

Ami, d'où es-tu?

LE MÉGARIEN.

De Mégare : je vends des cochons.

LE SYCOPHANTE.

Je vais te dénoncer, toi et tes cochons, comme ennemis.

LE MÉGARIEN.

Quoi! cet interdit, source de mes maux, revient en vigueur?

LE SYCOPHANTE,

Il t'en cuira, de Mégariser¹ : ne lâcheras-tu pas ce sac?

LE MÉGARIEN.

Dicæopolis, Dicæopolis, je suis saisi par un je ne sais qui.

¹ *μεγαρίτης*, expression pour exprimer le commerce des Mégariens, interdit à Athènes.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS.

Qui prétend te dénoncer? Inspecteurs, pourquoi ne me chassez-vous pas ces sycophantes? Quelle folie de vouloir donner des lumières¹, sans y voir!

LE SYCOPHANTE.

Est-ce que je ne puis faire connaître les ennemis?

DICÆOPOLIS.

Il t'en coûtera cher, à moins que tu n'aïlles calomnier ailleurs.

SCÈNE VI.

DICÆOPOLIS, LE MÉGARIEN.

LE MÉGARIEN.

Quel fléau pour Athènes!

DICÆOPOLIS.

Tranquillise-toi, mon ami. Tiens, voilà le prix de tes cochons : prends cet ail et ce sel. Adieu, bien de la joie.

¹ τί δὲ παθῶν φαίνεις ἄνευ θρηαλλίδος;

Je lis dans ce vers, d'après le vœu du savant M. Brunck, παθῶν, au lieu de μεθῶν. J'ai de plus cherché à rendre le jeu de mots du grec φαίνεις, qui signifie dénoncer et éclairer, *deferre et lucere*. L'Italien traduit : Che imparar dimostri senza stoppino?

LE MÉGARIEN.

Mais ce n'est pas ainsi qu'on nous salue, nous autres.

DICEOPOLIS.

Eh bien, si j'ai failli, que la faute retombe sur moi¹.

LE MÉGARIEN.

Voyez maintenant, mes petites, sans le secours de votre père, au moyen de vous pourvoir de gâteau salé, si quelqu'un veut vous en donner.

SCÈNE VII.

LE CHŒUR seul.

Ce Mégarien est très-heureux. Avez-vous vu comme tout lui a réussi? Tranquille au marché, il est sûr d'un certain profit : mais au contraire, tout Ctésias ou autre sycophante n'y prendra place que pour son malheur. On ne sera plus la dupe

¹ Je ne suis pas très-certain que le poëte fasse allusion ici à la manière dure dont les Athéniens traitaient les Mégariens, auxquels tout le territoire des premiers était interdit : mais j'ai voulu faire sentir cette allusion un peu plus clairement que je ne l'imagine exprimée dans le grec. La traduction italienne paraîtrait se prêter au sens que j'ai adopté :

DICEOPOLI.

. Alegratene assai.

MEGARO.

Ma certamente non è della patria.

DICEOPOLI.

Lesciami il fastidio à me de gli altri.

de ces monopoleurs cachés : Prépis, n'y incommodera plus personne, avec soit large derrière : Cléonyme n'y fera pas foule : on pourra s'y promener en beau manteau de laine : on n'y rencontrera pas cet Hyperbolus, toujours prêt à chercher querelle, et cet efféminé de Cratinus, avec ses cheveux ajustés au ciseau¹, n'y choquera plus la vue : ce pervers Artemon, habile musicien, d'ailleurs, n'y infectera plus par l'odeur de bouc qu'il répand autour de lui². On n'y sera plus tourné en ridicule par ce méchant Pauson, et par ce Lysistrate, l'opprobre des Cholargiens³, im-

¹ *μαχίς*, suivant le scholiaste, *είδος καὶ ὄνομα κορυφᾶς ἀκριβοῦς κεναιδωδύρου* : c'était, dit M. Brunck, une manière de couper ses cheveux, semblable; ou à peu près semblable, à celle connue sous le nom de *κῆπον*. Or, voici comme on nous définit cette dernière façon de s'arranger la tête. *κῆπον* (dit Hadr. Jun. lib. II, de coma, cap. 6) *tonsuræ genus intelligo, quo cæsaries frontem obumbrans, ornatus gratiâ resecatur, exæquando capillòs pendulos ad instar tonsilis fructicis herbarum hortensium, quibus muscaria et cacumina amputant hortulani, ne inæqualitas areolas deformet.* C'est là précisément la coëffure adoptée de nos jours pour les petits enfans de l'un et de l'autre sexe; et l'on peut espérer que quelques grands efféminés ne la dédaigneront pas plus dans notre siècle, que du temps de ce Cratinus, qu'il ne faut pas confondre avec le poète comique du même nom.

² Grec : N'y incommodera plus par l'odeur de son père le bouc, qu'exhalent ses aisselles.

³ *Χολοργίαι*. Bourg de l'Attique, de la tribu Acamantide, suivant H. Etienne. Voyez Meursius.

prégné de la teinte de tous les vices, et souffrant constamment la faim et le froid plus de trente jours par mois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

 ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN BÉOTIEN, DICÆOPOLIS.

LE BÉOTIEN chargé de paquets.

OH ! Par Hercule ¹ ! Ce fardeau va me causer un calus sur les épaules. Isménias, étends ce pouliôt bien posément à terre : pour vous autres, flûteurs thébains, soufflez avec vos flûtes² dans le derrière de mon chien.

DICÆOPOLIS.

Que la peste les étouffe ! Ces bourdons ne s'éloigneront pas de ma porte ? D'où viennent donc ces flûteurs impertinens et rogues, ces diminutifs de Chœris ?

¹ Ἡρακλῆς. Voyez sur ce serment de jurement des Thébains, les excellentes observations de Valckenaer, sur le mille six cent soixante-onzième vers des *Phéniciennes* d'Euripide.

² Grec : Avec vos flûtes d'os.

LE BÉOTIEN.

Par Jolaüs, je consens volontiers qu'ils aillent au diable : car depuis Thèbes jusqu'ici, ils n'ont cessé de me corner aux oreilles, et toute la fleur de mon pouliot en est tombée. ☉ étranger, voudriez-vous de ma marchandise, des poules, des cigales ?

DICEOPOLIS.

Bon jour, cher Béotien collicophage¹ : qu'apportes-tu ?

LE BÉOTIEN.

J'apporte de tout ce qui se trouve bon communément chez nous, de l'origan², du pouliot³, des nattes, des feuilles à mèche⁴, des

¹ κολλικοφάγῃ, κολλίξ, espèce de pain rond. Voyez, sur sa préparation, Athénée, liv. III, et les observations de Casaubon, sur cet endroit.

² Voyez Plinè, *Hist. natur.* XX, 67. ex edit. Gabriel Brotier, Paris, Barbou, 1779.

³ *Ibidem*, XX, 54.

⁴ φλοιδίον, c'est une espèce de bouillon blanc. Sunt et phloides duæ, dit Plinè (ibidem, XXV, 74), hirsutæ, rotundis foliis, humifæ. Tertia lychnitis vocatur, ab aliis thryallis, foliis ternis, aut cum plurimum quaternis, crassis, pinguisque, ad lucernarum lumina aptis. Comme on voit par ce passage, les feuilles de lychnis, ellychnium ou thryallis, servaient de mèche pour les lampes, chez les anciens. Plutarque en parle en plusieurs endroits. Voyez tom. XVII, pag. 376.

canards, des choucas¹, des attagas², des piettes³, des roitelets⁴, des plongeurs⁵.

DICÆOPOLIS.

Une tempête ne précipite pas plus d'oiseaux par terre, que tu n'en étales là dans notre marché.

LE BÉOTIEN.

Bah ! J'apporte en outre, oies⁶, lièvres, renards, taupes, hérissons, chats, pyctidès⁷, rats d'eau, anguilles de Copais.

¹ καλαίως, graculos, choucas; espèce de corneille moins noire que le corbeau. Les choucas ne sont point carnivores, s'appriivoient facilement, et apprennent à parler. Ils sont fins, rusés et défiants. Voyez, sur la vraie signification du mot latin *Graculus*, la note très-curieuse de M. l'abbé Brotier, sur la troisième fable du premier livre du *Plèdre* imprimé chez Barbou, Paris, 1783, 1 vol. in-12, sous ce titre : *Phœdri Augusti liberti fabularum libri V, cum notis et supplementis Gabrielis Brotier, accesserunt parallelæ Joannis de la Fontaine.*

² ἀτταγῆς, attagen, l'attagas, à plumage varié. Voyez Pline, *Hist. natur.* X, 68. Les Italiens ont donné à cet oiseau le nom de Francolin.

³ φαλακρίδης, phalerides, piettes. *Aquaticarum laudatissimæ*, dit Pline. (X, 68.)

⁴ τροχιλος, trochilos, roitelets. Pline, X, 95.

⁵ κολυμβῶς, mergus, urinator, plongeur. Toutes ces dénominations grecques, latines et françaises, viennent de la faculté qu'a cet oiseau de se précipiter et de se tenir sous l'eau. Voyez Pline, (X, 48, et XI, 106.)

⁶ χῆνας.

⁷ πυκτιδης. L'Italien traduit : Pictidi. Le manuscrit de la biblio-

DICÆOPOLIS.

Tu as des anguilles? O toi, riche d'un dépôt si précieux aux mortels, permets que je te salue!

LE BÉOTIEN.

Que la plus belle de mes cinquante copaiennes se présente, et fasse fête à cet étranger.

DICÆOPOLIS.

O tant chérie et si long-temps désirée! Tu viens combler les vœux de ces chœurs comiques, et faire sourire Morychus². Enfans, qu'on m'apporte un réchaud et un éventoir. Oh! Voyez cette superbe

thèque du Roi que j'ai fait connaître, lit: *πικτίδας*. Les traducteurs latins traduisent: Pyctidas. Je n'en sais pas davantage sur cette espèce d'animal. Je croirais volontiers que le π est de trop dans ce mot, et qu'il faudrait lire *ικτίδας*. Le manuscrit cité approche un peu de cette leçon. Alors il serait question en cet endroit des deux espèces d'ictides ou lelettes, dont l'une connue chez les Grecs sous le nom d'Ictidas ou *Mustela sylvestris* (Voyez Pline, XXIX, 16), et l'autre sous le nom de *ικτίδας ἑνυδρως*, ou *Mustela aquatica*, qu'Aristophane distingue en effet de la précédente par l'épithète *ἑνυδρως*: ce qui convient à la loutre, ou rat d'eau.

Voici le vers d'Aristophane:

πρέσβιρα πικτήκουτα Κωπαίδων χορῶν,

Qui est évidemment une parodie de ce vers d'Eschyle, que cite le scholiaste d'après une pièce maintenant perdue. Le voici:

δίσπαινα πικτήκουτα Νηρηίδων χοροῦ.

Il était d'un luxe recherché dans sa manière de vivre. Voyez *Guêpes*, v. 506.

anguille, après laquelle nous soupirions depuis près de six ans. Allons, garçons, rendez-lui vos devoirs; en sa faveur, je ne vous épargnerai pas le charbon. Qu'on la rentre : car une fois qu'elle sera bien accommodée¹, *je ne consentirai jamais qu'on m'en sépare, même à la mort*².

LE BÉOTIEN.

Mais qu'est-ce que vous me donnerez donc pour mon anguille?

DICÆOPOLIS.

Je la prends pour mon droit de marché. Quant au reste de tes marchandises, sont-elles à vendre?

LE BÉOTIEN.

Oh! pour cela oui.

DICÆOPOLIS.

Eh bien, qu'en veux-tu avoir? Ne te proposes-tu pas de prendre ici des marchandises en échange?

LE BÉOTIEN.

Je veux emporter les productions de l'Attique, qui ne se trouvent pas en Béotie.

¹ Grec : Préparée avec des bettes.

² Parodie de deux vers de l'*Alceste* d'Euripide. Voyez tom. VI, pag. 312, lign. 6 et 7.

DICÆOPOLIS.

Tu te chargeras donc d'anchois¹ de Phalère, ou de vases de terre.

LE BÉOTIEN.

Nous avons de tout cela chez nous. Je ne veux y porter que les choses que nous n'y trouvons pas, et qui sont ici en abondance.

DICÆOPOLIS.

J'entends : eh ! bien, prends un sycophante en guise de vase bien empaqueté.

LE BÉOTIEN.

Par Jupiter ! Ce serait une bonne affaire que d'aller le montrer comme un singe rare par ses malices.

DICÆOPOLIS.

Tiens : voici le délateur Nicarchus qui vient fort à propos.

LE BÉOTIEN.

Il est bien petit !

DICÆOPOLIS.

Mais il est tout venin.

¹ Voyez Pline (XXXI, 44 et IX, 74) et Diogène Laërce (lib. VI.) L'anchois de Phalère était le seul recherché chez les Athéniens, comme l'atteste ce vers du poète Archestrate, qui a chanté l'art de la cuisine :

τὴν δ' ἀψύχην μίνθου πᾶσαν πλὴν πῆν ἐν Ἀθήναις.

Dictionn. Martin. *Apua.*

SCÈNE II.

LE BÉOTIEN , DICÆOPOLIS , NICARCHUS ,
LE CHOEUR.

NICARCHUS.

A qui ces marchandises ?

LE BÉOTIEN.

A cet homme-ci , à moi , vous dis-je : elles viennent de Thèbes , Jupiter m'en est témoin.

NICARCHUS. .

Eh ! bien , moi , que voilà , je les déclare saisies comme marchandises ennemies.

LE BÉOTIEN.

Quel démon te pousse à faire la guerre aux oiseaux ?

NICARCHUS.

Tu seras aussi dénoncé.

LE BÉOTIEN.

En quoi ai-je méfait ?

NICARCHUS.

Le voici , et je suis bien aise que tout le monde ici le sache. Tu apportes des méches de pays ennemi.

DICÆOPOLIS.

Y a-t-il là de quoi dénoncer quelqu'un ?

NICARCHUS.

Une seule peut embraser toute la flotte.

DICEOPOLIS.

La flotte avec une mèche ?

NICARCHUS.

Je le crois.

DICEOPOLIS.

Et comment ?

NICARCHUS.

Quelque Béotien peut en enflammer une, l'attacher à quelque insecte ailé¹, la diriger du côté de la flotte pendant un violent vent de bise : et le feu venant à prendre, tous les vaisseaux seraient bientôt en feu.

DICEOPOLIS.

O âme de boue ! C'est donc là ce qu'on doit craindre de l'insecte et de la mèche ?

NICARCHUS.

Je le soutiens.

DICEOPOLIS.

Qu'on ferme la bouche à ce drôle-là : donnez-moi des liens bien souples, pour qu'après l'avoir entouré comme il faut, ce Béotien puisse l'emporter comme un vase de terre sans le briser.

LE CHOEUR.

Homme de bien, serrez-moi fort cette marchandise-là, de crainte qu'elle ne se casse en la portant.

¹ μέγας.

DICÆOPOLIS.

Je n'y manquerai pas, d'autant plus que je remarque qu'elle rend un son grêle, comme si elle eût été cassée par le feu, un son insupportable aux dieux mêmes.

LE CHOEUR.

Que fera-t-il de cela ?

DICÆOPOLIS.

Il en fera tout : la coupe des malheurs, la boîte aux procès, la torche propre à découvrir les dénonciations, le vase en un mot où on brouillera toutes les affaires.

LE CHOEUR.

Mais, qui osera se servir d'un vase dont les sons aigres se font continuellement entendre dans toute la maison ?

DICÆOPOLIS.

Il est fort et ne se cassera jamais, pourvu qu'on le suspende la tête en bas.

LE CHOEUR.

Il est assez bien en ville.

DE BÉOTIEN.

Je vais maintenant ramasser ma petite récolte.

LE CHOEUR à Dicæopolis.

Prêtez, ô cher étranger, la main pour soulever

ce fardeau , et qu'une fois emporté , on jette où l'on voudra ce sycophante bon à tout.

DICÆOPOLIS.

Soulève donc , ô Béotien , et reçois ce vase : car pour moi , je n'ai pu ramasser que cette mauvaise marchandise.

LE BÉOTIEN.

Allons , Isménichus , présente ici tes épaules endurcies , et fais ensorte de porter ce fardeau avec précaution.

DICÆOPOLIS.

Tu ne porteras pas grand chose de bon : voici cependant l'avantage qui t'en reviendra. On te fera du bien en faveur des sycophantes ¹.

SCÈNE III.

VALET DE LAMACHUS , DICÆOPOLIS.

LE VALET.

Dicæopolis !

DICÆOPOLIS.

Qui est-là ? Que me voulez-vous ?

LE VALET.

Je viens de la part de Lamachus , vous prier de

¹ Le traducteur italien a très-bien rendu cet endroit : e sarai avventurato per rispetto de calunniatori.

lui accorder, pour la fête des coupes¹, quelques grives, moyennant ces deux drachmes : et en voilà trois pour une anguille de Copais, qu'il desire avoir aussi.

DICÆOPOLIS.

Quel est ce Lamachus qui veut manger de l'anguille ?

¹ *Χαῖος, Χαίος, Χαίος, Χαίος, Χαίος*, mesures de liquides, contenant plus de neuf livres : elle se plaçait au milieu de la table chez les anciens, qui buvaient tous à cette même coupe, les uns après les autres. Cet usage entretenait l'intimité et la cordialité qui doivent régner dans les repas, comme l'observe très-bien Plutarque, dans la dixième question de son second livre sur les Propos de table. La fête des coupes n'était cependant point instituée en l'honneur de cet usage. En voici l'objet, tel que nous le trouvons dans le scholiaste d'Aristophane : Oreste, après le meurtre de sa mère, vint à Athènes pendant qu'on y célébrait la fête de Bacchus Lénéen : il s'y retira chez Pandion, son parent, qui donnait dans ce moment-là un grand festin. Celui-ci ne voulut pas éconduire Oreste, il ne voulut pas d'un autre côté se souiller en communiquant avec un homme qui ne s'était point encore purifié du parricide qu'il avait commis. Pandion, pour obvier à cet inconvénient, fit servir à chacun sa portion d'alimens solides et liquides, pour qu'il n'y eût aucun genre, ni aucun besoin de communication des uns avec les autres, soit de paroles, soit autrement. De-là la fête des Choés ou des coupes ; on faisoit commandement de manger en silence, sans parler à ceux qui disoient au festoyement d'Oreste. (Les Propos de table, ib.) Harpocracion nous apprend, d'après Démosthène, que cette fête se célébrait le 12 du mois anthesterion, époque où l'on célébrait les fêtes lénéennes : ce qui est une nouvelle preuve que cette pièce fut jouée pendant ces dernières fêtes.

LE VALET.

C'est l'incroyable, l'infatigable Lamachus, qui sait si bien agiter son bouclier à la gorgone et son triple panache :

DICEOPOLIS.

A celui-là ? Je n'en céderais pas, dût-il me donner son bouclier. Qu'il aille faire briller ses aigrettes vers les vendeurs de poisson salé. S'il prétendait faire violence, j'aurais bien vite recours aux agoranomes. Mais je vais me retirer avec mes provisions, *soutenu sur les ailes des grives et des merles*¹.

LE CHOEUR.

Voilà, voilà, ô tous tant que vous êtes, un homme prudent et très-sage ! Il a su faire un traité qui lui donne la liberté d'acheter tout ce qui est utile dans un ménage, tout ce qui peut flatter le goût ; choses que le commerce a coutume de faire abonder ici. Il en tire un grand parti, et il fait jeter devant sa porte ces plumes, qui sont un indice de bonne chère. Oh ! jamais nous n'accueillerons la guerre ; jamais admise dans nos festins, on ne la verra entonner son *Harmodius*².

¹ C'est là une parodie de quelque chanson.

² « Le nom Harmodius et d'Aristogiton, dit M. Larcher, fut bientôt après leur mort dans la bouche de tout le monde ; et à table, une branche de myrtille à la main, on chantait des »

Livrée au vin et à d'autres excès, elle est venue, en vraie débauchée, remplacer par toutes sortes de calamités, tous les biens dont nous jouissons. Elle bouleversait, perdait et détruisait tout; nous avions beau user de procédés honnêtes, et lui dire souvent : *Reposez-vous, buvez et participez à cette coupe d'amis* : elle n'en était que plus ardente à mettre le feu à nos vignes, et à dessécher la source de nos vins¹.

DICÆOPOLIS.

O paix, chérie de la belle Vénus et des Grâces ses favorites, d'où vient que, douée de tant de charmes, tu es restée si long-temps dans l'obscurité ? Plaise aux dieux que je fasse avec toi une union éternelle sous les auspices de quelque Amour, couronné de roses, tel que celui que j'ai là sous les yeux ! Hélas ! peut-être me crois-tu trop vieux ? Cependant si nous nous unissons, il me semble que je pourrai encore te procurer trois choses qui ont leur mérite. Premièrement, je pratiquerai un long sillon de jeune vigne, près de laquelle j'établirai ensuite de tendres rejetons de fi-

¹ chansons en leur honneur. *Herodote*, liv. IV, pag. 238. Voyez *Athènes*, liv. XV; on y trouve tout le commencement de la scolie d'Harmodius, qu'on avait coutume de chanter dans tous les repas.

² Tout ce morceau était inintelligible avant que M. Brunck eût rétabli l'ordre des vers et la vraie leçon de plusieurs mots.

guier ; enfin , tout vieux que je suis , je planterai moi seul un olivier , et garnirai d'olives tout le tour de mon héritage , pour que nous puissions l'un et l'autre nous parfumer aux néoméniés.

SCÈNE IV.

LES MÊMES , UN HÉRAUT,

LE HÉRAUT.

Peuples , écoutez. Suivant vos usages , videz vos conges au bruit des trompettes. Le premier qui en sera quitte , aura l'outre Ctésiphonienne ¹.

DICÆOPOLIS.

Enfans , femmes , que faites-vous donc ? N'avez-vous pas entendu ? Que tardez-vous à obéir au Héraut ? Allons , grand feu partout : retirez-moi les lièvres de la broche : qu'on m'en apporte de petites pour cuire les grives , et qu'on me prépare des couronnes au plus vite.

¹ On retrouve dans cet endroit la manière dont on célébrait la fête des coupes. Nous avons vu plus haut le motif de cette fête. Le but qu'on s'y proposait était de s'exercer à boire à qui mieux mieux. On y buvait au son des trompettes , et celui qui avait le plutôt vidé son conge , remportait le prix , qui était une outre pleine de vin.

L'outre Ctésiphonienne est une grande outre , ainsi dénommée à cause de la grosseur de Ctésiphon , qu'Aristophane tourne par-là en ridicule.

LE CHŒUR.

Nous vous louons pour votre prudence, et encore plus pour le festin que vous préparez-là.

DICEOPOLIS.

Que direz-vous donc, quand vous verrez la manière dont ces grives seront cuites?

LE CHŒUR.

Vous avez raison.

DICEOPOLIS.

Ranimez-moi ce feu.

LE CHŒUR.

Vous apercevez-vous, comme à l'instar d'un cuisinier, il sait tout disposer pour un festin?

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN LABOUREUR.

LE LABOUREUR.

Ah! malheureux que je suis!

DICEOPOLIS.

Oh! par Hercule, qu'est-ce que cela?

LE LABOUREUR.

Un malheureux.

DICEOPOLIS.

Continue ta route.

LE LABOUREUR.

O cher ami, puisque vous avez un traité particulier, cédez-moi une provision de paix, seulement pour cinq ans.

DICÆOPOLIS.

Quel malheur t'est-il donc arrivé?

LE LABOUREUR.

Je ne puis survivre à la douleur d'avoir perdu un couple de bœufs.

DICÆOPOLIS.

Et comment?

LE LABOUREUR.

Des Béotiens me l'ont enlevé de Phyl¹, où il était.

DICÆOPOLIS.

Oh, trois fois malheureux! Malgré ce deuil, tu t'habilles en blanc?

LE LABOUREUR.

Jupiter sait que ces bœufs me fournissaient un aliment² qui me tenait lieu de toutes délices.

DICÆOPOLIS.

Que veux-tu donc?

¹ Bourg de l'Attique. Voyez Meursius.

² ἐν πᾶσι βόλοις : ils me nourrissaient de toute fiente βόλοις est mis là pour ἀγαθός : jeu de mots.

LE LABOUREUR.

J'ai perdu les yeux à pleurer ce malheur. Mais si vous vouliez quelque bien à Dercète le Phylasien, vous me donneriez du baume de paix pour les frotter.

DICÆOPOLIS.

Ma recette n'est pas pour tout le monde.

LE LABOUREUR.

Oh! je vous en conjure, un peu de paix sur mes yeux, pour que je retrouve mes bœufs, si c'est possible.

DICÆOPOLIS.

Ce n'est point là mon affaire : va-t-en pleurer auprès des disciples de Pittalus !

LE LABOUREUR.

Par grâce, versez-moi une seule goutte de paix dans ce chalumeau.

DICÆOPOLIS.

Tu n'auras pas la moindre chose. Va-t'en crier où tu voudras.

LE LABOUREUR.

Oh, malheureux que je suis! plus de bœufs pour labourer!

LE CHŒUR, à part.

Cet homme-là s'est procuré, par son traité,

Il exerçait la médecine à Athènes.

quelques avantages, et il ne paraît pas disposé à les partager avec tout le monde.

DICÆOPOLIS.

Arrosez ces tripes avec du miel : grand feu sous les sèches.

LE CHOEUR, à part.

Entendez-vous, comme il élève la voix?

DICÆOPOLIS.

Grillez les anguilles.

LE CHOEUR.

Mais la faim, l'odeur de vos mets, et vos ordres répétés, nous donnent la mort et à tous vos voisins.

DICÆOPOLIS.

Feu vif sous ceci, et veillez à ce que cela prenne une belle couleur bien dorée.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN PARANYMPHE
ET SA FEMME.

LE PARANYMPHE.

Dicæopolis!

DICÆOPOLIS.

Qui va là? qui va là?

LE PARANYMPHE.

Voilà un mets de nocés qu'un nouveau marié vous prie d'accepter.

DICÆOPOLIS.

C'est un charmant homme, quel qu'il soit.

LE PARANYMPHE.

Il serait comblé, si, en égard à cette attention, vous daigniez verser dans cette boîte d'albâtre une petite mesure¹ de paix, pour qu'il ne soit point obligé de rejoindre l'armée, et qu'il puisse se réjouir² tranquillement avec sa femme.

DICÆOPOLIS.

Emporte, emporte ton cadeau; je n'en veux point: tu me compterais là mille drachmes, que je serais inexorable pour ce que tu demandes. Mais (*en montrant la femme du paranymphe*), quelle est cette femme?

LE PARANYMPHE.

C'est la présidente³ des noces; elle est chargée de vous dire quelque chose de la part de l'épouse.

DICÆOPOLIS prête l'oreille.

Allons, voyons, que dites-vous?..... (*Il part d'un éclat de rire en disant*): Par tous les dieux, voilà une demande risible! Cette jeune femme me fait supplier de la mettre à même de con-

¹ κύαθου, cyathus, un gottó dans l'Italien.

² βενοίη, futuat.

³ προμνηστρία, pronuba. Il y avait donc un chef (paranymphe) ou président des noces et une présidente.

server auprès d'elle le¹ de son mari. Qu'on m'apporte mon traité : je veux lui en donner à elle seule. C'est une femme : elle est hors d'état par conséquent de soutenir les désagréments de la guerre. Voyons, ô femme, donnez votre petite bouteille..... Savez-vous la manière de s'en servir? Dites à la nouvelle mariée, lorsqu'elle verra qu'on s'occupera des recrues, qu'elle en verse pendant la nuit sur.....² son mari..... (à ses valets.) Allez, serrez ce traité. Donnez-moi une tasse, pour que je mette du vin dans les conges.

LE CHOEUR.

Voilà quelqu'un qui accourt ici, le sourcil froncé : il paraît chargé d'annoncer quelque malheur.

SCÈNE VII.

DICÆOPOLIS, UN COURRIER, LAMACHUS.

LE COURRIER, en frappant à la porte de Lamachus.

Que de fatigues, de combats et de Lamachus!

LAMACHUS.

Qui fait ce tintamarre à la porte d'un général d'armée³?

¹ τὸ κίος : le pudende parte de l' sposo suo.

² Che di notte ella unga il membro de l'uomo suo.

³ Grec : A une porte décorée avec des ornemens militaires en cuivre (χαλκοπέλαρα).

LE COURRIER.

Les chefs de l'armée vous enjoignent de prendre vos aigrettes, et de ramasser promptement, et tout à l'heure, ce que vous trouverez de troupe, pour vous porter sur la frontière, malgré la neige qui tombe. Ils ont eu avis, pendant la fête des chœs et des chytres ¹, que des brigands de Béotie s'étaient répandus dans les campagnes.

LAMACHUS.

La peste des généraux ! Plus ils sont, moins ils valent.

DICEOPOLIS.

En effet, n'est-il pas affreux que je ne puisse célébrer la fête ? O armée guerrolamachaique !

LAMACHUS.

Malheureux que je suis ! Est-ce ainsi que tu te moques ?

¹ χύτροι, fête des marmites. Théopompe, dit le scholiaste d'Aristophane, rapporte que les hommes sauvés du déluge avaient fait cuire toutes les espèces de semences dans des marmites, d'où avait pris son nom la fête célébrée à cette occasion en l'honneur de Mercure, pour la rendre propice aux morts. Cette fête se célébrait aussi en l'honneur de Bacchus, comme on le verra par Aristophane même. Harpocraton la met au 13 du mois anthestérion. Cette fête se célébrait avec de grandes réjouissances : Athénée nous apprend (l. IV) que c'était un grand plaisir de :

Αἰνῶτα καὶ Χύτρος Διόσιον.

DICÆOPOLIS.

Eh ! bien, veux-tu te mesurer avec un Géryon¹ ombragé d'un quadruple panache ?

LAMACHUS.

Ah ! ah ! quelle nouvelle m'a-t-on apportée là ?

DICÆOPOLIS.

Ah ! ah ! quelle nouvelle m'apporte celui-là, avec son air empressé ?

SCÈNE VIII.

DICÆOPOLIS, LAMACHUS, UN SECOND COURRIER, DEUX VALETS, personnages muets.

LE COURRIER.

Dicæopolis !

DICÆOPOLIS.

Qu'y a-t-il ?

LE COURRIER.

Le prêtre de Bacchus vous invite à venir à son banquet, muni d'une corbeille et d'un conge ; mais hâtez-vous : on vous attend depuis longtemps. Tout est prêt : lits, tables, coussins,

¹ Géryon est représenté avec trois corps ou trois têtes : on lui fait tout cela quadruple ici. Bergler s'est donné la peine de copier sur cet endroit le scholiaste, qui remarque que *τετραπιδω*, mis pour *τετρασωματω* ou *τετραμεγλω*, fait allusion au mot *τετραπτερυλλίδα*, sauterelle, ainsi appelée à cause de ses quatre ailes. Le scholiaste prétend que Dicæopolis montrait à Lamachus un de ces insectes en lui parlant ainsi.

couvre-pieds ¹, couronnes, parfums, desserts : il y a courtisannes, galettes ², gâteaux, offrandes au sésame ³, gauffres ⁴, charmantes danseuses, en un mot, tout ce qui fait les délices d'un festin joyeux ⁵. Mais dépêchez-vous au plus vite ⁶.

LAMBACHUS.

Que je suis malheureux !

¹ *σρώματα*, espèce de manteau qu'on portait sur soi quand on sortait, et qu'on étendait sur ses jambes quand on était à table.

² *ἄμυλοι*, dont la farine n'a pas été préparée sous la meule.

³ *σησαμόντες*.

⁴ *ἰτρία*.

⁵ *τὰ φίλτατ' Ἀρμοδίου*, les délices d'un Harmodius, c'est-à-dire de ces festins où, libre de tous soucis, on chantait des airs consacrés à célébrer Harmodius.

⁶ J'ai déjà fait observer (dans la note de la page 84 & 85) la beauté du style d'Aristophane, la richesse de son expression, et l'art merveilleux de ce poète pour se proportionner aux sujets qu'il traite. Voyez comme par l'usage heureusement multiplié de la lettre A, cette voyelle étant la première expression que la nature dicte au plaisir, il exprime ici la joie et la gaieté, qui font l'âme des festins :

ΑΓΓΕΛΟΣ Β.

ἰαὶ δειπνον ταχῶς

βαδίζε, τὴν κίσην λαβῶν καὶ τὸν χῶα.

ὁ τοῦ Διονύσου γὰρ σ' ἰτρία μεταπέμπεται.

ἀλλ' ἰγόνει δειπνεῖν κατακλίεις πάλαι.

τὰ δ' ἄλλα πάντ' ἴσ' ἐν περιθουασμένα,

κλίαι, τράπεζαι, πρὸς κεφάλαια, σρώματα,

σίφανοι, μύρον, τραγήματ', αἰ πόρνοι πάρα,

ἄμυλοι, πλακούντες, σησαμόντες, ἰτρία,

ὄρχησφιδες, τὰ φίλτατ' Ἀρμοδίου, καλαί.

ἀλλ' ὡς τάχις σπειθεῖ.

DICÆPOLIS.

Oui, de porter ainsi une grande gorgone sur votre bouclier. Allons, qu'on ferme la porte, et qu'on dispose tout ce qui m'est nécessaire pour mon repas.

LAMACHUS, à son valet.

Garçon, garçon, apporte ici mon mannequin¹.

DICÆPOLIS, à son valet.

Garçon, garçon, apporte-moi ma corbeille².

LAMACHUS, à son valet.

Voyons, des oignons et du sel broyé avec du thym.

DICÆPOLIS, à son valet.

Voyons, du poisson : les oignons me répugnent.

LAMACHUS, à son valet.

Enveloppe dans une feuille ce petit salé rance, et donne-le moi.

¹ Lamachus va nous donner en détail tout l'attirail d'un équipage militaire. Tout y mérite attention pour ceux qui aiment à savoir ce qu'on a fait autrefois, et ce qu'on peut faire. On ne trouvera rien ici de tout ce qui entre dans les équipages de nos petits-maitres actuels, quoique Lamachus fût le coryphée de ceux d'Athènes. Ce mannequin renfermait toutes les provisions nécessaires pour une campagne.

² Cette scène suppose autant de joie et de gaieté dans la figure de Dicæopolis, que de noir et de bourru dans celle de Lamachus.

DICÆOPOLIS, à son valet.

Prépare-moi, dans une feuille de figuier, du lait et de la graisse ¹ toute fraîche de porc : je ferai moi-même cuire le tout.

LAMACHUS, à son valet.

Mets-là ces plumes qui sont sur mon casque.

DICÆOPOLIS, à son valet.

Mets-là ces ramiers et ces grives.

LAMACHUS, à son valet.

La belle plume d'autruche! Qu'elle est blanche!

DICÆOPOLIS, à son valet.

Le beau coup-d'œil qu'a cette chair de tourterelle! Comme elle est blonde!

LAMACHUS, à Dicæopolis.

Mon ami, tâchez de ne pas vous moquer de mon armure.

DICÆOPOLIS, à Lamachus.

Mon ami, pouvez-vous vous empêcher de jeter un œil de concupiscence sur ces grives?

LAMACHUS, à son valet.

Donne-moi l'étui où est ma triple aigrette.

DICÆOPOLIS, à son valet.

Donne-moi ce ragoût de lièvre.

¹ *Σπίς*, mets particulier fait avec du lait et de la graisse de porc très-fraîche, qu'on faisait cuire dans une feuille de figuier.

LAMACHUS.

Comme les mites crinivores ont rongé mon aigrette!

DICÆOPOLIS.

Comme, dès avant le repas, je mangerais du ragoût ¹ au foie et au sang de lièvre!

LAMACHUS, à Dicæopolis.

Voulez-vous bien, l'ami, ne pas m'adresser la parole?

DICÆOPOLIS.

Je ne vous l'adresse pas ; mais je confère depuis long-temps avec mon valet. (*à son valet.*) Eh ! bien, gageons :..... et que Lamachus que voilà nous dise si les sauterelles sont plus délicates que les grives.

LAMACHUS.

Eh ! quel goguenard !

DICÆOPOLIS.

Il donne la préférence aux sauterelles.

LAMACHUS.

Garçon, garçon, décroche ma lance, et donne-la moi.

DICÆOPOLIS.

Garçon, garçon, décroche cette andouille, et donne-la moi.

¹ μίμαρνον.

LAMACHUS , à son valet.

Tiens ferme la lance, tandis que je tirerai le fourreau.

DICÆOPOLIS, à son valet.

Tiens bon aussi, et ne lâche pas la main.

LAMACHUS.

Garçon, approche le tréteau pour soutenir mon bouclier.

DICÆOPOLIS.

Garçon, approche-moi le pain de cette corbeille, pour me soutenir.

LAMACHUS, à son valet.

Place sur ce tréteau mon bouclier à la gorgone.

DICÆOPOLIS, à son valet.

Place auprès de moi un gâteau couronné d'une figure de fromage.

LAMACHUS.

Est-ce que ces lazzis ne sont point insupportables à tout homme?

DICÆOPOLIS.

Est-ce que ces gâteaux ne sont point délicieux pour tout le monde?

LAMACHUS, à son valet.

Frotte-moi ce bouclier avec de l'huile. Oh! oh! j'y vois, à la figure de ce vieillard, qu'il est prêt à fuir de peur.

DICÆOPOLIS , à son valet.

Frotte-moi ce gâteau avec du miel. Oh! oh!
j'y vois clairement un vieillard qui fait enrager
jusqu'au désespoir Lamachus le Gorgonien.

LAMACHUS, à son valet.

Ma cuirasse de bataille.

DICÆOPOLIS, à son valet.

Ma cuirasse de table, mon conge.

LAMACHUS.

Voilà de quoi mettre ma poitrine à l'abri des
traits des ennemis.

DICÆOPOLIS.

Voilà de quoi me mettre dans le cas de sou-
tenir le choc des buveurs.

LAMACHUS, à son valet.

Attache des courroies à ce bouclier : je me
chargerai du mannequin et le porterai moi-même.

DICÆOPOLIS, à son valet

Mets les plats dans la corbeille ; je me char-
gerai de ce manteau, et je vais me rendre à l'in-
vitation que j'ai reçue.

LAMACHUS, à son valet.

Allons, prends ce bouclier, et marche... Il
neige! peste des expéditions d'hiver!

DICEOPOLIS, à son valet.

Alors, prends cette corbeille. Vivent les expéditions de table!

SCÈNE IX.

LE CHOEUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Allez gaiement à votre destination. Que vous allez parcourir deux carrières différentes! L'un ne cessera de boire, tout chargé de couronnes, l'autre fera la sentinelle, tout transi de froid; celui-ci ne se réchauffera que par les frictions¹, celui-là s'endormira sur le sein de la plus jolie femme.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Que Jupiter, pour parler comme je pense, confondé le fils de Psacas, cet Antimachus historien et poète: il nous a tristement renvoyés sans souper, un jour des lénéennes, qu'il donnait une grande fête. Nous ne serons jamais plus contens que de le voir affamé d'une sèche, pourvu qu'au moment où, sortant de la poêle, servie sur une table avec du sel, enfin toute près d'être portée à sa bouche, un chien s'en saisisse et l'emporte.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Nous lui souhaitons encore pis que cela: puisse-

¹ *εὐκρίτως*: e costui con la mano gli menerà à bere la bestia.

t-il ne rentrer chez lui que de nuit et très-tard, bien fatigué de la fièvre et de ses courses à cheval, et que quelque écervelé comme Oreste lui casse la tête. Il serait fort plaisant que, dans ce moment, voulant ramasser une pierre, il mit la main sur de la¹ toute fraîche, et qu'armé de ce caillou, il en couvrît la figure de Cratinus au lieu de celle de tout autre.

¹ Σπείλθρον ἀρτίως κεχρισμένον.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

 ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VALET DE LAMACHUS.

Ou sont dans cet appartement les gens de Lamachus? De l'eau! de l'eau! Qu'on en fasse vite chauffer dans une petite marmite! Qu'on prépare des linges, du cérat, de la laine non dégraissée, et des bandes pour envelopper la cheville du pied. Le grand homme s'est heurté contre un pieu en sautant un fossé; il y a luxation à la cheville du pied, et il s'est brisé la tête contre une pierre: sa gorgone est en mille morceaux¹: et lui-même, apercevant son formidable panache au milieu des pierres, a exhalé ainsi son affreux désespoir:

Vain souvenir de gloire! ô regrets superflus!

Lumière, je te quitte et ne te verrai plus²!

¹ ἰσχυροί: j'ai donné à ce mot la signification de ἰσχυροί: ou plutôt, j'ai lu ce dernier mot au lieu du premier, comme le desire M. Brunck.

² Ces vers sont tirés de la traduction de M. Poinset, qui les met, contre le vœu du poëte, dans la bouche de la plume qu'il

Il dit, tombe dans le fossé, se relève, se met à la poursuite des fuyards, dissipe les brigands et les presse de sa lance. Mais le voici lui-même. Ouvrez la porte au plus vite.

SCENE II.

LAMACHUS, DICÆOPOLIS, LE CHOEUR DES
COURTISANES, personnages muets.

LAMACHUS, tout essoufflé et se croyant seul

Attapattata ! Quelles douleurs aiguës ! Quel froid je souffre ! Malheureux ! je succombe sous les traits de l'ennemi, et c'est précisément ce qui m'afflige le plus. Si Dicæopolis s'en aperçoit, il se moquera de moi et se rira de mon malheur.

DICÆOPOLIS survient, et avec un air de jubilation, dit à une courtisane, sans faire semblant d'apercevoir Lamachus :

Attalattata ! O la belle gorge ¹ ! Ils sont fermes comme des pommes ² ! Ma belle, donnez-moi un baiser, là bien tendre, bien caressant ³. J'ai mis le premier, mon conge à sec.

personnifie. Voici le sens littéral du texte : O œil éblouissant du soleil, pour la dernière fois je te vois : je ne suis plus rien.

¹ τῶν τετθίων ὡς ἀλλήρα καὶ κυθώνια : queste poppe sono dure.

² Grec : Comme des coings.

³ O mamelle adorata basciatemi un poco dolcemente, cacciati entro la lingua e di fuori.

LAMACHUS.

O triste destinée ! Haye ! haye ! quelle douleur cuisante !

DICÆOPOLIS.

Oh ! oh ! bon jour , beau cavalier Lamachus.

LAMACHUS.

Que de souffrances !

DICÆOPOLIS.

Que d'embarras !

LAMACHUS.

Vous m'insultez ?

DICÆOPOLIS.

Vous me mordez ?

LAMACHUS.

Quel triste écot j'ai payé là dans ce combat !

DICÆOPOLIS.

Est-ce qu'on payait son écot¹ dans cette fête des coupes ?

LAMACHUS.

A moi ! a moi ! Apollon, ô Apollon !

¹ *ἑμβόλας, ἀπαρτίτιο*. C'est un jeu de mots dans le grec, qui se conserve assez bien dans le français, à raison du double sens qu'on attache au mot écot. La question de Dicæopolis, qui prend le mot écot pour la quote part d'un convive, est fondée sur ce qu'il était défendu d'exiger la quote part de quelqu'un qui était invité à ces repas solennels, tels qu'on en donnait dans les grandes fêtes, comme celle des conges ou coupes.

DICEOPOLIS.

Cette fête-ci n'est point consacrée à ce dieu de la médecine.

LAMACHUS.

Enfans, soulevez, soulevez-moi la jambe! Hélas! mes amis, soutenez-moi.

DICEOPOLIS, aux courtisannes.

Allons, mes belles amies! avec vos mains blanches, rendez-moi aussi quelque service ¹.

LAMACHUS.

Ce coup que je me suis donné à la tête, me cause des vertiges et m'obscurcit la vue.

DICEOPOLIS

Pour moi, je veux me coucher. J'éprouve une tension affreuse, et j'ai besoin de quelque repos ².

LAMACHUS.

Qu'on me porte chez Pittalus, pour me livrer aux mains de la médecine.

DICEOPOLIS.

Qu'on me porte chez les juges. Où est le chef du banquet? Qu'on me donne l'outre.

¹ E voi pigliatemi ambedue il mezzo de la caviglia, o dilettissime.

² Quia tintigine nuncior et in tenebris futuere gestio.

LAMACHUS.

Cette cruelle lance est profondément engagée dans ma plaie.

DICEOPOLIS.

Voyez comme ce conge est vide? Fanfare! victoire!

LE CHOEUR.

Fanfare! victoire! ô vieillard, vous avez raison de triompher.

DICEOPOLIS.

Mais, j'ai même vidé un vase tout plein de vin pur, et sans prendre haleine.

LE CHOEUR.

Fanfare! victoire! ô vaillant buveur! allez, l'outre est à vous.

DICEOPOLIS.

Suivez-moi donc en répétant : Fanfare! victoire!

LE CHOEUR.

Soit, nous vous suivons. Fanfare! victoire! et nous vous célébrerons vous et le prix que vous venez de remporter.

³ τήμιλλα, mot de l'invention d'Archiloque pour exprimer l'imitation des sons de la cithare. Voyez le scholiaste de Pindare, et Eras. Schmid sur le commencement de la neuvième olympique.

EXAMEN

DES ACHARNIENS.

J'AI déjà eu l'occasion de remarquer, d'après M. l'abbé Vatry, que les poètes de la vieille comédie ne prirent point leurs sujets dans la vie ordinaire des hommes, et qu'ils cherchèrent à surprendre leurs spectateurs par la nouveauté et par la bizarrerie de leurs fictions. Les Acharniens viennent singulièrement à l'appui de cette proposition. Aristophane y suppose qu'un simple bourgeois fait seul un traité particulier avec les ennemis, qui mettent tout à feu et à sang, et qui ravagent toutes les campagnes. Il suppose, en outre, qu'en vertu de ce traité, ce bourgeois jouit de tous les avantages du commerce, vit dans l'abondance de toutes choses, et n'est uniquement occupé que de plaisirs et de festins, tandis que ses concitoyens sont en proie à toutes les horreurs de la guerre et réduits aux privations de tous les genres. Voilà certainement une fiction très-absurde en elle-même : on conviendra cependant que l'in vraisemblance de cette supposition ne

nuit nullement au plaisir que peut causer la pièce, et à l'intérêt qu'elle inspire. Il ne s'agit dans cette comédie que de faire contraster les avantages de la paix avec les malheurs de la guerre. Ce but une fois bien connu, bien déterminé, et tout s'y rapportant, peu importe, à bien des égards, que la supposition qui amène les détails nécessaires pour parvenir à cette fin, soit vraisemblable ou non. Il y a mieux ; c'est que plus il est invraisemblable qu'un seul particulier soit en paix, tandis que tous ses compatriotes sont en guerre, plus le contraste des avantages de la paix est frappant, quand un seul en jouit, en profite, les goûte et les fait valoir au milieu d'une foule de parens, d'amis et de concitoyens acharnés à ne respirer que meurtre et carnage, et à vouloir se venger de voisins inquiétans. C'est précisément ce qui donne lieu aux situations et aux scènes comiques dont cette pièce est remplie. Le poète s'est d'ailleurs astreint aux trois unités de temps, de lieu et d'action.

Rien de plus simple que l'action des Acharniens ; et le dialogue y est si naturel, les scènes y sont si bien liées les unes aux autres, les événemens y viennent si heureusement les uns à cause des autres, et jamais les uns après les autres, que l'action de cette pièce, quoiqu'on n'ait à y démêler aucune intrigue, a tout le mou-

vement nécessaire pour intéresser depuis le commencement jusqu'à la fin , pour faire desirer , dès les premières scènes , de voir l'issue des vues pacifiques de Dicæopolis combattues par l'intérêt de quelques particuliers , et par l'acharnement de tout un peuple. Le grand art d'Aristophane , est de savoir intéresser dans les sujets les plus simples , les plus dénués d'accessoires : voilà ce qui a dû lui concilier l'approbation des Athéniens , et les disposer favorablement pour tout ce qui viendrait d'un poëte qui , dans une des premières pièces de son début , montrait un talent aussi fécond et d'aussi grandes ressources.

Car enfin , il parvient dans les *Acharniens* à faire sentir les avantages de la paix sur la guerre , et à soutenir , pendant plus d'une heure , l'attention des spectateurs sur ce même sujet , sans en sortir , et sans y mêler aucun incident étranger , et néanmoins sans cesser d'amuser ; d'intéresser , d'attacher et de piquer la curiosité par une gradation sensible , et dont l'on sent les progrès à mesure que les scènes se développent et que l'on approche du dénouement. C'est à ce terme , où aboutit toute action , où tout intérêt cesse , que le plaisir causé par cette comédie est parfait : parce qu'alors on y voit les personnages dans des situations tout-à-fait différentes de celles où ils s'étaient trouvés d'abord au commencement de l'ac-

tion ; ce qui doit toujours être l'effet d'un heureux dénouement. Ce Lamachus, si fanfaron dans les premières scènes, qui paraît disposé à braver tous les périls, qui court au-devant du danger, qui appelle la guerre et le carnage, qui est sourd en un mot à toute proposition de paix, ne reparait à la fin de la pièce que pour gémir sur sa malheureuse destinée, sur ses souffrances aiguës, sur sa gloire éclipsée dans une seule rencontre, et principalement sur ce qu'il s'est attiré, par sa conduite, les railleries, les sarcasmes et les lazzi de Dicæopolis. Celui-ci au contraire est dans l'abondance et la prospérité, à l'aide du traité de paix qu'il a fait pour lui seul, à l'exclusion de tous ces jeunes ambitieux, dont l'influence ne se faisait que trop sentir dans l'assemblée souveraine, qui se prêtait à la guerre contre son propre avantage. On ne peut d'après cela disconvenir que le dénouement des *Acharniens* n'offre un contraste très-plaisant. C'est Lamachus forcé de s'arracher aux plaisirs pour s'en aller à la rencontre des ennemis, qui en revient tout froissé et tout morfondu : c'est d'un autre côté Dicæopolis, qui, admis à la célébration des conges, où le plus hardi buveur obtenait solennellement un prix, sort victorieux de cette lutte d'ivrognerie et revient accompagné par les fanfares et les cris de joie. Les souffrances et les humiliations du premier

sont le prix de son obstination à vouloir la guerre : les plaisirs du second sont la récompense de ses vues pacifiques.

Quant à l'unité de lieu, Aristophane n'en s'y est pas moins astreint qu'à l'unité de temps et d'action : et il faut remarquer ici que les Grecs, par la nature même de leur action, étaient fixés à un même lieu : mais, comme leur scène était immuable, ils la plaçaient dans un espace indéterminé et vague, dans une place publique, dans un grand chemin, un camp, etc., qui, renfermant d'autres lieux, tels que des champs, des tentes, des maisons, des bois, etc., les affranchissait de la contrainte que leur occasionnait l'immobilité de leur scène. Ainsi Aristophane fixe la scène des *Acharniens* au milieu du Pnyx, place immense, où tous les citoyens d'Athènes pouvaient se rassembler pour délibérer sur les affaires d'État. Ainsi, sans aller contre l'unité de lieu, ce poète a pu faire dire à Dicæopolis : « Pour moi, libre de soucis, loin des armes, je vais, dans le fond de ma campagne, célébrer les bacchanales. » Il a pu même le représenter célébrant cette bacchanale champêtre auprès de sa chaumière, sans blesser aucunement la loi de l'unité de lieu. Nous avons adouci la rigueur de cette loi parmi nous : nous ne sommes point obligés de recourir à cette extension indéterminée de

lieu , parce que nous pouvons transporter notre scène à notre gré , la changer autant que nous voulons , et aucun auteur ne se refuse à ces changemens qui ôtent les plus fortes entraves qu'on puisse rencontrer dans le tissu d'une pièce , qui réveillent l'attention du spectateur , et qui le flattent agréablement. Ces changemens de scènes sont cependant soumis à une loi : c'est qu'il faut qu'on puisse avec quelque vraisemblance , supposer que l'auteur a pu franchir l'espace d'un lieu à un autre , en profitant des entre actes , pour varier ainsi le lieu de la scène sur nos théâtres. Les anciens n'avaient pas cette ressource des entre actes ; leur scène était toujours occupée , soit par les acteurs , soit par le chœur : aussi ne connaît-on pas chez eux la division en actes , qui offre de grands avantages à l'auteur , comme nous venons de le faire voir , mais qui souvent lui devient funeste : souvent il s'endort dans cet endroit de repos et de station , et ne se remontre sur la scène qu'avec toute la pesanteur , tout l'engourdissement d'un réveil pénible. La nécessité où étaient les anciens d'ourdir le tissu de leurs pièces , sans les laisser perdre de vue un instant et sans donner le moindre relâche à l'attention , les empêchait d'un autre côté de se laisser aller à la moindre négligence , et d'avoir de ces disparates choquantes qui se remarquent souvent dans nos

compositions modernes entre un acte et le suivant , dont l'un est quelquefois autant sifflé que l'autre est applaudi.

Le style d'Aristophane brille , dans les *Acharniens* , comme dans toutes ses autres pièces , par le choix , l'élégance et la facilité de l'expression , par la concision , et surtout par ce charme séducteur de l'harmonie qui devait principalement captiver ces Athéniens sensibles, légers, frivoles, toujours moins occupés de consulter la raison, que le goût et le plaisir du moment. Le grand Rousseau , qui ne s'est point exercé dans le genre comique , sans succès , peut fort bien être comparé , quant au style , au premier comique des Grecs : l'un et l'autre savent donner aux vers ce tour heureux , qui paraît autant fait pour les mots que pour les pensées : l'un et l'autre manient avec une finesse merveilleuse , l'ironie et le ridicule : tous les deux ont un tact exquis pour choisir , inventer même les expressions qui conviennent aux idées qu'ils veulent rendre , avec ce degré d'originalité qui leur est propre. Notre poète français est d'ailleurs moins concis , moins animé , moins rapide (je ne parle ici que du style de ses comédies) ; mais il mérite , sous le point de vue sous lequel je le fais envisager , d'être mis en parallèle avec Aristophane : et il est essentiel qu'il soit lu et relu par les jeunes poètes qui veulent

courir avec distinction la carrière du théâtre comique. Ces deux poètes n'avaient pas moins de goût l'un que l'autre pour la liberté, la licence et l'obscénité de l'expression. Les bienséances ont néanmoins été plus respectées par Rousseau. Voyez comme il fait proposer par Eutrapel aux avocats Cigale et Calandrin dans l'*Hypocondre*¹, une question de cause dirimante de mariage :

EUTRAPEL.

.....
 N'ai-je pas oui dire
 Que malgré tout serment et malgré tout contrat,
 Si l'époux par hasard se trouve hors d'état,
 Soit par infirmité, soit par faiblesse d'âge,
 D'accomplir les devoirs prescrits en mariage,
 Alors.....

CIGALE:

Je vous entends : *si forte nequibis.*

CALANDRIN.

Nous avons sur cela la loi *de frigidis.*

Aristophane au contraire ne ménage rien, n'observe aucune décence et ne couvre jamais d'aucun voile les objets que la pudeur nous force de soustraire à nos propres regards. Ces reproches qu'on peut faire à ce poète, ne sont que trop fondés. Mais cependant doit-on en faire un crime au seul

¹ Acte V, scène III.

cynisme personnel dont on l'accuse; ne doit-on pas plutôt chercher la cause et les modèles de sa licence, dans les mœurs, les usages et la religion de son siècle? Quelle espèce de ménagement en effet pouvait-on employer sur un théâtre où l'on était accoutumé de voir des satyres, des danseurs, des joueurs ou joueuses d'instrumens, nus, dans les attitudes les plus indécentes, et souvent avec des masques qui ne faisaient qu'ajouter à la turpitude de leur jeu? Dans un pays où une Phryné, au rapport d'Athénée (lib. XIII), paraissait mériter quelque éloge de ce qu'elle ne se montrait jamais comme les autres femmes dans les bains publics, quoique dans les jours de fêtes consacrés au dieu Neptune, elle se rendît sur les bords de la mer pour entrer dans l'eau aux yeux de toute la Grèce, après avoir déposé ses vêtemens et dé-

1 Voyez la description des principales pierres gravées du cabinet de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans, premier prince du sang, par MM. les abbés de la Chaud et le Blond, Paris, 1780 et 1784. Ces figures indécentes s'y présentent en foule, ainsi que dans le traité de Philippe de Stosch, intitulé : *Gemma antiquæ cælatæ sculptorum nominibus insignitæ*, etc. Amstelodami, apud Bernardum Picartum, 1724, in-folio. La LXXIX^e figure qui se voit dans la dissertation de François Ficoroni, de *Larvis scenicis et figuris comicis*, etc. Romæ, 1750, typis Antonii de Rubeis, représente un vieillard nu, vultu quasi Silvestri, et capillis admodum brevibus, énormique fascino; il est assis sur un morceau d'étoffe, laisse voir en chantant quatre dents saillantes, et s'accompagne lui-même sur sa lyre.

noué ses beaux cheveux? En un mot, chez un peuple léger, inconséquent, superstitieux, ou plutôt impie, au point de déifier la turpitude même et tout ce qu'elle avait de plus grossier¹? Car à quels excès, à quels crimes les Athéniens ne se livrèrent-ils pas dans la célébration des Dionysiaques? Un peuple ainsi abandonné à ses goûts pervers, sous la sanction des lois et de la religion, pouvait-il exiger de la décence de ceux qui l'amusaient sur le théâtre, devait-il même la permettre? La corruption était telle que, s'appant les fondemens de la piété et des lois, elle devait entraîner la perte de l'État. Les Romains, plus occupés d'un bonheur solide et durable, que d'une liberté illimitée et sans frein, proscrivirent les bacchanales dans toute l'Italie. Il faut lire dans Tite-Live les motifs qui donnèrent lieu à cet arrêt de proscription : « Ex quo (dit » ce prince des historiens latins) in promiscuo » sacra sint, et permisti viri foeminis, et noctis » licentia accesserit : nihil ibi facinoris, nihil

¹ Voyez la page 62 de ce volume. La fête en l'honneur du Phallus chez les Grecs, se célébrait à l'imitation des fêtes que les Égyptiens appelaient *Pamyliens*. (Voyez le traité d'*Isis et d'Osiris* de Plutarque, tome XVII, p. 302.) Hérodote donne fort au long l'origine de ce culte, et les cérémonies qui lui étaient propres, dans son livre II. La gravité de l'histoire ne l'a pas empêché d'entrer dans des détails qu'on est encore trop heureux de ne pas retrouver dans Aristophane.

» flagitii prætermissum : plura virorum inter sese,
 » quàm fæminarum esse stupra. Si qui minus pa-
 » tientes dedecoris sint et pigriores ad facinus,
 » pro victimis immolari nihil nefas ducere. Hanc
 » summam inter eos religionem esse : viros velut
 » mente capta cum jactatione fanatica corporis
 » vaticinari : matronas baccharum habitu, cri-
 » nibus passis cum ardentibus facibus, decurrere
 » ad Tyberim, demissasque in aquam faces, quia
 » vivum sulphur cum calce insit, integra flamma
 » efferre. Raptos a diis homines dici, quos ma-
 » chinæ illigatos ex conspectu in abditos specus
 » abripiant : eos esse, qui aut conjurare, aut
 » sociari facinoribus, aut stuprum pati noluerint.
 » Multitudinem ingentem, alterum jam propè
 » populum esse : in his nobiles quosdam viros
 » fæminasque : biennio proximo institutum esse,
 » ne quis major xx annis initiaretur : captari ætates
 » et erroris et stupri patientes ¹ » Voilà quelles
 étaient ces bacchanales si dignes de la proscrip-
 tion d'un peuple sage. L'époque où on les célé-
 brait à Athènes avec le plus de zèle, était donc
 le règne de la licence, de la dissolution et de
 l'oubli des lois? Tout auteur, comique surtout,

¹ Titi-Liv. *Histor.* lib. XXXIX, pag. 749. C. *in-folio*. Fran-
 coforti ad Mœnum, 1578. La harangue que Posthumius eut
 occasion de prononcer à ce sujet est pleine de force et d'énergie,
 et de détails intéressans.

même avec le dessein de ramener à l'ordre par de bons conseils, cette liberté effrénée, pouvait-il s'empêcher de prendre le langage du moment et de souiller souvent son style dans la fange de ces voluptés grossières et révoltantes, qui seules étaient capables de charmer des âmes avilies et blasées par l'excès et l'abus de la liberté?

Mais Aristophane, en prostituant ainsi ses talens, a-t-il atteint le but qu'il se proposait? a-t-il fait goûter la nécessité de la paix? en sortant des *Acharniens*, le peuple d'Athènes n'a-t-il plus voulu entendre parler de guerre? n'a-t-il plus été la dupe et la victime des projets ambitieux de quelques jeunes gens qui savaient gouverner la multitude au gré de leurs passions?

Une comédie, comme je l'ai déjà observé plus haut, est bien loin de pouvoir produire de pareilles révolutions sur des citoyens légers, inconstans, qui cherchaient plutôt à rire de leurs sottises qu'à s'en corriger. Il fallait au contraire les forcer à réfléchir, leur tenir les yeux fixés sur le tableau effrayant des maux qui les menaçaient, les faire trembler pour eux et pour leurs enfans, frapper enfin ces têtes frivoles et inconsidérées avec la foudre d'une éloquence impétueuse. C'est avec ces moyens que notre inimitable fabuliste nous représente le paysan du Da-

nube ¹ au milieu du sénat romain. Il s'est bien gardé d'y introduire un bourgeois tel que Dicæopolis, avec tous les défauts de sa condition, un vil bouffon. Aussi Lamachus est-il le seul qui profite des plaisanteries d'Aristophane, parce que la comédie ne produit guère d'effets que sur des particuliers, tandis que l'éloquence du paysan du Danube fit tout changer conformément à ses desirs et aux besoins de ses compatriotes, qu'il sut exposer avec énergie :

On le créa patrice; et ce fut la vengeance

Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit

D'autres préteurs; et par écrit

Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,

Pour servir de modèle aux parleurs à venir.

On ne sut pas long-temps à Rome

Cette éloquence entretenir.

M. de Fontenelle a laissé des observations sur les comédies d'Aristophane : elles se trouvent dans le neuvième volume de la collection de ses œuvres (in-12, chez les libraires associés, Paris, 1766). Le jugement qu'il y porte des comédies d'Aristophane, remarque très-bien M. Brunck ², n'est pas à beaucoup près irréprochable. Il ne paraît pas

¹ Fables choisies, XI, 7.

² Tome II de son édition d'Aristophane, dans les notes, page 131.

avoir assez connu l'histoire et la langue des Grecs, pour qu'il ait pu saisir au juste le but des comédies d'Aristophane, l'allusion qui y règne d'un bout à l'autre, le jeu de la scène, et le mot pour rire de quantité de plaisanteries ; d'ailleurs, il prononce presque toujours d'après les mœurs et les usages de son siècle. Quoiqu'il dise que les *Acharniens* ne lui plaisent point trop, ce qui prouve qu'il n'a jamais parfaitement entendu cette pièce en grec, il convient cependant du bon comique qui se trouve dans l'opposition des préparatifs que fait Lamachus pour s'armer, et de ceux que fait Dicaëpolis pour un repas : « C'est » encore un endroit fort plaisant, ajoute-t-il, que » celui où ce Dicaëpolis, qui veut haranguer le » peuple, va prier Euripide de lui prêter les » haillons dont il avait habillé Téléphe, afin que » la harangue fit plus d'effet. Euripide, à qui on » demande l'une après l'autre toutes les pièces » de l'équipage d'un gueux, se plaint qu'on lui ôte » toute une tragédie. » M. de Fontenelle finit ainsi son examen des *Acharniens* : « Je n'aime » point toute la foire de Dicaëpolis, ni les filles » du marchand de Mégare dégénérées en truies » et vendues pour telles, à moins qu'il n'y ait à » cela quelques mystères que je n'entends pas. » Le grand mystère est dans les horreurs de la guerre qui force souvent à de plus grands excès.

A quoi des assiégeans n'ont-ils pas été réduits pendant un long siège? Ce grand mystère est encore dans la chose même que vendait le Mégarien. Mais cette chose n'est connue que de ceux qui savent la vraie signification du mot *χοίρος*.

Je dois prévenir mes lecteurs d'une omission que j'ai faite à la page 68. J'aurais dû faire une note au sujet de cette phrase, (lignes 4 et 5 du deuxième alinéa) : Car notre sang se glace dès que nous la perdons de vue. *στροφή*, qui est dans le grec, désigne cette espèce de révolution faite par le chœur quand il parlait, et qui est expliquée dans la note de la page 300 du troisième volume. Or, cette révolution était telle qu'en l'effectuant, le chœur devait perdre quelquefois de vue Dicæopolis.

LES CHEVALIERS,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Cette comédie fut jouée la 7^e année de la guerre du Péloponnèse, aux fêtes de Bacchus Lénéen, la 4^e année de la 88^e olympiade, sous l'archonte Stratoclès¹.

« SOLON voulant, dit Plutarque², que les officiers et magistrats demourassent entre les mains des riches citoyens, comme ilz étoient, et au demeurant mesler l'autorité du gouvernement, de sorte que le menu peuple en eust sa part, ce qu'il n'avoit pas auparavant, il fit une générale estimation des biens de chaque particulier citoyen : et de ceux qui se trouvèrent avoir de revenu annuel, jusqu'à la quantité de cinq cents minots et au-dessus, tant en grains qu'en fruits liquides ; il en fit le premier ordre, et les appela *Pentacosiomédimnes*³, c'est-

¹ La preuve est tirée d'une préface grecque et des paroles du poëte qu'on citera.

² Plutarque dans Solon, trad. d'Amyot. Paris, Cussac, t. II, chap. XX.

³ Medimnus, mesure attique.

» à-dire, ayans cinq cents minots¹ de revenu. Et
 » ceux qui en avoyent trois cents et pouvoient
 » entretenir un cheval de service, il les mit au
 » second reng, et les appela *Chevaliers*. Ceux
 » qui n'en avoyent que deux cents, furent mis au
 » troisième reng, et appelés *Zeugites*. Tous les
 » autres au-dessous s'appeloient *Thètes*, comme
 » qui diroit, mercenaires ou manœuvres vivans de
 » leurs bras, ausquelz il ne permet de tenir ny
 » exercer aucun office public, et ne jouissoient
 » du droit de bourgeoisie, sinon en tant qu'ilz
 » avoyent voix aux élections et aux assemblées de
 » ville, et aux jugemens, esquels le peuple ju-
 » geoit souverainement. »

Le titre de cette pièce étant ainsi connu, il sera aisé de voir qu'elle n'est qu'une violente satire de Cléon, trésorier-général d'armée. Une haine particulière, autant que l'amour du bien public, poussa Aristophane à se déchaîner si furieusement contre cet homme puissant. Cléon avait accusé le poète d'un crime grave, comme nous l'avons dit², et lui avait disputé son droit de bourgeoisie.

¹ « Dans le grec : Cinq cents médimnus. Le minot n'est que de trois boisseaux de Paris. Mais le médimne contenait plus de quatre boisseaux, comme je l'ai remarqué sur la vie de Lycurgue, chap. XII. C'est sur ce pied qu'il faut calculer le revenu des classes d'Athènes. Il consistait en grains et en fruits liquides, c'est-à-dire en vin et en huile. » Note de M. l'abbé Brotier sur cet endroit de Plutarque.

² Voyez la comédie des *Acharniens*.

Voilà la cause secrète du déchaînement. Du reste, Cléon était d'une insolence extrême. Nul auteur n'en dit du bien. Fils de corroyeur, et corroyeur lui-même, il s'était élevé par la brigue, et apparemment par une sorte de mérite, tel qu'il le fallait pour réussir dans une république. Il avait une voix terrible et imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple et de le mettre dans ses intérêts. Enflé d'un succès extraordinaire que lui procura la fortune plutôt que la bravoure, il devint presque le maître de l'État, et ce fut lorsqu'il était au comble de sa gloire, qu'Aristophane osa l'attaquer, non plus indirectement, mais en le produisant lui-même sur le théâtre. On reproche à Cléon le péculat, de l'ardeur à s'attirer des présens, de l'adresse à séduire le peuple, le vol d'une belle action qui n'était pas à lui. Voici l'occasion qui l'éleva à un si haut degré de pouvoir.

Pylos¹, petite ville du Péloponnèse, située sur le bord de la mer, vis-à-vis l'île Sphactérie et dans le territoire de Coryphasion, avait été abandonnée et dénuée de garnison, ainsi que plusieurs autres, durant le cours de la guerre. Démosthène qui y aborda avec deux flottes, engagea, quoiqu'avec peine, Eurymédon et Sophocle à la fortifier et à s'en faire une place d'armes, d'où l'on pourrait aisément infester les Lacédémoniens,

¹ Thucyd. I. IV.

qui n'en étaient éloignés que d'environ quatre cents stades ¹. Ce projet s'exécuta ; et il était en effet si important , que les Lacédémoniens firent tous leurs efforts pour reprendre Pylos. Elle devint même l'objet principal d'Athènes et de Lacédémone jusqu'à la fin de la guerre. Les Lacédémoniens ne manquèrent pas de l'assiéger , et pour en venir plus aisément à bout , ils jetèrent des troupes dans la petite île voisine : mais , comme les flottes agissaient de part et d'autre , les troupes de l'île se trouvèrent interceptées et manquèrent bientôt de tout. Les Athéniens de leur côté ne souffraient pas moins dans Pylos ; de sorte qu'eux et les ennemis étaient également assiégeans et assiégés , les premiers dans la ville , et les seconds dans l'île , victimes les uns et les autres de leur opiniâtreté. Cependant les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes pour demander une composition honorable , afin de tirer leurs troupes de Sphactérie. Leurs demandes étaient justes et même soumises. Leur harangue chez Thucydide en fait foi. Mais Cléon s'opposa vivement à tout accord avec les Lacédémoniens , jusqu'à maltraiter de paroles leurs ambassadeurs. Démosthène à son tour , se voyant dépourvu de vivres et de secours , envoya son collègue Nicias à Athènes pour engager la république à secourir

¹ Environ vingt lieues.

l'armée ou à entrer en négociation avec les ennemis. Le peuple d'Athènes, irrité de ce mauvais succès, commença à s'en prendre à Cléon ; mais Cléon, pour se tirer d'intrigue, rejetait la faute sur l'incapacité ou la lenteur des deux généraux ; et il se vantait publiquement de prendre l'île en vingt jours, si on le faisait général. Nicias le prend au mot. Cléon croit que c'est une feinte et ne recule point ; mais, voyant que Nicias songeait tout de bon à abdiquer le commandement, il commence à faire naître des difficultés, pour faire oublier ce qu'il avait témérairement avancé.

On n'en fut point dupe ; et ce qui est surprenant, on le fit général malgré lui, avec ordre de partir pour le siège. Il fut plus heureux qu'il n'avait été prudent : car, comme il était en chemin, Démosthène brûla un petit bois de l'île qui incommodait ses troupes ; et, par-là, la prise de Sphactérie lui devint si facile, qu'il n'eut plus besoin de secours. Cléon arrive, se joint à lui, et tous deux contraignent les soldats qui étaient dans l'île à se rendre. On les emmena à Athènes dans un triste état. Cléon revenu triomphant, contre l'attente publique, devient plus que jamais l'idole du peuple qui lui attribue cet exploit et le regarde comme le plus grand capitaine de son siècle. C'est ce qui le rendit extrêmement odieux aux principaux Athéniens, surtout aux chevaliers,

qui le haïssaient déjà à cause de sa basse naissance et de ses emplois obtenus à leur préjudice. Aristophane, pour démasquer cet homme vil, eut la hardiesse d'en faire un sujet de comédie, sans redouter son crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon ; et il monta sur le théâtre pour la première fois, aucun des comédiens n'ayant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barbouilla le visage de lie, faute de masque, n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme on en faisait pour ceux qu'on voulait jouer en public.

Deux choses empêchent qu'on ne puisse prendre aujourd'hui à cette pièce tout le plaisir qu'elle fit aux Athéniens, à savoir une infinité de traits personnels sur un homme qui ne nous intéresse pas, et un style composé d'énigmes et d'anecdotes dont il n'est pas toujours aisé de trouver le vrai sens. Nous tâcherons de ne rien omettre d'essentiel par rapport au but principal.

ACTE PREMIER.

DÉMOSTHÈNE et Nicias, vêtus en esclaves, ouvrent la scène. Le premier crie de toute sa force, comme s'il venait d'être battu. Il envoie au Tartare cet homme nouveau, ce maudit Paphlagonien¹ qui s'est introduit depuis peu dans la maison, et qui roue de coups les esclaves : allégorie ingénieuse ; car la maison c'est Athènes, le Paphlagonien c'est Cléon, non qu'il fût de Paphlagonie, mais par allusion² à sa voix rauque et semblable au bruit des flots. Les esclaves sont les premiers de la république, tels que Démosthène et Nicias, aussi-bien que la république même. Le maître de la maison, c'est le peuple. Cette satire est autant contre le peuple et l'État, que contre Cléon.

On voit que le reproche de Plutarque tombe de lui-même, quand il blâme Aristophane d'avoir fait parler des orateurs en esclaves, sans garder la bienséance des caractères. Dans le tour al-

¹ Paphlagonie, région de l'Asie mineure, dont Lucien dit que les habitans étaient superstitieux et bêtes.

² πικρὰ λέξις, ferveo.

légorique qu'il a pris de représenter ces grands hommes, les meilleures têtes de l'État, comme des esclaves d'un vieillard capricieux, maltraités par un homme vil, pouvait-il mieux garder la décence des caractères, qu'en les faisant parler en véritables esclaves? Il est vrai qu'il outre beaucoup; mais il ne charge les couleurs que pour jeter plus de ridicule sur eux, sur Cléon, sur les magistrats, sur le peuple et sur tout le gouvernement.

Nicias pète aussi de son côté contre le nouveau venu, et il invite son ami et son compagnon d'armes, à faire avec lui une lamentation, qui devient risible par la parodie d'un air digne du musicien Olympus¹. Démosthène est d'avis de laisser les pleurs et de songer aux moyens de se délivrer. Il se fait entre eux un combat à qui prononcera le grand mot, le mot décisif. Nicias cherche à le dire à la façon d'Euripide, à dire et ne dire pas, à parler d'une manière couverte et inintelligible. Aristophane fait allusion à la manière adroite et embarrassée dont Phèdre découvre à sa confidente son amour pour Hippolyte :

Tu connais ce fils de l'amazone ;
Ce prince si long-temps par moi-même opprimé.

¹ Olympus était un ancien joueur de flûte, instruit (disait la fable) par Marsias. Le poète parodie quelque air connu, et en général les poètes tragiques qui faisaient quelquefois pleurer leurs chœurs en musique.

² Racine, d'après Euripide.

GENONE.

Hippolyte, grands Dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Voilà précisément la scène et l'endroit que raille Aristophane dans Euripide. On peut juger sur ce seul trait, s'il est croyable quand il raille ce poète. Il nous le peint partout comme un homme très-rusé. Peut-être en était-il quelque chose ; mais on ne croira pas aisément, sur la foi d'un ennemi envenimé, qu'Euripide fût un homme dangereux, et encore moins que ce fût un poète médiocre. Athènes n'était pas dupe de ces parodies comiques.

Le grand mot qu'aucun des deux orateurs n'osait dire, comme Phèdre n'osait nommer Hippolyte, c'est le mot *Fuyons chez les Lacédémoniens*¹. L'un aidant l'autre le disent enfin sans le dire, et cela en joignant les syllabes qu'ils séparaient : c'est un jeu de mots et de théâtre. La fuite chez les ennemis était une fâcheuse ressource où les Athéniens réduisaient souvent leurs plus grands hommes, par la crainte de l'ostracisme ou de quelque chose de pis. Sans compter Miltiade, Thémistocle et tant d'autres, Alcibiade étant à la célèbre expédition de Sicile et se voyant rappelé pour répondre à ceux qui l'accusaient d'impiété,

¹ Μολῆσαι, fuir ; αὐτομολῆσαι, s'enfuir chez les ennemis.

jugea à propos d'user de cette recette. Nous aurons sujet d'en parler dans la suite.

Retenu par la crainte, Nicias veut prendre le parti de se réfugier aux autels des dieux. « Quels dieux, dit Démosthène? en tenez-vous? — Oui, » répond Nicias; car ils me persécutent si injustement, qu'il me faut bien croire qu'il y en a. » Ce mot impie est allégué pour faire soupçonner l'un et l'autre d'impiété. Cette accusation se trouve souvent dans Aristophane. Au reste, c'est à peu près la réponse que fit Diogène à un apothicaire¹, et Théodore le philosophe à un autre, étant interrogés s'ils croyaient aux dieux: « Sans doute, disaient-ils chacun à celui qui leur faisait la question, puisque je vous crois leur ennemi. » Démosthène et Nicias s'avisent enfin d'exposer la chose aux spectateurs, à condition qu'ils applaudiront.

Démosthène fait l'exposé par une énigme dont voici le sens. « Nous avons un maître dur², mangeur de fèves, homme colère et emporté, *Pny-citien*³ de nation, vieillard difficile et sourd. Il

¹ Diog. Laërt. l. VI, sect. XLII, et l. XI, sect. 103.

² Il désigne le peuple et les magistrats. Ils pressaient des fèves entre leurs dents, pour ne pas dormir à l'audience, et les guerriers prenaient de l'ail; c'est pourquoi Aristophane les appelle souvent mangeurs d'ail.

³ Du terme *Pnyx*; lieu de l'assemblée du peuple.

y a quelque temps qu'il s'est avisé d'acheter un esclave paphlagonien, corroyeur, homme intrigant et délateur fieffé. Ce fripon, connaissant bien son vieillard, s'est étudié à le flatter, à le gagner et à le séduire par ses insinuations. Peuple d'Athènes, lui disait-il, reposez-vous après jugemens, buvez, mangez, prenez ce qu'on donne aux assemblées ¹. Voulez-vous souper chez moi? et semblables impertinences. Par ce moyen il s'est insinué dans les bonnes grâces du vieillard, et nous a pillés tous. Par exemple, il m'a escamoté mon gâteau de Pylos ². Il a toujours le fouet ³ de cuir en main pour frapper, et pour empêcher les orateurs d'approcher du vieillard. Celui-ci radote et dit des oracles. Alors le Paphlagonien l'obsède, nous calomnie, nous menace, et tire de nous des présens, en criant : voyez comme j'ai traité Hylas. Si vous ne donnez, vous mourrez dès ce jour. Que faire? Il faut donner. »

¹ C'étaient trois oboles, ou une demi-draclme. Nous aurons souvent lieu d'en parler. Cléon établit qu'on donnerait trois oboles à chacun des six mille juges, au lieu de deux qu'on donnait auparavant. Le triobole valait cinq sols de notre monnaie.

² Allusion à la victoire de Pylos, dont Cléon eut tout l'honneur, quoique Démosthène eût tout disposé.

³ Allusion au métier du père de Cléon.



Démosthène, après ces mots, revient à Nicias, et lui demande quelle sera leur ressource. « La fuite, » dit celui-ci ; mais, répond l'autre, le Paphlagonien s'en apercevra ; car il a l'œil à tout. Il a un pied dans Pylos, et l'autre au barreau ; »

Ses deux mains sont au pays d'Étolie,
Et son esprit est en la Clopidie¹ ;

pour dire qu'il ne songe qu'à voler. « Il faut donc mourir, dit Nicias ; mourons au moins en braves gens. Comment, reprend Démosthène ? Prenons, » dit l'autre, du sang de taureau. Est-il rien de plus désirable que le sort de Thémistocle ? » C'est que le bruit populaire était que Thémistocle avait pris, pour s'empoisonner, du sang de taureau. Démosthène avoue qu'il aime mieux boire du vin, pour bien délibérer sur le parti qu'ils prendront. Cet orateur aimait à boire, puisqu'on le pince à ce sujet. Il vante ici beaucoup la puissance du vin dans les conjonctures délicates de la vie, et il engage Nicias à aller voler une bouteille. Il ne faut pas oublier qu'ils agissent l'un et l'autre en esclaves, et que tout cela est allégorique et rempli d'allusions qui nous sont échappées. Si on les retrouvait toutes, peut-être blâmerait-on moins Aristophane.

¹ Amyot, traduction de Plutarque, *Traité de la Curiosité*. Clopidie, comme si c'était un pays. Jeu de mots sur le terme *κλιπτω*, voler.

Nicias revient avec la bouteille, fort content d'avoir trouvé le Paphlagonien dans un sommeil d'ivresse, après s'être gorgé de confiscations et couché sur un cuir. Ce cuir revient toujours pour confondre Cléon sur sa naissance. Démosthène boit avidement en vrai esclave ; et le premier conseil que lui dicte Bacchus, c'est d'engager Nicias à voler les oracles qui sont entre les mains du Paphlagonien. On les dérobe, et on les lit. C'est une autre énigme un peu moins claire pour nous, qu'elle ne l'était pour les Athéniens. L'oracle dit : « D'abord un vendeur de toile gouvernera l'État » (c'est Eucratès) ; puis un vendeur de moutons » (c'est Lysiclès) ; un plus méchant lui succédera, » et ce successeur sera le vendeur de cuir, le Paphlagonien, le brouillon, l'homme vorace et à » voix bruyante, en un mot Cléon ; car il est écrit » dans les destins que tous les vendeurs se succé- » deront. Mais qui pourra supplanter le corroyeur » qui a supplanté le boucher ? » Démosthène dit, en lisant toujours, que ce sera un vendeur de chair cuite ou de boudins. Peut-on rien imaginer de plus cruel contre une république telle qu'Athènes ?

Nicias et son ami s'empresrent à chercher l'heureux libérateur prédit par l'oracle ; et il se pré-

¹ Eucratès, Lysiclès, et Cléon successivement questeurs ou trésoriers.

sente justement à eux un homme de cette espèce¹, nommé *Agoracritus*, qu'ils prient de sauver la république. L'on croit que ce personnage représentait allégoriquement Hyperbolus, homme vil dont nous avons déjà parlé. Cette fiction, toute basse qu'elle nous paraît, n'en était que plus caustique contre les Athéniens qui faisaient quelquefois entrer dans le gouvernement des gens très-méprisables.

« Oh ! l'heureux homme, s'écrient les deux orateurs, à la vue d'Agoracrite, vous n'êtes rien » aujourd'hui, et demain vous serez tout². » Le bon de l'affaire, c'est que ce manant auquel ils s'adressent, paraît avec une table remplie de viandes cuites ; et qu'au lieu de lui parler de sa marchandise, les deux orateurs l'abordent et le saluent respectueusement comme le chef et l'ange tutélaire de la république. Celui-ci, aussi surpris que l'*homme aux fagots* de Molière qu'on fait médecin malgré lui, les regarde l'un après l'autre. « Voyez-vous, continue Démosthène, tout ce » peuple nombreux ; vous en serez le maître et » l'arbitre souverain. Vous maltraiterez et emprisonnerez même les généraux d'armée. Montez » sur votre table et regardez ces îles, ces ports,

¹ C'était un vendeur de chair cuite avec sa boutique portative.

² Ce mot était plaisant, parce qu'il était vrai dans un État aussi capricieux que celui d'Athènes.

» ces vaisseaux, ces marchés. Jetez un regard à
 » droite sur la Carie ¹, et un autre à gauche sur
 » la Chalcédoine ², vous pourrez vendre tout cela.
 » L'oracle l'a déclaré. »

Cet homme étonné de tous les honneurs qu'on lui rend, ne saurait concevoir que, n'étant qu'un misérable, il puisse devenir un si grand homme : « Bon, lui réplique-t-on, c'est à cause de cela même. » Il a beau dire qu'il sait à peine lire, qu'il est indigne en toutes manières d'un si grand honneur; on lui persuade que ce sont-là justement les qualités qu'il faut pour gouverner dans le temps présent. On lui lit l'oracle énigmatique et burlesque qui le regarde, à savoir que le milan paphlagonien, c'est-à-dire le voleur Cléon sera dompté par le dragon, c'est-à-dire par l'andouille, ou plutôt par le faiseur d'andouilles.

Agoracrite a de la peine à revenir de son étonnement, tant il se croit peu né pour gouverner. « Pauvre homme, lui dit Démosthène, tu n'auras qu'à faire ton métier. Rien de plus facile. Il n'y a qu'à user d'enveloppes ³, tout brouiller,

^{1, 2} La Carie et la Chalcédoine étaient aux deux extrémités, l'une au midi, l'autre au nord d'Athènes, dont elles étaient tributaires. Ainsi Agoracrite ne pouvait les regarder ensemble sans se divariquer la vue, comme il le dit plaisamment. La Carie et la Chalcédoine sont aux deux extrémités de l'Asie, ayant entre elles toute la mer Égée, l'Hellespont et la Propontide.

³ Allusion au métier de cet homme, comparé à la manière dont Cléon en usait dans le gouvernement.

» attirer le peuple par des caresses de cuisine et
» le duper. Voilà ce que tu fais. Tu as outre
» cela d'autres excellentes qualités pour le peu-
» ple, la voix forte, l'éloquence impudente, le
» génie malin et la charlatanerie du marché.
» Crois-moi, tu vaux trop, et tu as tout ce qu'il
» faut pour le gouvernement.» On l'exhorte à atta-
quer le Paphlagonien ; entreprise hardie. Il en
sent tout le poids, et il demande qui le secondera.
Les riches ? Ils respectent Cléon. Les pauvres ?
Ils le craignent. Démosthène lui promet l'assis-
tance des chevaliers ennemis jurés de Cléon, celle
des spectateurs, la sienne et celle des dieux. Il
l'exhorte plaisamment à ne rien craindre. « Car,
» dit-il, ce n'est pas Cléon lui-même qui paraî-
» tra ; puisqu'aucun artisan n'a osé faire son mas-
» que. Mais on le reconnaîtra si bien qu'on croira
» le voir lui-même.» Nicias avertit aussitôt par
un cri effrayant, que le Paphlagonien s'est ré-
veillé, et qu'il va paraître. L'on ne saurait cer-
tainement mieux préparer l'arrivée d'un scélérat
sur le théâtre, que le fait ici Aristophane depuis
la première scène. Molière l'a peut-être imité
dans l'artifice qu'il a employé à préparer ainsi
les spectateurs à son Tartuffe, qui ne se montre
qu'après avoir été ébauché par autant de coups
de pinceau que Cléon. On ne peut nier du moins
que Molière n'ait pris d'Aristophane l'idée et les

traits du médecin malgré lui. On le reconnaît dans Agoracrite qui, malgré lui, devient un grand homme d'État.

Cléon paraît en réprimandant d'une voix terrible les deux esclaves. Il semble leur reprocher obscurément de solliciter ceux de Chalcis à la révolte. Les Chalcidiens se revoltèrent en effet un ou deux ans après ¹. Ce soupçon que jette Aristophane sur Démosthène et Nicias est bien odieux, et montre bien la liberté de l'ancienne comédie. Démosthène, de son côté, appelle à grands cris Agoracrite qui s'enfuit en tremblant. A son défaut, l'orateur appelle au secours les chevaliers qui viennent en chœur. Il les arrange comme s'il s'agissait de livrer bataille ². Le chœur répond à ses cris, et tout retentit de ces mots : « Frappez, » frappez cet ennemi des chevaliers et du peuple, » ce gouffre de déprédations et de rapines ; prenez garde qu'il n'échappe ; car il sait les routes » détournées d'Eucratès. » On taxe ici obscurément la souplesse et la basse naissance de l'un et de l'autre.

Cléon, fort embarrassé de cette espèce de sédi-

¹ La huitième année de la guerre, sous l'archonte Isarchus. Thucyd. I. IV.

² Allusion à l'expédition de Pylos, où Démosthène et Cléon commandaient par indivis.

tion, appelle à son aide les juges. Il leur donne l'épithète de *Triobolaires* par égard à l'honoraire qu'il avait fait augmenter pour eux ; et il leur fait entendre qu'il les nourrit par ses délations et ses clameurs. Mais les juges ne viennent point. Le chœur allègue ses raisons contre Cléon, à savoir qu'il dévore la patrie. Celui-ci flatte les chevaliers pour les apaiser. « Quoi, s'écrie-t-il, traiter » ainsi un homme qui voulait ouvrir l'avis de » vous ériger un monument en mémoire de votre » bravoure ¹. » Le chœur n'est pas la dupe de cette basse adulation, et menace de plus en plus son ennemi.

Agoracrite qui s'était caché, voyant qu'il n'y a rien à craindre et qu'il sera soutenu, vient droit à Cléon dont l'aspect l'avait d'abord épouventé, et il se vante de dompter ce rival, malgré sa voix de tonnerre. On consent à ce combat; combat entièrement comique, puisqu'il s'agit entre les deux rivaux de savoir qui l'emportera par la force des poumons et par l'impudence, qui sont les deux uniques talens que les chevaliers reconnaissent dans Cléon. Thucydide et Plutarque ² disent qu'en effet il était mauvais capitaine et citoyen turbulent. Les historiens s'accordent assez avec le poète.

¹ Ce trait a l'air d'une satire contre les chevaliers. Il tombe cependant plus à plomb sur Cléon.

² Thucydide, l. IV ; Plutarque, dans Périclès et ailleurs.

Cléon, qui sent quel est le concurrent à qui il a affaire, commence par vouloir le rendre suspect d'intelligence avec les ennemis ; ruse ordinaire qui lui réussissait, et qui montre son caractère de délateur. Mais il trouve un adversaire digne de lui ; car Agoracrite l'accuse d'aller à jeun au Prytanée et d'en sortir rassasié. Il feint même malignement qu'il a tous les vices qu'il veut reprocher à Cléon, et il les expose en termes allégoriques et tirés du métier de Cléon et du sien. Les deux combattans sont aux prises. Ils s'accablent de clameurs et d'injures, coup sur coup. Cléon insiste, tonne, menace et crie d'une voix de Stentor. Agoracrite réplique, le bat d'estoc et de taille et ne cède pas un pouce de terrain. C'est un combat singulier fort vif où les bottes sont autant de coups de dents qui emportent le morceau. Mais cette alternative d'injures, quoique pleines du sel le plus mordant sur Cléon, n'est pas propre pour notre langue et nos mœurs. L'affaire de Pylos mise en assaisonnement burlesque en fait presque tout le prix. On peut imaginer ce que c'est que de voir aux prises deux athlètes tels qu'un faiseur de saucisses et un général d'armée aussi accredité qu'insolent, qui disputent le prix de l'impudence et de l'étendue de la voix, pour montrer qu'ils sont propres à se mêler du gouvernement d'Athènes. Il n'est presque

point de crimes infamans qu'ils ne s'imputent mutuellement, et par-là ils font la preuve, suivant l'idée du poëte comique : trait hardi, s'il y en eût jamais, et si souvent répété, qu'il est inconcevable comment l'État athénien pouvait l'entendre et le souffrir. Mais la politique était de laisser dire et de toujours faire. Pour conclusion, Agoracrite et Cléon se citent l'un l'autre devant les juges, et courent s'entre accuser.

L'intermède¹ du chœur est un discours adressé en partie aux spectateurs. On y dit la raison qui a engagé le poëte à donner pour la première fois cette pièce en son nom, ce qu'il n'avait encore osé faire d'aucune autre comédie. C'est qu'il regardait, dit-on, l'art comique comme une chose très-épineuse ; et que le sort de ses prédécesseurs, même des plus célèbres, tels que Magnès, Cratinus, Cratès, etc., lui faisait peur. On y parle des anciens guerriers athéniens, plus braves et moins intéressés que ceux du temps présent avec qui on les compare. Enfin le chœur y vante ses belles actions, c'est-à-dire celles du second ordre des Athéniens. Le tout est mêlé d'invocations aux dieux, à la manière des chœurs, et traité avec autant de malice que d'allégorie.

¹ Parabasis.

ACTE II.

DÈS qu'Agoracrite reparâit, il annonce au chœur, impatient de savoir le succès de sa dispute avec Cléon, en présence du sénat, que Cléon a été honteusement vaincu. Il raconte la chose en détail, mais d'une manière bouffonne; car en se faisant le singe de Cléon, il le bat par ses propres armes. Voici la substance du démêlé. « Cléon, » dit Agoracrite aux chevaliers, a répandu d'a- » bord des torrens de calomnies contre vous tous. » Il vous a traités de conjurés. Le sénat, séduit » par ses fourberies, commençait à s'armer d'un » front sévère; j'ai pris la parole après avoir in- » voqué comme des dieux les effrontés, les im- » posteurs, le marché, etc. » Agoracrite ajoute ici une polissonnerie pour contrefaire les basses manœuvres de Cléon. Il dit qu'après avoir salué profondément¹ un des juges à qui il était échappé

¹ Le texte grec diffère un peu. Agoracrite dit, qu'ayant entendu à sa droite, non pas un juge, mais quelqu'un qui lâchait ce bruit involontaire, il s'était prosterné, *adoravi*, comme c'était la coutume quand on recevait un augure favorable. (Note de l'anc. édit.)

quelque bruit involontaire , il s'est mis à crier :
 « Grande nouvelle, Messieurs, nouvelle intéres-
 » sante! Hé quoi? depuis que nous avons guerre,
 » jamais vos poissons ¹ favoris que vous aimez
 » tant n'ont été à si grand marché. » C'est un
 mot sanglant contre l'imbécillité des magis-
 trats, qui, au lieu de songer sérieusement aux
 guerres de l'État, se laissaient séduire par les
 raisonnemens de Cléon qui leur faisait croire que
 tout allait bien, quand les mets dont ils faisaient
 leurs délices n'étaient pas rares. « A ce mot,
 » continue Agoracrite, vous eussiez vu la séré-
 » nité reparaître sur tous les visages. On m'ap-
 » plaudit, on me couronne, et je fais en sorte qu'en
 » effet ces poissons tant vantés étaient à vil prix.
 » Cléon qui se voit supplanté, propose à son tour
 » une hécatombe pour les bonnes nouvelles qu'il
 » a reçues; mais je recharge en demandant deux
 » hécatombes, et même un sacrifice de mille
 » chèvres ², si les *Trichides* ³ ne coûtent qu'une

¹ Ἀεὺν, sorte de poisson très-délicat, dont les Athéniens
 étaient friands.

² Allusion au vœu que firent les Athéniens avant la bataille de
 Marathon. C'était de sacrifier à Diane autant de boucs ou de
 chèvres qu'ils tueraient d'ennemis. Ils ne purent trouver assez
 de victimes, et ils se contentèrent d'en immoler cinq cents tous
 les ans, ce qui se faisait encore du temps de Xénophon. Xéno-
 phon, l. III, *de expéd. Cyri.* et *Ælian. variar. Hist.* l. II, c. XXV.

³ Τριχίδες, sorte de poisson.

» obole le cent. Ce mot réveille le sénat. En vain
» Cléon veut raisonner ; on ne l'écoute plus. Un
» député de Lacédémone vient demander au-
» dience et parler de paix. On ne daigne pas
» l'entendre. Quoi , parler de paix, tandis que les
» ennemis savent que les poissons les plus exquis
» ne coûtent presque rien à Athènes ! On rompt
» l'assemblée, et on court aux poissons. Agoracrite
» achète des herbes pour assaisonner ces poissons
» si recherchés. Il en donne *gratis* à ceux qui
» n'en peuvent acheter. On le comble de louan-
» ges et de caresses , de sorte , dit-il, que j'ai
» gagné tout le sénat pour une obole de corian-
» dre. » Voilà l'histoire du sénat par rapport à
Cléon , et de Cléon par rapport au sénat. Est-il
une satire plus accablante ? Y en eut-il jamais
de semblable dans tout autre État qu'Athènes ?

Cléon revient tout fumant de courroux. Il jette feu et flamme contre Agoracrite. Mais celui-ci , fier de sa victoire , soutient ce nouveau choc du même air. La contestation se renouvelle avec plus de vivacité , en présence des chevaliers qui soutiennent Agoracrite. Après quelques injures allégoriques, Cléon, qui s'est mal trouvé du tribunal supérieur , menace son concurrent de le traîner à celui du peuple. L'autre accepte le parti en disant qu'il criera plus haut. Il sait que c'est le moyen d'avoir gain de cause auprès du peuple.

CLÉON.

Mais tu es un misérable que le peuple ne croira pas. Pour moi, je le tourne comme il me plaît.

AGORACRITE.

Voyez comme il se joue du peuple qu'il se vante d'avoir à lui.

CLÉON.

C'est que je sais de quels mets il le faut régaler.

AGORACRITE.

Oui, tu imites les nourrices qui mangent la bouillie de leurs enfans.

Cléon appelle le vieillard qui fait le personnage du peuple. « Sortez, dit-il, mon cher petit » peuple, sortez, mon père. »

Agoracrite en dit autant. Le vieillard gronde et paraît. Cléon se plaint à lui des maux qu'il souffre pour l'avoir trop aimé. Mais le concurrent ne fait pas moins de caresses à l'imbécille vieillard.

CLÉON.

Une preuve de mon amour pour le peuple, c'est que j'ai supplanté le général de Pylos, et que j'ai chassé les Lacédémoniens.

AGORACRITE.

Et moi, en me promenant, j'ai escamoté un potage qu'un autre avait fait.

Agocracrite prie donc le peuple de juger sur cette contestation , pourvu que ce ne soit pas dans le lieu ordinaire de l'assemblée. « Car, ajoute-t-il, le bon homme est très-sensé chez lui ; mais dans l'assemblée, il tombe en enfance. »

Les deux concurrens plaident devant le vieillard. Cléon commence, et fait une imprécation ridicule pour prouver son amour envers le peuple ¹. Agocracrite enchérit par une imprécation encore plus impertinente. On entre en matière. Le premier allègue ses extorsions et ses vols sur les particuliers en faveur du peuple. Mais le second dit que rien n'est plus aisé que d'en faire autant, et pour montrer combien Cléon est peu amateur du peuple : « Quoi, dit-il, vous peuple, qui avez si bravement combattu à Marathon, et dont les victoires nous ont inspiré tant d'orgueil, il vous laisse asseoir sur la pierre dans les lieux d'assemblée! » Là-dessus il donne au vieillard un carreau. Cette complaisance commence à le gagner en faveur d'Agocracrite, qui profite de cette ouverture, pour accuser Cléon

¹ Il insinue qu'il est le plus honnête homme des trésoriers après Lysiclès et deux courtisannes, qui étaient apparemment celles de Lysiclès.

Le grec ne dit pas le plus honnête homme, mais celui qui a rendu le plus de services au peuple athénien : Βέλτιστος περί τὸν Δῆμον τῶν Ἀθηναίων. (Note de l'ancien éditeur.)

d'avoir eu de la dureté pour le peuple durant huit années ¹, tandis qu'il le voyait réduit à habiter dans de misérables chaumières; et surtout d'avoir renvoyé avec hauteur les Lacédémoniens qui demandaient humblement une paix aussi utile à Athènes qu'à eux-mêmes. Cette négociation des Lacédémoniens, si bien décrite par Thucydide ², se fit au sujet de leurs troupes interceptées dans l'île de Sphactérie.

Cléon réplique qu'il n'a maltraité les députés que par amour pour la patrie, et sur la foi de certains oracles ³, qui l'assuraient que le peuple athénien ferait la loi à tous les Grecs, et recevrait jusqu'à cinq oboles⁴ par tête à chaque assemblée. C'étaient-là en effet les motifs puérils dont l'am-

¹ Quelque temps avant la guerre, les habitans de plusieurs bourgs de l'Attique s'étaient retirés à Athènes, où ils logeaient comme ils pouvaient. Thucyd. l. I. Cela dura long-temps, et causa enfin une peste. Cet endroit d'Aristophane, et quelques autres où il parle des fêtes lénéennes, d'une victoire remportée sur les Corinthiens par deux mille fantassins et deux cents cavaliers, de l'alégresse qui précéda les échecs des Athéniens à Mégare et à Delium, malheurs qui n'arrivèrent que la huitième année de la guerre; tout cela, dis-je, confirme la date de cette comédie marquée par la préface grecque.

² Thucyd. l. IV.

³ On raille ici Cléon, comme dans les premières scènes, sur ce qu'il affectait de bercer le peuple d'oracles prétendus.

⁴ Cléon fut le premier qui en fit donner trois.

bitieux Cléon repaissait la commune pour l'engager à s'opposer à la paix, ce qu'elle fit pour son malheur. Aussi Agoracrite reproche-t-il à Cléon que son motif est moins la gloire du peuple que son propre intérêt, soit pour s'enrichir durant la guerre et pêcher en eau trouble, soit pour empêcher la recherche de ses crimes. Thucydide dit la même chose au livre quatrième. Cléon veut égaler ses services à ceux de Thémistocle; nouvelle matière à raillerie. Le vieillard, indigné d'avoir été si long-temps dupe de Cléon, lui impose silence. Son rival le charge de plus belle, et l'accuse de péculat et de collusion intéressée avec ceux qui voulaient perdre les Mitylénéens. Le poète touche là une histoire qui est rapportée fort au long au troisième livre de Thucydide. Ceux de Mitylène, État de l'île de Lesbos, s'étaient révoltés pour la deuxième fois contre les Athéniens; le général Pachès s'étant rendu maître de la ville, envoya les plus coupables à Athènes. On délibéra sur le sort de cette ville rebelle, et à l'instigation de Cléon, on fit un décret qui condamnait à mort non-seulement les prisonniers, mais tous les Mitylénéens qui étaient au-dessus de l'âge de puberté. Le reste, tant femmes qu'enfants, fut condamné à l'esclavage. La république, après ce premier transport de courroux, se repentit d'un décret si barbare. Cléon fit une ha-

rangue qu'on lit dans l'historien, pour engager le peuple à le confirmer. Cette harangue est vive et belle. Diodore y répondit en faveur des Mitylénien. Les voix furent partagées ; mais le plus grand nombre fut pour faire grâce. On cassa le décret, et l'on envoya sur-le-champ un vaisseau pour révoquer les ordres cruels qu'un autre portait. Le second arriva heureusement aussitôt que le premier. On épargna Mitylène, et l'on se contenta de faire mourir les plus coupables. Aristophane veut apparemment insinuer que Cléon avait reçu quarante mines pour plaider contre les Mitylénien, ou bien qu'on lui avait promis ou donné les dépouilles de ceux qui étaient condamnés.

Cléon est réduit à se jeter sur la défensive. Il allègue en sa faveur les boucliers de Pylos pris sur l'ennemi, et on le raille sur les cuirs attachés à ces boucliers. Il allègue encore qu'il a apaisé seul une conjuration. On lui répond qu'il a imité les pêcheurs qui troublent l'eau pour faire une pêche plus abondante. Agoracrite lui demande méchamment si, dans le temps qu'il s'est enrichi à vendre du cuir, il a donné seulement au vieillard-peuple de quoi se faire des courroies. Aussitôt il donne lui-même des souliers. Il y ajoute un manteau, après un semblable reproche à Cléon. Celui-ci veut faire de même, et couvrir les épaules du peuple.

Mais le vieillard rejette cet autre manteau, comme sentant le cuir. Agoracrite, tournant toujours en ridicule tout ce qu'a fait Cléon, le met dans une grande fureur dont il se rit, et le vieillard est tellement gagné, qu'il ôte à Cléon l'anneau qui était la marque de la dignité des questeurs, pour le donner à Agoracrite. Mais on est fort surpris de trouver que l'anneau, au lieu de porter la marque ordinaire, représente un oiseau de proie, le bec ouvert comme pour haranguer. « Ce n'est pas là » mon anneau, c'est celui de Cléonyme, » dit le peuple. Incontinent il en donne un autre avec la questure à Agoracrite. Cléon, pour se soutenir, veut revenir à ses oracles ; mais son rival lui ferme la bouche en disant qu'il en a de plus intéressans. Toutefois, comme les oracles sont une nouvelle ressource de Cléon pour regagner le peuple, on consent à les écouter. Après quelques traits mordans du chœur, Cléon les produit, et Agoracrite y oppose les siens ; c'est le sujet du troisième acte.

ACTE III.

CETTE opposition d'oracles, c'est-à-dire de belles promesses dont on tâche de repâître le peuple,

est traitée dans le même genre de plaisanterie que tout ce qui s'est passé jusqu'ici entre les deux rivaux, mais d'une manière encore plus énigmatique. Cléon montre quelques papiers mystérieux, ajoutant qu'il en a un plein coffre. Les oracles pour séduire Athènes ne lui coûtaient rien. L'autre, pour enchérir, dit que sa maison en est remplie. Le premier oracle de Cléon est un ordre de *garder le chien qui aboie* : le chien, c'est lui-même. Agoracrite en donne un tout contraire contre *ce cerbère qui se nourrit du sang du peuple*. Cléon en produit un second où il se compare à *un lion qu'il faut conserver*. Mais on lui fait remarquer que ce même oracle, mieux entendu, dit *qu'il faut enfermer le lion et le mettre au Piloni*¹. Les oracles continuent toujours sur le même ton, plus obscur pour nous qu'il ne l'était pour les spectateurs. Cela montre que le peuple se laissait amuser par les sentences superstitieuses, dont ceux qui voulaient gouverner usaient habilement. Cléon, dans un de ses oracles, fait allusion à celui de Thémistocle qui est très-connu, c'est-à-dire aux *murs de bois* qu'Apollon conseillait aux Athéniens de construire, et que Thémistocle interpréta par le terme de vaisseau, en les engageant à donner la bataille navale de Salamine.

¹ Dans un bois à cinq trous ; *πέντεσυρτήρω ξύλω.*

Comme il n'est ici question que du goût de la comédie ancienne, et non pas de grandes recherches d'érudition qui écarteraient du but principal, on se dispensera aisément de l'explication pénible et souvent impossible de quelques autres oracles comiques dont les allusions sont moins aisées à démêler et feraient peu de plaisir.

Les oracles n'ayant pas réussi à Cléon, il a recours à une autre adresse, c'est de promettre au peuple du blé. Mais le peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil ministre d'État, parce que, dit-il, on l'a souvent éprouvé trompeur, ainsi que Théophraste. Cléon ajoute qu'il est près de donner un festin au vieillard. Agoracrite fait la même offre en termes plus magnifiques, de sorte que le vieillard-peuple qui se prenait aisément par ces repas et ces largesses, accepte le défi et les met aux prises, résolu de se livrer à celui qui saura mieux le régaler : cela dispose à l'acte suivant. Car les deux athlètes vont préparer le festin, et durant cet intervalle, les chevaliers font observer au vieillard qu'il est en effet le souverain d'Athènes, puisque tous les grands s'empressent à le caresser et à lui faire la cour; mais qu'après tout, il ne sait pas user de son pouvoir, puisqu'on le séduit comme on veut, par les pièges les plus grossiers. Le peuple répond que c'est un plaisir exquis pour lui d'enrichir des brigands qui le

flattent, et de leur faire ensuite rendre leur proie.

ACTE IV.

LES deux compétiteurs, résolus de se concilier l'amitié du vieillard, à quelque prix que ce puisse être, reviennent en équipage de maître-d'hôtel, chacun avec une table chargée de mets pour le peuple. Leur entrée est comique ; car, feignant qu'ils sont dans une lice, prêts à courir au moindre signal, ils attendent celui du vieillard pour commencer. Cléon lui présente un siège, et Agoracrite une table. Le premier dit : « Mangez de » ce gâteau que j'ai fait à Pylos. — Prenez, dit » l'autre, cette croûte que Cérès fit exprès pour » vous. » Chacun des deux offre ainsi alternativement quelque mets par allusion aux affaires de la république ; et le second enchérit toujours sur le premier. Mais Agoracrite, qui jusques-là a plus offert que son rival, se trouve pris lorsque son adversaire présente un salmis de lièvre au peuple ; car il n'en a point à offrir : or c'était le mets délicieux. Ils'avise donc d'un tour d'adresse, pour exprimer celle dont usa Cléon par rapport

à l'affaire de Pylos. Il feint qu'il voit arriver des députés chargés d'argent. Où sont-ils, dit vivement Cléon? Agoracrite profite de ce moment de curiosité pour le supplanter; et il présente au peuple le plat que lui destinait son compétiteur. L'allusion est visible, et Aristophane comptait bien qu'on la sentirait parfaitement. Aussi Cléon avoue-t-il qu'il est vaincu en fait d'impudence.

L'autre, pour le confondre par un dernier effort de génie, propose au vieillard de fouiller leurs mannes. Celle d'Agoracrite se trouve vide. Il avait tout donné au peuple. Mais celle du Paphlagonien est toute remplie; il n'en avait presque rien tiré pour régaler le peuple. « Et voilà » ce qu'il a toujours fait, dit Agoracrite. Il vous » a donné peu et s'est tout réservé. » Sur cela, le peuple veut ôter à Cléon la couronne dont il l'a orné, pour la donner au nouveau favori. Mais Cléon dit à haute voix qu'il n'en sera rien, parce qu'il a un oracle de Delphes qui lui marque les qualités de celui qui le supplantera. Ce sera moi-même, répond Agoracrite; et j'ai tout ce qu'il faut pour cela. En effet, Cléon l'interroge à peu près comme OEdipe questionne le berger de Laïus, dans Sophocle¹; et, à chaque réponse, il reconnaît peu à peu son successeur dans ce nouveau rival. Les

¹ Parodie de la plus brillante scène de l'*OEdipe-Roi* de Sophocle, vol. III.

questions et les réponses sont singulières ; car elles aboutissent à montrer qu'Agoracrite est un homme vil, un vendeur de viandes cuites, un voleur, un parjure, un imposteur, un coquin fieffé, et par conséquent le véritable et digne successeur de Cléon. Cléon le reconnaît par l'interprétation de l'oracle, et imitant toujours OEdipe : « Hélas ! s'écrie-t-il, l'oracle est accompli ; ca- » chez le malheureux Cléon. Adieu, chère cou- » ronne, je te quitte à regret ; un autre te por- » tera, sinon plus grand voleur que moi, du » moins plus fortuné. » Ces derniers vers sont une parodie d'un des plus beaux endroits de l'*Alceste*¹ d'Euripide. Il y a encore, dans le reste, des parodies de quelques autres morceaux d'Euripide que nous n'avons plus. Quoique les scholiastes ne disent rien de celle de Sophocle, elle est trop visible pour ne pas l'apercevoir ; et il est bon de ne pas l'oublier et de conclure qu'Euripide n'a pas été le seul des trois poètes tragiques qu'Aristophane ait maltraité.

Le nouveau trésorier est déclaré vainqueur, et salué comme tel. On lui livre le Paphlagonien pour en faire ce qu'il voudra. Agoracrite promet au peuple, qui se recommande à lui, un retour

¹ Voyez *Alceste*, vol. VI.

parfait et un soin particulier de la *ville des Sots* ¹. Ainsi appelle-t-il Athènes par un mot métaphorique ². Tandis que le vainqueur s'en retourne avec le peuple, le chœur fait son office comique de médire, ou plutôt de déchirer le public et les particuliers en dévoilant impudemment les choses les plus exécrables.

 ACTE V.

AGORACRITE vient brusquement, mais en homme triomphant. Il demande silence, comme pour annoncer une grande nouvelle. On l'écoute : « J'ai » refondu, dit-il, le peuple, et je vous le rends » honnête homme, de scélérat qu'il était. Il habite » l'ancienne, la véritable Athènes, et il est de- » venu tel qu'il fut autrefois du temps des Mil- » tiade et des Aristide. » On ouvre les portes, le peuple rajeuni paraît au milieu des acclamations du chœur. Il remercie Agoracrite du bienfait qu'il vient d'en recevoir ; et comme s'il eût perdu la mémoire de tout ce qui lui était arrivé du temps de Cléon, il demande qu'on l'en ins-

¹ Τῇ Κεχρησμένῳ πόλει ; littéralement : la ville des Béants, de ceux qui ont toujours la bouche béante.

² Aristophane dit ici et ailleurs que le peuple a toujours la bouche béante, comme un sot.

truisse. Agoracrite lui raconte sans façon une partie des folies qui sont échappées au vieillard, comme dans un délire; par exemple, de s'être livré à des séducteurs qui le flattaient pour le piller, et autres choses pareilles. Le peuple rougit de ses fautes passées; mais le nouveau questeur les attribue moins à lui qu'à ceux qui l'ont trompé. Il lui fait cependant des questions sur la manière dont il se comportera désormais. En personnage sage, répond le peuple. Cette espèce d'interrogatoire est très-satirique, ainsi que toute la scène. Enfin, pour surcroît de satire et de comique extraordinaire, Agoracrite produit deux femmes qu'il dit être les anciennes alliances d'Athènes avec Lacédémone, que Cléon tenait captives chez lui, et il les remet entre les mains du peuple devenu sensé. « Mais que ferez-vous, dit ce dernier » personnage, de ce coquin de Paphlagonien qui » a tant fait de mal? » Agoracrite ne voit pas de plus grande punition que de rendre l'échange parfait, et de lui donner le métier qu'il quitte lui-même pour prendre sa place.

Voilà ce qu'il y a de plus curieux dans cette pièce, dont le goût et la conduite représentent parfaitement la bizarrerie, l'acrimonie, la hardiesse des comiques grecs, et le génie des spectateurs athéniens qui aimaient les vérités crues et les traits sanglans, fût-ce contre eux-mêmes.

LES CHEVALIERS,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

DÉMOSTHÈNE.

NICIAS.

UN VENDEUR DE BOUDINS, nommé AGO-
RACRITE.

CLÉON.

CHOEUR de Chevaliers.

LE PEUPLE personnifié, sous la figure d'un
VIEILLARD.

DEUX FEMMES, personnages muets.

La scène est dans le marché d'Athènes.

LES CHEVALIERS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMOSTHÈNE, NICIAS.

DÉMOSTHÈNE.

Aïe! aïe! que de misères! Aïe! ! damné Paphlagonien! maudite acquisition qu'on vient de faire! Que les dieux le confondent avec tous ses beaux avis! depuis que, sous de fâcheux auspices, il s'est introduit dans la maison, il roue de coups les esclaves.

NICIAS.

Oh! oui, qu'il périsse misérablement, ce chef Paphlagonien, et avec lui toutes ses calomnies!

DÉMOSTHÈNE.

Ah! pauvre malheureux! comment t'en va?

¹ ἰαττατακιάξ τῶν κτηνῶν, ἰατταταί.

NICIAS.

Pas mieux que toi : fort mal.

DÉMOSTHÈNE.

Approche donc, et lamentons-nous ensemble, comme deux flûtes qui jouent un air d'Olympus¹.

ENSEMBLE.

Mù mù, mù mù, mù mù, mù mù, mù mù,
mù mù².

DÉMOSTHÈNE.

Laissons ces pleurs inutiles. Songeons plutôt aux moyens de nous délivrer ; et ne nous plaignons pas davantage.

NICIAS.

Quels moyens de salut pouvons-nous avoir ? dis-le donc.

DÉMOSTHÈNE.

Dis-le, toi : je ne veux pas t'en ôter la gloire.

¹ Voyez au sujet d'Olympus, les chapitres IX, XVI, XVII, XVIII, XXIV, XLIII et L, du *Traité de la musique* de Plutarque, avec les notes et les observations du nouvel éditeur sur ces divers endroits, dans la nouvelle édition, tome XXII, Paris, Cussac. J'ai suivi ici l'interprétation de M. Burette; elle se trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*; tom. X, pag. 256.

² « Ils prononcent ensemble un vers iambe pur, composé de » la syllable *μυ*, répétée douze fois avec l'accent grave et le cir- » conflexe *μῖς* alternativement; ce qui forme une espèce de » miaulement ou de chant plaintif des plus risibles. » M. Burette, à l'endroit cité dans la note précédente.

NICIAS.

J'en jure par Apollon, je ne parlerai pas le premier. Commence donc hardiment, et je m'expliquerai ensuite.

DÉMOSTHÈNE.

Que ne peux-tu me prévenir, et dire toi-même ce qu'il faut que je dise ¹ !

NICIAS.

Je n'oserais oser : comment le dirais-je finement et à la manière d'Euripide ?

DÉMOSTHÈNE.

Fi donc, fi ; foin des drogues de cette boutique ² ! chante plutôt un air pour engager à fuir loin d'un tyran ³.

NICIAS.

Eh ! bien, répète tout d'une haleine : *Fuyons*.

DÉMOSTHÈNE.

Soit ; *fuyons*.

NICIAS.

Maintenant ajoute *en à fuyons*.

¹ Vers parodié, tiré de l'*Hippolyte* d'Euripide, v. 346. Voyez tom. VII, pag. 36.

² *μη διασκανδελίσσης* : ne va pas me donner du scandix, c'est-à-dire des herbes sauvages au lieu de bonnes.

³ Le traducteur italien a lu un peu différemment : Non mi, non mi. Non haves paura, ne timidita, et non volere essere ne-neggilte, ma truova qualche partenza da'l patrone.

DÉMOSTHÈNE.

En !

NICIAS.

Fort bien : à présent, (vas-y d'abord doucement comme font ceux qui se grattent), répète lentement *fuyons* ; puis fréquemment, en y joignant la particule *en*.

DÉMOSTHÈNE.

Fuyons-nous..... en..... fuyons-nous, enfuyons-nous.

NICIAS.

Hem ! n'est-ce pas charmant ?

DÉMOSTHÈNE.

Oui, j'en conviens avec toi ; mais je crains pour ma peau : tu as parlé de se gratter ?

NICIAS.

Qu'y a-t-il à cela ?

DÉMOSTHÈNE.

C'est qu'on s'écorche en se grattant ¹.

NICIAS.

Ce serait donc bien fait à nous, eu égard à notre position, de nous réfugier à quelque autel des dieux.

¹ Grec : τὸ δέρμ' ὅτι τῶν δεισιμίων ἀκίρχεται. Il est inutile de rendre l'obscénité du mot δέρω : il n'ajoute rien à la pensée : il la rend plus sale et moins naturelle. D'ailleurs ; ce mot signifie aussi *s'écorcher*.

DÉMOSTHÈNE.

Autel ? quel autel ? dis-moi , est-ce que tu tiens qu'il y a des dieux ?

NICIAS.

Oui.

DÉMOSTHÈNE.

Quelles sont tes raisons ?

NICIAS.

Parce qu'ils me persécutent injustement.

DÉMOSTHÈNE.

Je suis aisément de ton avis.

NICIAS.

Mais cherchons d'autres moyens.

DÉMOSTHÈNE.

Veux-tu que j'expose le tout aux spectateurs ?

NICIAS.

Ce ne sera pas hors de propos ; mais avant tout, prions-les de nous témoigner par leur air si notre sujet et nos propos leur sont agréables.

DÉMOSTHÈNE.

Je vais m'en acquitter tout de suite. Nous avons un maître dur , mangeur de fèves , homme colère et emporté , Pnycitien de nation , vieillard difficile et un peu sourd. Il y a quelque temps qu'il s'est avisé d'acheter un esclave Paphlagonien ,

corroyeur, homme intrigant et délateur fieffé. Ce frippon, connaissant bien son vieillard, a fait le chien couchant, et s'est étudié à le flatter, à le gagner, à être toujours de son avis, enfin à le séduire et à le mener par le bout du nez, à l'aide de ses courroies. Peuple d'Athènes, lui disait-il, reposez-vous après les jugemens, buvez, mangez, prenez le triobole¹ : voulez-vous souper chez moi ? Il fait plus ; il s'approprie le fruit des peines d'un chacun et s'en fait un mérite aux yeux de notre maître, pour qui je préparais dernièrement auprès de Pylos un gâteau à la Lacédémonienne : et je ne sais par quel artifice diabolique ce malfaiteur a su me circonvenir, me l'escamoter et l'offrir lui-même. Il nous tient tous loin du maître, et se réserve à lui seul de lui prodiguer ses caresses. Il a toujours le fouet de cuir en main², pour empêcher les orateurs d'approcher du vieillard pendant ses repas. Il lui dit des oracles : ce vieillard se laisse capter par ces prophéties ; et quand le peu de raison qui lui reste en est intercepté, le Paphlagonien met en œuvre toutes

¹ Le triobole ou trois oboles. L'obole valait un peu plus de deux sous et demi de notre monnaie.

² *βυρστίνην* est là pour *μυρστίνην*, jeu de mots. *Μυρστίνην* est la branche de myrthe avec laquelle les esclaves chassaient les mouches de dessus les plats pendant les repas. Au lieu de branche de myrthe, Aristophane arme ici Cléon, corroyeur, d'un fouet de cuir, *βυρστίνην*.

ses fourberies : il l'obsède, nous calomnie, nous menace, et tire de nous des présens, en criant : Voyez comme j'ai traité Hylas ; si vous ne donnez, vous mourrez dès ce jour. Que faire ? il faut donner ; car autrement le vieillard irrité nous écraserait et tirerait de nous huit fois davantage. Maintenant, cher camarade, voyons quel parti prendre et quelle est notre ressource.

NICIAS.

Il ne nous reste pas de meilleure ressource que celle que j'ai proposée : *fuyons*.

DÉMOSTHÈNE.

Mais le Paphlagonien s'en apercevra ; car il a l'œil à tout. Il a un pied à Pylos et l'autre au barreau. Il sait si bien écarter les cuisses, que son derrière est au pays des bayeurs aux corneilles ¹, tandis que ses deux mains sont en Ætolie ², et son esprit en la Clopidie ³.

¹ Ἐν χάσσι. Allusio ad verbum χαινω, quia sic divaricatis cruribus podex hiat. Forte etiam his verbis Cleonem ut impudicum traducere voluit comicus. (Note de M. Brunck.)

² Αἰτωλοῖς. Allusion au mot αἰτεῖν, demander.

³ Ἐν Κλωσιδῶν au lieu de Κρωσιδῶν. Κρωσιὰ était un bourg de l'Attique. Κλωσιὰ fait allusion à κλώψ, κλέπτῃς, voleur, brigand. Aristophane aime beaucoup ces jeux de mots, tirés des noms de pays qu'il invente. Note de M. Brunck. Voyez la note 2 du tome I des *Morales* de Plutarque, pag. 410, nouvelle édition d'Amyot.

NICIAS.

Il nous faut donc mourir. Avise par conséquent pour que nous mourions en braves gens.

DÉMOSTHÈNE.

Dis toi-même, dis le moyen de nous en tirer du mieux qu'il convient à de braves gens.

NICIAS.

Le meilleur parti est de prendre du sang de taureau. Est-il rien de plus désirable que le sort de Thémistocle ?

DÉMOSTHÈNE.

Ah ! point de sang ; mais bien du vin que notre bon génie nous fera trouver. Peut-être cette liqueur nous donnera-t-elle quelques bonnes idées ?

NICIAS.

Bon, du vin ! s'agit-il donc ici de boire ? à quoi un ivrogne peut-il être bon ?

DÉMOSTHÈNE.

Voilà donc, ô insensé buveur d'eau ! comme tu déraisonnes, comme tu oses refuser au vin la propriété d'aiguiser l'esprit ? Connais-tu cependant rien de plus merveilleux que le vin ? juges-en. Quand on en boit, on est riche, on fait des affaires, on gagne ses procès, on est heureux, on est bienfaisant. Allons, va me chercher un conge plein de vin, pour que j'arrose mon imaginative et que j'y fasse éclore quelques bonnes idées.

NICIAS.

Hélas! hélas! que nous procurera ta boisson?

DÉMOSTHÈNE.

De bonnes idées. Apporte toujours; puis je m'étendrai à mon aise. Une fois que j'aurai une pointe de vin, je te débiterai sur tout ceci une foule de petits conseils, de petits adages et de petites raisons.

NICIAS sort un instant et revient sur-le-champ avec du vin.

Oh! quel bonheur pour moi de n'avoir pas été surpris à voler ce vin!

DÉMOSTHÈNE.

Dis-moi, que fait le Paphlagonien?

NICIAS.

L'infâme est plongé dans un sommeil d'ivresse, après s'être gorgé de confiscations, il est couché sur un cuir, le nez en l'air.

DÉMOSTHÈNE.

Cela étant, verse à grands flots.

NICIAS.

Tiens, prends et bois à ton bon génie. Hume, hume cette liqueur du dieu de Pramniun¹.

¹ Pramniō (vino), quod idem Homerus celebravit (*Iliad.* XI 638), etiam nunc honos durat. Nascitur Smyrnæ regione, juxta delubrum Matris deūm. Plin. *Hist. nat.* XIV, 6.

DÉMOSTHÈNE, avec un air d'étonnement après avoir bu.

O bon génie! quelle idée! elle ne peut venir que de vous.

NICIAS.

Dis vite, qu'y a-t-il?

DÉMOSTHÈNE.

Il faut que tout de suite tu t'empares des oracles du Paphlagonien pendant qu'il dort.

NICIAS.

J'ai grand'peur que cette inspiration ne vienne de ton mauvais génie.

DÉMOSTHÈNE.

Allons, va : je me verserai seul à boire, pour que j'arrose mon imaginative et que j'y fasse éclore quelque bonne idée.

NICIAS, revenu sur-le-champ.

Comme le drôle ronfle et pète! Il ne m'a pas été difficile de lui enlever cet oracle, quoiqu'il l'eût bien serré.

DÉMOSTHÈNE.

O adresse admirable! donne que je lise. Verse, verse du vin; je veux voir ce que contiennent ces oracles. (*Il lit.*) Quel oracle! Du vin, du vin!

NICIAS.

En voilà. Que dit l'oracle?

DÉMOSTHÈNE, après avoir bu.

Encore du vin.

NICIAS.

Lis-tu dans l'oracle, *encore du vin.*

DÉMOSTHÈNE.

O Bacis !

NICIAS.

Qu'y a-t-il ?

DÉMOSTHÈNE.

A boire, vite à boire.

NICIAS.

Ce Bacis-là faisait un grand usage de ta recette.

DÉMOSTHÈNE.

O infâme Paphlagonien ! voilà donc ce qui te faisait garder si soigneusement ces oracles ? tu redoutais d'ébruiter celui qui te regarde.

NICIAS.

Comment ?

DÉMOSTHÈNE.

On voit ici quelle sera sa fin.

NICIAS.

Quelle sera-t-elle ?

DÉMOSTHÈNE.

Quelle sera-t-elle ? L'oracle s'explique très-clairement :

D'abord un vendeur de toiles gouvernera l'État.

¹ Le plus ancien des devins de la Béotie. Voyez Pausanias, liv. IV, c. 30. Il y a eu deux devins du même nom, voy. *Ælian, vari. histor.* XII, 35.

NICIAS.

Bon, voilà déjà un vendeur. Voyons, que dit de plus l'oracle?

DÉMOSTHÈNE.

A celui-là succédera un vendeur de moutons.

NICIAS.

Et de deux. Sachons ce que devient celui-ci.

DÉMOSTHÈNE.

Il gouvernera, et ne périra qu'au moment où un plus méchant lui succédera : ce successeur, sera le vendeur de cuir, le Paphlagonien, le brouillon, le vorace, l'homme à voix bruyante comme un charlatan¹.

NICIAS.

Il est donc écrit que le vendeur de moutons sera étranglé par le vendeur de cuir?

DÉMOSTHÈNE.

Sans doute.

NICIAS.

Malepeste! Quelle autre espèce de vendeur viendra donc à notre secours?

DÉMOSTHÈNE.

Oh! il y en a encore un autre plus fin que tout cela.

¹ Κυκλοφόρου. Aristophane en fait un nom propre.

NICIAS.

Dis-moi, je t'en prie, quel est-il?

DÉMOSTHÈNE.

Le dirai-je?

NICIAS.

Certainement.

DÉMOSTHÈNE.

C'est un vendeur de boudins qui nous défera de ce dernier.

NICIAS.

Un vendeur de boudins? O Mercure! la belle profession! Mais où trouver cet homme?

DÉMOSTHÈNE.

Il faut le chercher.

NICIAS.

Oh! en voici un qui vient au marché; les dieux nous l'envoient.

DÉMOSTHÈNE.

O heureux vendeur de boudins! accours, accours, mon très-cher; viens, toi qui dois être notre libérateur et celui de la république.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE VENDEUR DE BOUDINS.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Qu'est-ce? que me voulez-vous?

DÉMOSTHÈNE.

Venez apprendre de nous combien vous êtes heureux et fortuné.

NICIAS.

Débarrasse-le de son établi et fais-lui connaître l'esprit de l'oracle ; je vais pendant cela examiner ce que fait le Paphlagonien.

SCÈNE III.

LE VENDEUR DE BOUDINS, DÉMOSTHÈNE.

DÉMOSTHÈNE.

Allons, déposez d'abord tout cet attirail ; ensuite adorez la terre et les dieux.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eh ! bien, soit : qu'est-ce que tout cela veut dire ?

DÉMOSTHÈNE.

O l'heureux, le riche personnage ! ô vous, qui n'êtes rien aujourd'hui, et demain serez tout ! ô libérateur d'Athènes la fortunée !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi, mon ami, vous moquer de moi, m'empêcher de laver mes tripes et de vendre mon boudin ?

DÉMOSTHÈNE.

Ignorant, est-il question de tripes? Voyez-vous tout ce peuple nombreux?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je le vois.

DÉMOSTHÈNE.

Vous en serez le maître et l'arbitre souverain : vous disposerez à votre gré du marché, des ports et de la tribune aux harangues, vous mettrez le sénat à vos pieds; vous révoquerez, maltraiterez, emprisonnerez même les généraux d'armée, et vous ferez du Prytanée un lieu de débauche.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Moi! dites-vous?

DÉMOSTHÈNE.

Vous-même, et ce n'est pas encore là tout. Montez sur votre établi, et jetez vos regards sur toutes ces îles d'alentour.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je regarde.

DÉMOSTHÈNE.

Que voyez-vous? des ports et des vaisseaux nombreux?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Oui.

DÉMOSTHÈNE.

Comment ne seriez-vous pas heureux ? Tournez maintenant l'œil droit du côté de la Carie, et l'autre du côté de la Chalcédoine.

LE VENDEUR DE BOUDINS

Je serai donc heureux si je parviens à loucher ?

DÉMOSTHÈNE.

Cen'est pas cela ; vous le serez , parce que vous pourrez vendre tout ce que vous voyez ; car vous deviendrez un très-grand personnage, comme l'annonce l'oracle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais , dites - moi : comment donc , moi , simple boudinier , deviendrai-je homme de conséquence ?

DÉMOSTHÈNE.

Bon ! c'est à cause de cela même que vous deviendrez un grand homme. Vous êtes grossier , méchant , de la lie du peuple ; c'est tout ce qu'il faut.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ne puis me croire dans le cas de parvenir si haut.

DÉMOSTHÈNE.

O ciel ! Pourquoi présumer que vous êtes hors d'état de parvenir ? vous me paraissez ruminer

quelque bonne idée ; tiendriez-vous à des parens honnêtes et bien élevés ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je sors de tout ce qu'il y a de pis.

DÉMOSTHÈNE.

Mortel fortuné ! comme la nature a pourvu dans vous aux qualités nécessaires pour gouverner l'État !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais, mon cher, toute mon éducation se borne à savoir lire ; et encore, je lis assez mal.

DÉMOSTHÈNE.

C'est trop encore de savoir même mal lire. Le gouvernement de la république ne doit plus être confié à des gens habiles et doués de mœurs honnêtes, mais à des rustres, à des vauriens ; ainsi ne dédaignez pas ce que les dieux vous annoncent par leur oracle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Comment s'explique donc cet oracle ?

DÉMOSTHÈNE.

Fort bien, j'en jure. Il est renfermé dans une énigme claire et ingénieuse.

« Mais quand l'aigle corroyeur, avec son bec » crochu, aura saisi par la tête le serpent stu-

» pide , insatiable de sang , alors l'odieuse lie
 » des Paphlagoniens sera détruite, et le Ciel com-
 » blera de gloire les vendeurs de boudins , à
 » moins qu'ils ne préfèrent leur premier état. »

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Montrez-moi comment tout cela me regarde ?

DÉMOSTHÈNE.

L'aigle corroyeur est le Paphlagonien.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi dites-vous que cet aigle est armé d'un bec crochu ?

DÉMOSTHÈNE.

C'est par allusion aux doigts crochus et rapaces du Paphlagonien.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais què signifie le serpent ?

DÉMOSTHÈNE.

Rien de plus clair. Le serpent est fort long, le boudin l'est aussi : l'un et l'autre se remplissent de sang. Or, l'oracle prononce que l'aigle corroyeur sera vaincu par le serpent, si celui-ci ne se laisse pas gagner par de belles paroles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Voilà qui me regarde ; mais je ne puis revenir

1 Grec : La saumure à l'aïl.

de mon étonnement , tant je me crois peu né pour gouverner.

DÉMOSTHÈNE.

Pauvre homme ! rien de plus facile : vous n'aurez qu'à faire votre métier. Il n'y a qu'à user d'enveloppes , tout brouiller , attirer le peuple par des caresses de cuisine et le duper. Vous avez , outre cela , d'autres excellentes qualités pour le peuple : la voix forte , l'éloquence impudente , le génie malin et la charlatanerie du marché. Croyez-moi , vous avez tout ce qu'il faut pour le gouvernement de la république. Les oracles , même celui d'Apollon , s'accordent sur ce point. Courage , couronnez-vous de fleurs , faites une libation au dieu de la folie ¹ , et mettez-vous en devoir d'attaquer vigoureusement le Paphlagonien.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais qui me prêtera main-forte ? les riches le respectent , et les pauvres le craignent.

DÉMOSTHÈNE.

Mais il y a mille chevaliers , gens de bien , ses ennemis déclarés , qui vous seconderont. Vous aurez également l'assistance de tout ce qui , parmi les citoyens , conserve encore quelques principes d'honnêteté et de vertu ; vous aurez celle des spectateurs encore attachés aux bonnes mœurs ,

¹ Κεκλήμω , à Coalemus. Aristophane personnifie la folie.

la mienne et celle des dieux. Au reste, ne vous laissez point effrayer ; car ce n'est point le Paphlagonien lui-même qui paraîtra, puisqu'aucun artiste n'a voulu faire son masque ; mais on le reconnaîtra très-bien : les spectateurs sont si pénétrés !

SCÈNE IV.

NICIAS, CLÉON, LES MÊMES.

NICIAS, en courant.

O malheur ! voici le Paphlagonien.

CLÉON.

J'en jure par les douze grands dieux, la conjuration que vous tramez depuis si long-temps contre la république, ne restera pas impunie. Que signifie ce vase de terre de Chalcis ? Vous ne pouvez vous défendre des soupçons de solliciter ceux de cette province à la révolte. Couple infâme, vous mourrez, vous périrez.

DÉMOSTHÈNE.

Hé bien, charmant vendeur de boudins, pourquoi vous enfuir ? Vous ne tiendrez pas bon ? N'allez pas trahir nos intérêts. Chevaliers, accourez, voici le moment. Simon, Panætis, passerez-vous donc à l'aile gauche ? . . . Pressons l'ennemi . . .
(*au vendeur de boudins*) Allons, bonne conte-

nance aussi, et faites volte-face. La poussière qui s'élève nous annonce que nous allons être attaqués ; mais soyez ferme, chassez l'ennemi et mettez-le en fuite.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Frappez, frappez ce fourbe, cet ennemi des chevaliers et du peuple, ce puits de malices, ce gouffre de rapines, ce scélérat, scélérat, scélérat. Oui, je lui donnerai souvent cette épithète ; car il en suit les maximes plus d'une fois chaque jour. Frappez-le, chassez-le, effrayez-le, poursuivez-le, tombez sur lui ; comme nous, accablez-le de toute votre indignation et pressez-le avec de grands cris. Prenez garde qu'il n'échappe ; car il sait les routes détournées d'Eucrate ¹.

CLÉON.

O vieillards triobolaires, qui rendez la justice dans la place publique ², vous que je nourris par

¹ Grec : Il sait les voies détournées par lesquelles Eucrate s'est sauvé sous des tas de grains. L'Italien traduit : Perche sa le vie, che Eucrate ha fugito di lungo de le paglie.

² Ἡλιαστῆι, de Ἡλιος, place publique où l'on rendait la justice à Athènes en plein air.

mes délations ab hoc et ab hac , venez à mon secours , et sauvez - moi des coups de ces conjurés.

LE CHOEUR.

Tu t'es bien attiré ce traitement , toi qui t'appropries , avant tout partage , les choses auxquelles chaque particulier a droit ; qui traites et pressés les malheureux accusés comme des figues , après avoir examiné ceux qui sont ou seront en état de faire résistance ou non ; qui t'attaches aux citoyens doux comme des agneaux , riches , impropres aux affaires , ennemis des procès , et surtout à ces oisifs , toujours bâillant , nouveaux débarqués de la Chersonnèse ; tu t'en saisis , tu les dépouilles , ensuite tu leur tourne le dos et tu les honnis.

CLÉON.

Voilà comme vous vous élevez tous contre moi : et cependant , mes amis , je ne suis maltraité par ces gens-ci que parce que j'allais ouvrir dans le sénat un avis qui tendait à vous faire ériger un monument en mémoire de votre bravoure.

LE CHOEUR.

Qu'il est vain et souple en même temps ! Voyez comme il veut nous séduire et nous duper par les moyens qui lui réussissent si bien auprès des vieillards. Mais les mêmes moyens qui lui pros-

pèrent , lui deviendront funestes ; et quelque parti qu'il prenne , il s'y cassera le nez ¹.

CLÉON.

O peuple ! ô citoyens ! quels animaux féroces m'arrachent les entrailles , à force de coups !

LE CHOEUR.

Tu cries donc à ton tour , toi qui te plais à remplir notre ville d'un deuil continué ?

LE VENDEUR DE BOUDINS , qui s'était tenu par crainte à l'écart , reparait avec audace.

Laissez-moi faire , je me charge de le dérouter par mes cris plus forts que les siens.

LE CHOEUR.

Si ta voix l'emporte sur la sienne , nous te célébrerons par des cris de victoire ; et si tu le surpasses en impudence , la palme ² est à nous.

CLÉON.

Je dénonce cet homme : je soutiens que d'intelligence avec les Péloponnésiens , il en tire de quoi soutenir son commerce ³.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais moi , j'accuse celui-ci , en présence des

¹ Grec : Il se heurte à la jambe.

² La palme de la ruse , de la supercherie.

³ Grec : Il tire des trirèmes des Péloponnésiens , ses assaisonnemens , ses jus.

dieux, d'aller à jeun au Prytanée et d'en revenir bien repu.

DÉMOSTHÈNE

Eh ! parbleu ! il y a bien plus : il s'y charge de pain, de viande, de morceaux de poisson qu'il emporte ; chose très-défundue et qui n'a jamais été permise même à Périclès.

CLÉON.

Vous ne tarderez pas tous à avoir une mauvaise fin.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'éleverai la voix trois fois plus haut.

CLÉON.

Les éclats de ma voix t'assommeront.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mes cris perçans te déchireront ¹.

¹ Le grec peint la chose au point de pouvoir se faire une idée de l'effet de la voix de ces deux combattans.

ΚΛΕΩΝ.

Καταβήσομαι βωῶν σε.

ΑΛΛΑΝΤΟΠΩΛΗΣ.

Κατακρήξομαι σε κρήξων.

Voyez comme l'expression grecque différencie chaque espèce de voix, et en détermine le genre. Le traducteur italien a joué sur les mots.

CLEONE.

Io gridarò chiamandoti.

ALLANTOPOLE.

Io ti chiamerò gridando.

CLÉON.

Je te calomnierai , dès que tu seras parvenu au commandement.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi , je te mettrai le dos en capilotade.

CLÉON.

Je te ferai baisser le ton.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je déconcerterai tous tes projets.

CLÉON.

Regarde-moi bien fixement.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'ai été élevé aussi au marché.

CLÉON.

Je t'abîme , si tu bronches.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je te couvre le visage d'ordure , si tu parles.

CLÉON.

Pour moi , j'avoue que je suis un frippon ; en dis-tu autant de toi ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Oui ; et je jure par Mercure , dieu du commerce , qu'on m'a pris à voler.

CLÉON.

Tu as du goût pour le bien d'autrui. Eh ! bien,

je te dénoncerai au Prytanée comme possesseur de boyaux sacrés dont la dîme n'a pas été payée aux dieux.

LE CHOEUR.

Infâme , scélérat , déclamateur odieux ! tout ce pays et toute cette place publique , maisons de finances , de scribes et de justice , tout retentit de ton audace ? O sale immondice , plus vile que la boue ! toi qui as brouillé toute notre ville ; qui as étourdi notre chère Athènes par tes clameurs ; qui , juché en l'air , guettes continuellement nos revenus publics , comme le font les pêcheurs , du haut des rochers , pour voir les thons.

CLÉON.

Je sais d'où viennent toutes ces injures , ressavetées depuis un siècle.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Si tu ne te connaissais pas en saveterie , je ne me connaîtrais pas non plus en andouilles. C'est bien toi qui vendais aux laboureurs du cuir d'un bœuf malade , dont tu avais piqué et déchiqueté la peau , pour qu'elle parût plus épaisse : ces pauvres malheureux ne s'étaient pas servi de ce cuir plus d'un jour , qu'il s'allongeait de deux palmes.

DÉMOSTHÈNE.

J'ai fait une triste expérience de la même fri-

ponnerie, qui m'a exposé aux brocards de tous mes concitoyens et amis : dès avant d'arriver à Pergase¹, je me serais mis à la nage dans mes souliers.

LE CHOEUR.

Nieras-tu que, dès le commencement, tu ne sois exercé à l'impudence, qui est l'unique ressource des rhéteurs ? que ce ne soit à l'aide de ce bel art que tu dévalises les plus riches des étrangers, bien assuré de primer parmi eux ? Le fils d'Hippomade n'a pu te répliquer que par des larmes ; mais ce qui me console, c'est que voici un homme bien plus scélérat que toi, qui te débusquera, et qui, comme on peut en juger par le ton qu'il vient de prendre, te surpassera en astuce, en audace et en flagorneries. (*Au vendeur de boudins*) O toi ! qui as été élevé où se forment les véritables hommes d'État, montrons l'inutilité de rechercher ce qu'on appelle *une éducation honnête*.

LE VENDEUR DE BOUDINS, en se montrant.

Apprends ce que vaut ce citoyen-ci.

CLÉON.

Me laisseras-tu parler ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non certes, car je suis un vaurien aussi ; mais

¹ Bourg de l'Attique. Voyez Meursius au mot Περγασή.

voyons, discutons un peu ensemble qui doit parler le premier.

LE CHOEUR.

S'il n'acquiesce à cette proposition, ajoute que tu es en outre fils de vaurien.

CLÉON.

Tu ne me céderas pas ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, par Jupiter.

CLÉON.

Si, par Jupiter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, par Neptune.

CLÉON.

Ah ! je crève de dépit.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, je ne le permettrai pas.

LE CHOEUR.

Eh ! laisse-le, au nom des dieux, laisse-le crever.

CLÉON.

Qu'est-ce qui te donne assez de confiance pour croire que tu puisses me contrarier ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est que je suis expert dans l'art de parler et d'assaisonner.

CLÉON, interrompant le vendeur de boudins.

Toi? Dans l'art de parler! Je conçois que tu te tirerais à merveille de certaines choses dont on te chargerait; tu hacherais cela et le manipulerais comme il faut. Mais sais-tu ce que je prévois qui te sera arrivé? c'est ce qu'on voit journellement. Tu auras eu l'avantage en disputant contre quelque étranger, tu y auras rêvé toute une nuit, tu t'en seras entretenu seul dans les rues, tu auras avalé de l'eau, tu auras répété les gestes, tu en auras cassé les oreilles de tes amis, et voilà, mon fat, d'où il t'arrive de croire que tu possèdes l'art de parler.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais toi, à l'aide de quelle liqueur es-tu parvenu à nous étourdir de ta loquacité¹ au point de nous ôter la parole?

CLÉON.

Mais quoi! est-il un antagoniste qu'on puisse m'opposer, à moi, qui, après avoir dévoré sans difficulté un thon tout chaud et avoir bu par-dessus un conge de vin pur, vas faire tourner la tête à tous les généraux devant Pylos?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eh! bien moi, s'il m'arrivait de manger un bon

¹ *κατίγλωττισμένη* : expression qui peint très-bien cet étourdissement.

gras-double de bœuf et un ventre de coche, et de humer en outre du brouet sans me laver, je tortillerais le cou à tous les rhéteurs et je mettrais Nicias hors de lui-même.

LE CHOEUR.

J'aime assez tes propos ; mais je n'aime pas t'entendre dire qu'il n'y aura de brouet que pour toi.

CLÉON.

Tu ne fâcheras pas les Milésiens, si tu es affamé de loups de mer ¹.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Si j'avais mangé quelques côtes de bœuf, je racheterais nos mines.

CLÉON.

Et moi, je vais me précipiter sur le sénat, et y mettre tout sens dessus-dessous.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sois assuré que je te retournerai comme un boyeau ².

CLÉON.

Je te prendrai par les fesses et je te jetterai dehors.

¹ Le traducteur italien, qui a lu différemment ce vers, le met dans la bouche du chœur, qui continue ainsi à parler au vendeur de boudins : *Ma non mangiando pesci, disturberai i Milesi.*

² *Io poi commoverò il tuo culo, come vesica.*

LE CHŒUR.

Ah ! par Neptune , vous nous en ferez donc
autant !

CLÉON.

Comme je te tiendrai !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Comme je ferai voir ta poltronnerie !

CLÉON.

Je veux couvrir des sièges avec ta peau.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ferai de la tienne un sac à voleurs.

CLÉON.

Je t'étendrai avec des pieux fichés en terre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je te mettrai en hachis.

CLÉON.

Je t'arracherai les paupières.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je te creverai le jabot.

DÉMOSTHÈNE.

Eh ! parbleu , enfonçons-lui un pieu dans la
bouche , à la manière des cuisiniers ; ensuite nous
lui arracherons la langue , et nous regarderons à

notre aise, lui tenant la bouche béante, s'il a mal au derrière.

LE CHOEUR.

Le feu n'est donc pas toujours la chose la plus brûlante ! L'impudence qui règne en cette ville, ne peut donc pas s'arroger toute supériorité ! Et ceci mérite qu'on y fasse attention. (*au vendeur de boudins*) Mais pressez-le, agitez-le, ne faites rien à demi ; car à présent vous le tenez. Lorsque vous aurez une fois le dessus, vous ne trouverez que poltronnerie : je connais sa manière.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et cependant, lui, qui n'a jamais été qu'un poltron, a passé un instant pour brave, en recueillant où les autres avaient semé : maintenant même il veut qu'on lui tienne compte des épis qu'il a ravis, qu'il a liés ensemble et qu'il a fait sécher.

CLÉON.

Je ne vous crains pas, tant que le sénat subsistera et que le peuple restera dans sa stupeur.

LE CHOEUR.

Voyez comme il est impudent en tout point ! On ne lui voit pas la moindre altération dans la figure.

CLÉON, au vendeur de boudins.

Je préférerais servir de peau pour couvrir Cra-

tinus et être obligé de réciter la tragédie de Morsimus¹, plutôt que de ne pas te détester.

LE CHOEUR, à Cléon

O toi qui vas quêter des présens en t'arrêtant autour de tout et sur tout ce que tu peux mettre à contribution, puisses-tu les rendre aussi facilement que tu te les procures² ! Alors seulement je chanterais : *Buvez, buvez au milieu de la prospérité* ; alors je croirais que le fils d'Iulus, ce vieillard qui aime tant les jeunes gens à face blonde, chanterait dans l'excès de sa joie, des peans et des chansons bacchilo-bacchiques³.

CLÉON.

Plaise au bon Bacchus que tu ne me surpasses pas en impudence ; ou que je sois à jamais privé d'assister aux solennités en l'honneur du Jupiter qui préside aux marchés !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je jure par les coups de poing que j'ai fréquemment reçus, pour mille raisons, des ma-

¹ Morsimus et Mélanthius, fils de Philoclès, tous trois mauvais poètes tragiques, maltraités par Aristophane.

² Aristophane dit dans le grec que Cléon va se reposer sur toutes les fleurs qui peuvent lui être utiles, pour en tirer des bouchées qu'il voudrait au voir rendre aussi facilement qu'il les a prises.

³ Le traducteur italien diffère un peu : E penso sopra quel vecchio di Giulio guardiano de le buone mani, che alegrasi à cantar peoneetbacco bacco.

tendre jeunesse, et par les estafilades dont j'ai été couvert, que j'espère te surpasser en cela. Ce serait donc en vain que j'aurais pris cet embonpoint que je dois à ces pâtées¹ préparées avec mes mains crasseuses?

CLÉON.

Des pâtées! ô le vilain! tu as donc été nourri comme un chien? et comment, après cela, prétends-tu te mesurer avec un cynocéphale?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Crois que je sais plus d'une ruse: dès ma jeunesse, j'attrapais très-adroitement les cuisiniers; je leur disais: Eh! eh! *bons garçons, regardez donc: est-ce que vous ne voyez pas? voici le printemps, on voit déjà des hirondelles.* Ils levaient le nez en l'air, et je profitais de ce moment pour leur escamoter quelques lopins de viande.

LE CHOEUR.

O quel maître filou! comme tu savais pressentir le bon moment! tu faisais comme pour les orties; tu recueillais avant l'arrivée de l'hirondelle².

¹ Περὰ δὲ ἄλλοις καὶ ἀπομαγαθία καὶ ἀπομαγαθίς, dit Eustathe, sur l'*Odyss.* pag. 1857. φώμος, εἰς ἐν ἑμακτέμεινοι τὰς χεῖρας μὲτὰ δειπῶν, ἰβρίστων κυσί. Ce sont là de vrais pâtés à la crasse.

² Les anciens, dit Gasaubon cité par M. Brunck, mangiaient des orties à l'époque où elles commencent à pousser, vers l'ap-

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Cela m'arrivait souvent à leur insu ; mais si quelqu'un d'eux m'apercevait, je prenais les dieux à témoin que je n'avais pas dérobé ce que je venais de cacher sous le coxis. C'est ce qui fit dire un jour à un rhéteur qui m'avait pris sur le fait :

Il est impossible que ce jeune homme ne réussisse pas à devenir le premier administrateur de la république.

LE CHOEUR.

Excellent prophète ! mais il est aisé de voir qu'il avait de très-bonnes raisons pour cela : c'est votre art à nier vos larcins comme un beau diable, et à cacher si parfaitement ce que vous dérobiez.

CLÉON.

Je réduirai ton audace au silence, et j'en imposerai à ces deux-ci également (*Nicias et Démosthène*) ; car, comme un vent violent formé au haut des airs, je me précipiterai avec impétuosité ici-bas, et je bouleverserai affreusement terre et mer.

proche du printemps. C'est à cet usage que le chœur fait allusion, en disant que le faiseur de boudins avait observé l'arrivée du printemps ou de l'hirondelle pour faire ses larcins, comme l'observent ceux qui veulent se procurer des orties tendres, en aliment.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi, je ferai un paquet de mes boudins, sur lesquels je m'abandonnerai à des flots propices pour te forcer à de longs regrets.

DÉMOSTHÈNE.

Pour moi, j'observerai dans le fond de cale, s'il ne s'y fait pas quelque voie d'eau.

CLÉON.

Il ne sera pas dit, je te le jure par Cérès, que la soustraction de tous ces talens faite aux Athéniens, reste impunie.

LE CHOEUR.

Voyons, cédon's un peu à la circonstance. Voilà un vent d'Est qui souffle déjà la calomnie.

CLÉON.

Oui, je sais pertinemment que tu as tiré dix talens de Potydée.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Eh! bien, donc? tais-toi, et tu auras un de ces talens.

LE CHOEUR.

Il l'accepterait bien volontiers; mais il ne faut pas tant se roidir contre la tempête.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Aussi-bien le vent commence-t-il à fraîchir.

CLÉON.

Je soutiendrai qu'on peut te faire restituer jusqu'à quatre cents talens.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais on en exigera de toi une vingtaine pour avoir abandonné tes drapeaux , et plus de mille pour crime de péculat.

CLÉON.

Tu m'as tout l'air d'être issu de quelqu'un de ceux qui ont profané le temple de la déesse.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je prétends que ton aïeul a été un des satellites.....

CLÉON.

Dis, de qui?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

De Byrsina , femme d'Hippias.

CLÉON.

Tu es un imposteur.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tu es un fieffé bourbe.

LE CHOEUR.

Rossez-moi-le , sans pitié.

¹ Hippias eut pour femme Myrrhine , fille de Callias. Du mot Myrrhine Aristophane a fait méchamment le mot *Μυρρῖνη* de *Μυρρα*, pour faire allusion au premier métier de Cléon. Voyez , *Meursii Pisistat.* cap. XVII.

CLÉON.

Iou ! iou ! ces conjurés me rouent de coups.

LE CHOEUR.

Frappez encore plus fort ; abattez-lui sa bedaine à coup de boyaux et d'intestins, et tâchez de me le corriger..... O vaste corpulence ! ô mâle courage, qui paraissez au milieu de nous pour notre salut et pour celui de la république, comme vous avez de l'avantage sur lui par vos propos fermes et adroits ! Pussions-nous vous louer autant que nous le désirons !

CLÉON.

Par Cérès, je n'ignorais rien de tout ce qui se charpentait contre moi. Je savais même la manière dont on liait et rassemblait tous les griefs.

LE CHOEUR.

Hélas donc ! tu n'empruntes aucune expression du métier de charron ?

LE VENDEUR DE BŪDINS.

Je connais toutes ses menées dans Argos. Il a l'air de s'occuper à attirer les Argiens dans notre parti ; mais le fait est qu'il a dans cette ville des conférences avec les Lacédémoniens ; et je sais pourquoi ; car tout cela se forge en faveur des captifs.

LE CHOEUR.

Fort bien. Que ne forgez-vous, de votre côté, pendant qu'il charpente?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

En voilà quelques-uns qui ne s'accordent pas mal; mais toi (*à Cléon*), tu me donnerais de l'argent et de l'or, mes amis viendraient se jeter à mes pieds, rien ne m'empêcherait de dénoncer toute ta conduite aux Athéniens.

CLÉON.

Je me transporte dans l'instant au sénat; je vais y dénoncer de mon côté vos complots et vos assemblées de nuit contre la république, votre intelligence avec le roi de Perse, et tout ce que vous avez machiné chez les Béotiens.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Quel est, chez eux, le prix du fromage?

CLÉON.

Je t'étendrai, comme un cuir, à l'aide d'Hercule.

LE CHOEUR.

Allons, rappelez ici tout votre cœur et tout votre courage, vous qui, d'après votre aveu, saviez si bien autrefois cacher ce que vous dérobiez. Il faut courir en hâte au sénat; car celui-là va s'y précipiter; il nous y calomnierait tous et ferait crier haro contre nous.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'y cours ; mais je veux auparavant me débarrasser ici de ces boyaux et de ces couteaux.

LE CHOEUR.

Prenez seulement cette graisse ; vous vous en frotterez le cou , pour qu'on vous saisisse plus difficilement en cas de calomnie.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Merveilleuse prévoyance ! les lutteurs n'y manquent pas.

LE CHOEUR.

Prenez-moi aussi ces gousses d'ail et avalez-les.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi donc ?

LE CHOEUR.

Mon ami , c'est pour vous donner plus de force dans le combat ; allons , au plus vite.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Donnez donc.

LE CHOEUR.

Ressouvenez-vous de le déchirer , de le terrasser , de lui arracher la crête , et de ne revenir ici qu'après lui avoir enlevé tout l'ornement de sa tête¹. Allez donc avec alégresse et remplissez nos

¹ Grec : Après lui avoir enlevé ses barbes. Tout ceci fait allusion au combat des coqs. Les barbes sont cette chair rouge qui pend aux coqs au-dessous du bec.

vœux. Que Jupiter, le dieu des marchés, vous accorde sa surveillance, et revenez nous retrouver ici chargé de couronnes!

INTERMÈDE.

LE CHOEUR partagé en deux bandes.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Pour vous, spectateurs, versés dans toutes sortes de connaissances, daignez accorder quelque attention à nos anapestes.

Si quelqu'un des vieux poètes comiques nous eût engagés à vous jouer sa pièce, il eût difficilement réussi à nous faire monter sur le théâtre; mais l'auteur de celle-ci mérite que nous fassions tout pour lui : il hait les mêmes gens que nous haïssons; il dit avec fermeté tout ce qui lui paraît juste; et il se présente avec courage aux tourbillons et aux ouragans. Voici la réponse qu'il nous a chargés de faire à plusieurs d'entre vous, qui sont venus le trouver pour lui témoigner, nous a-t-il dit, leur étonnement et leurs regrets, de ce que depuis long-temps il était resté sans demander qu'on lui donnât un chœur¹. Il a été retenu à

¹ Une représentation. Il y avait à Athènes, dit l'abbé Vatry, des gens appelés *Chorèges*, chargés de faire les frais des représentations; et c'est ce qu'on appelait *donner le chœur*. La tra-

différer ainsi, non par des idées ridicules, mais parce qu'il regardait l'art comique comme une chose des plus épineuses; car, parmi plusieurs qui s'y sont exercés, on en distingue peu qui y aient excellé. D'ailleurs, il connaît de longue main votre caractère plein de fantaisies, qui vous fait abandonner les poètes dès qu'ils commencent à venir sur le retour de l'âge. Il n'ignore pas que, ni les avantages de Magnès sur les chœurs de ses adversaires, ni le mélange de toutes sortes de voix, ni ses joueuses de luth, ni ses spectacles à rôle périlleux, ni ses Lydiens, ni ses jeux lascifs¹, ni son adresse à se peindre la figure en couleur de grenouille, n'ont pu fixer votre goût pour lui, dès que vous l'avez vu grisonner. Ce n'est pas dans la jeunesse que vous l'avez abandonné; mais c'est lorsque le sel de ses plaisanteries a commencé à être émoussé par son grand âge. De plus, notre poète a encore présent l'exemple de Cratinus: la

gédie ne fut, comme on sait, dans son origine, qu'un chœur qui récitait des hymnes en l'honneur de Bacchus. On en doit dire autant de la comédie. Quand les poètes eurent acquis des lumières plus sûres et plus vraies, ils introduisirent, pour soulager le chœur, des interlocuteurs qui, par la suite, devinrent l'objet principal des drames, ce qui fit que les chœurs n'en furent à leur tour que l'accessoire; mais on conservait souvent aux représentations le nom primitif de chœur.

¹ Ψυλλίζων, poliéndon.

gloire de celui-ci, semblable à un torrent qui, débordé dans une immense plaine, entraîne avec lui et chênes et platanes, a fait totalement oublier celle de tous ses rivaux. Il y a mieux : c'est qu'alors il n'eût pas été permis, dans un festin, de chanter d'autres chansons que les siennes ; comme :

O Doro aux souliers de figuier ;

Ou

Auteurs de charmans couplets ;

Tant sa muse était en vogue ! Mais aujourd'hui qu'il est retombé dans l'enfance, et qu'il ressemble à un instrument de musique, sans cheville ¹, sans corde et tout disjoint, vous ne concevez pour lui aucun sentiment de pitié. On le voit se promener seul, ne jouissant d'aucune considération, comme ce Connas ², qui, le front ceint d'une couronne toute desséchée, est mort de soif, quoiqu'il eût mérité, par tous ses anciens triomphes, de boire à son aise dans le Prytanée et de paraître aux Dionysiaques tout parfumé, bien loin de rester dans l'avilissement. Et Cratès, quelles bourras-

¹ Εκπιπτουσῶν τῶν ἤλεκτρων ἤλεκτροι, signifierait plutôt des ornemens ; mais les chevilles étaient dorées et enjolivées.

² On ne sait trop si ce Connas (Κοννάς) est le même que ce joueur de flûte ou de cithare, qui a donné lieu au proverbe Κόννου Σρῶν οὐ ψάψας. Voyez les *Guépes*, v. 675.

ques, quelles avanies n'a-t-il pas éprouvées de votre part ? Lui seul cependant vous a suffi ; quelquefois applaudi, d'autres fois hué, il vous récréait à peu de frais, et vous débitait de la manière la plus agréable les maximes les mieux choisies. Ce sont toutes ces catastrophes qui ont retenu si long-temps l'auteur de cette pièce dans le silence. Il a coutume de dire, qu'il faut passer de la rame au gouvernail, puis à la proue, ensuite à l'observation des vents, pour parvenir à savoir bien gouverner un navire. Sa prudence qui l'a empêché d'avoir la témérité de nous réunir pour des riens, mérite, d'après toutes ces considérations, que vous lui prodiguez vos applaudissemens. Que vos acclamations bacchiques¹ lui tiennent lieu d'autant de rames, pour le conduire au port en gaieté, avec la satisfaction de vous avoir plu, et le front rayonnant de joie.

SECOND DEMI-CHOEUR.

O Neptune, dieu des Chevaliers, vous qui aimez entendre retentir le fer des pieds des chevaux et leur hennissemens, qui vous plaisez à voir fendre l'onde par de riches vaisseaux mar-

¹ Grec : Acclamations lénéennes. Cette pièce a été jouée pendant les fêtes lénéennes. Voyez la savante dissertation de Ruhnkenius dans le supplément des corrections faites sur Hésychius, au mot Διονύσια. C'est le seul bon ouvrage à consulter sur cet article, comme l'observe M. Brunck.

chands, dont la proue est tout azur, et qui animez l'ardeur des jeunes gens, que l'amour des chevaux conduit à leur perte, se pavanant de pousser à l'envi leurs chars dans une course, venez au milieu de nous, ô vous! distingué par un trident d'or, qui commandez aux dauphins, qui êtes révééré à Sunium ¹ et à Geræste ², fils de Saturne, ami de Phormion, ô divinité, la plus chère de toutes aux Athéniens!

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Nous voulons honorer nos ancêtres, parce qu'ils furent dignes de ce pays et des honneurs du Peplos ³. Quelle gloire pour notre ville d'avoir eu

¹ Promontoire à quarante-cinq milles du Pirée (Plin. IV, 11.), à la pointe formée par les côtes orientale et méridionale de l'Attique. Sur ce promontoire, était un bourg, de la tribu Léontide, célèbre par le temple de Minerve Suniade, d'ordre dorique. On suppose que les dix neuf colonnes qui subsistent encore, sont un reste de ce temple. Au reste, c'est pour cela que ce promontoire se nomme *capò colomi*. C'est dans ce bourg qu'il y avait un temple de Neptune, comme on le déduit de ce vers d'Aristophane.

² Voyez le tome II des *Vies de plutarque*, édit. de M. Brotier, note II, pag. 111.

³ Grec : Digne de ce pays et du Peplos. L'Italien met : Digni erano di questa terra, et di questo peplo. Le traducteur latin a : Digni hoc solo, et ut eorum facta in peplo pingerentur. Cette dernière version donne, par le peu qu'elle ajoute au texte, l'explication de l'objet du Peplos. J'ai cru devoir me rapprocher de la précision de la phrase grecque, et conserver la dénominati-

des généraux comme eux, partout et toujours triomphans sur terre et sur mer! Aucun, à la vue

tion grecque au Peplos, Πέπλος. C'est ce que j'observe toutes les fois qu'il s'agit de quelque objet d'antiquité : et même je ne me fais nullement un scrupule de sacrifier à cette attention, l'élégance de la traduction. Le Peplos (en latin Peplus ou Peplum) était une grande pièce d'étoffe qu'on avait coutume, à Athènes, de consacrer à Minerve tous les cinq ans aux grandes panathénées: on voit un précieux vestige de cet usage antique dans le *Mercator* de Plaute, acte I, scène I, v. 66.

Neque nisi quinto anno quoque posse tum visere
 Urbem, atque extemplo inde, ut spectavisset peplum,
 Nos rursum confestim exigi solitum a patre.

Virgile nous rappelle dans l'*Enéide*, liv. I, v. 483, cette consécration faite par les femmes troyennes :

Interea ad templum non æquæ Palladis ibant
 Crinibus Iliades passis, peplumque ferebant
 Suppliciter tristes, et tunsæ pectora palmis.

On voit la même consécration dans Homère, *Iliad.* VI, 288. Il nous y apprend d'où viennent ces Peplos, et de qui ils étaient l'ouvrage :

Αὐτὴ (Ἐκάβη) δ' ἰς Θάλαμον κατέβησας κηρόεντα,
 ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι πεμπτόλοιοι, ἔργα γυναικῶν
 Σιδονίων, τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδῆς
 ἤγαγε Σιδονίηθεν.

On représentait sur ce Peplos les actions des grands hommes qui avaient rendu des services importans à la république. C'est ainsi qu'en rapprochant leurs noms et leurs beaux faits, du culte rendu aux dieux, l'antiquité parvenait à leur procurer une plus grande célébrité et à imprimer à leur mémoire une idée de grandeur et de respect, que des monumens isolés ne sont pas faits pour inspirer. C'est à ce Peplos qu'Aristophane fait ici allusion.

des ennemis, ne cherchait à en savoir le nombre ; leur courage était disposé à faire face à tout. Quelqu'un poussé rigoureusement était-il jeté sur le côté, il secouait la poussière, et ne convenait nullement de sa chute ; bien plus, il revenait à la charge. Cléanète n'a jamais vu un seul de ces anciens chefs d'armée, intriguer auprès de lui pour obtenir d'être nourri aux frais du gouvernement, tandis qu'à présent ils refusent de se montrer à la tête des troupes, si on ne leur accorde cet avantage et toutes les places d'honneur. Quant à nous, nous faisons serment de déployer tout notre courage pour nos autels et nos dieux pénales ; notre unique ambition est, qu'à la paix, quand nous nous remettrons des fatigues de la guerre, vous ne trouviez pas à redire à nos chevelures que nous laisserons croître, et au soin que nous prendrons de nous tenir très-proprement.

SECOND DEMI-CHOEUR.

O déesse tutélaire d'Athènes ! ô Pallas ! vous qui réglez en souveraine sur le pays le plus religieux, le plus riche et le plus fécond en grands hommes dans l'art militaire et dans la poésie, venez à nous accompagnée de la victoire, notre coopératrice dans les armées et dans les combats, notre amie, qui partage tous nos sentimens contre nos ennemis. Montrez-vous dans ce moment :

voici l'instant où il importe, plus que jamais, aux Chevaliers, de remporter d'une manière ou d'une autre, un avantage signalé.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Il convient aussi que nous disions des chevaux tout ce que nous en savons ; ils méritent que nous fassions leur éloge. Ils nous ont secondés dans plusieurs de nos incursions et de nos combats. Ils n'ont rien fait, à nos yeux, de bien merveilleux sur terre ; mais c'est quand ils se sont embarqués, en s'élançant comme l'eussent fait des hommes vigoureux, qu'ils ont été vraiment étonnans. Ils ont fait usage de tasses militaires, d'ail et d'oignons, ils ont manœuvré avec les rames, aussi adroitement que des hommes, et s'écriaient, dans leur ardeur : *Hippapai ! qui prendra donc des rames ? allons, plus d'ardeur ; que faisons-nous ? ô Samphora¹, ne prendras-tu pas de rames ?* Ils firent avec nous une descente à Corinthe : les plus jeunes s'y creusèrent des lits avec leurs pieds, et se procurèrent des couvertures. Au lieu des pâturages de Médie, ils se repaissaient des cancres qui sortaient de l'eau, ils plongeaient même à leur poursuite jusque dans le fond de la mer. Aussi Théorus fait-il dire à un cancre de Corinthe : *Il*

¹ Non donné à des chevaux marqués avec une lettre grecque. Voyez les *Nuées*.

est affreux, ô Neptune! que je ne puisse avoir de retraite contre la voracité des Chevaliers, ni sur terre, ni sur mer, ni dans la profondeur de l'abîme.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, LE VENDEUR DE BOUDINS.

LE CHOEUR.

O LE plus chéri et le plus valeureux de nos amis, que d'inquiétudes nous avons eues sur votre compte pendant votre absence ! ConteZ-nous donc , maintenant que vous voilà de retour sain et sauf , comment le tout s'est passé.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

A-t-il pu se passer rien au sénat , qui ne fût à mon avantage ?

LE CHOEUR.

Voilà bien l'occasion pour nous tous de témoigner notre joie. O vous qui dites de si bonnes choses , et qui en faites encore de meilleures , ayez la complaisance de nous mettre clairement au fait de tout dans le plus grand détail ! Il nous semble que vous nous meneriez où vous voudriez , pour vous entendre. Parlez donc avec confiance , ô très-

excellent citoyen, nous sommes tous disposés à vous féliciter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il est vraiment à propos que vous sachiez cela. J'ai donc suivi de près notre homme ¹ : à peine entré dans le sénat, il a fait entendre des éclats de voix, semblables à ceux du tonnerre; il lançait contre les Chevaliers les traits de la calomnie la plus ingénieuse à imaginer des horreurs; il détachait contre eux des montagnes ²; il les accusait de conjuration. L'assemblée lui prêtait attention, comme si ce qu'il disait eût été très-vraisemblable; ses fourberies la séduisaient avec une facilité incroyable ³; elle prenait déjà un air dur, et le front de chacun se refrognait. Dès que je me suis aperçu de l'effet que produisaient ses propos, et de l'erreur générale : *A moi, me suis-je dit, dieux de la canaille, de l'injustice, de la folie, des supercheries, de la jonglerie, et du marché où j'ai fait mon éducation, donnez-moi de l'audace, de la toquacité et de l'impudence....* J'ai été inter-

¹ Cléon.

² Je lis *Ἐπίσσω*, au lieu d'*Ἐπίδω*, qui ne se sera glissé dans le texte, comme le conjecture très-bien M. Brunck, que par l'ignorance des copistes.

³ Grec : Elle a été imbue de ses mensonges aussi promptement que l'arroche sauvage prend sa croissance. *Ἀτρεφέως δὲ εἶδος ἀρχέου, ἢ πρῶτως εἰς μέγιστος αὐξάνει.* (Note de Scholiaste.)

rompu par un jeune débauché : il était à ma droite , et il a lâché un vent qui m'a obligé de le saluer ; après quoi j'ai donné du derrière dans la barrière , l'ai fait sauter , et me suis écrié , en ouvrant une bouche énorme : « *Grande nouvelle, sénateurs, nouvelle intéressante ! hé quoi ! depuis que nous avons guerre, jamais les anchois n'ont été à si bon marché !* A ce mot , vous eussiez vu la sérénité reparaître sur tous les visages ; on m'applaudit , on me couronne ; dans la vue d'en venir plus vite au but , je leur ai dit mon secret pour se procurer une bonne quantité d'anchois à une obole , et en remplir tous les bassins qu'ils voudraient acheter ; aussitôt ils ont redoublé d'applaudissemens , et m'ont regardé , la bouche béante. Mais notre homme , le Paphlagonien j'entends , voyant ce changement , et étant parfaitement au fait du ton le plus propre pour amadouer le sénat , a proposé ainsi ses idées : *O magistrats ! je suis d'avis , d'après ce qui m'a été annoncé de flateur , qu'on fasse une hécatombe à Minerve , à cause de la bonne nouvelle : déjà le sénat lui prêtait attention ; mais pour moi , ne voulant point être en reste , j'ai demandé deux hécatombes , et même un sacrifice de mille chèvres en l'honneur de Diane , si demain l'on criait à une obole le cent de sardines. Tous les yeux se sont sur-le-champ reportés sur moi. Le Paphlagonien,*

interdit de mes propositions, et commençant à balbutier, a été entraîné par les prytanes et les licteurs qui se précipitaient en foule autour d'un vendeur de sardines. Il les suppliait d'attendre un peu, *jusqu'à ce que*, disait-il, *un député de Lacédémone eût obtenu l'audience qu'il vient demander : il est chargé de parler de paix. . . .* Tout le monde alors s'est écrié : *quoi ! imbécille, parler de paix, tandis que les ennemis savent que les anchois sont ici à vil prix ? Nous ne voulons point de paix ; que la guerre aille son train.* Aussitôt les prytanes ont rompu l'assemblée, et chacun de sauter par-dessus les barrières. Pour moi, je me suis échappé par un chemin détourné, et j'ai acheté tout le poireau et toute la coriandre qui se trouvaient au marché ; ensuite j'en ai distribué à ceux qui en voulaient pour assaisonner leurs anchois, et j'ai donné le tout *gratis*. Chacun m'a comblé de louanges et de caresses ; de sorte que me voici, avec la satisfaction d'avoir gagné tout le sénat pour une obole de coriandre.

LE CHOEUR.

Vous vous êtes conduit là en homme vraiment inspiré. Ce fourbe de Paphlagonien en a trouvé un autre bien plus riche que lui en fourberies, en ruses de toute espèce et en flagorneries. Préparez-vous maintenant à terminer le plus heureu-

sement possible cet assaut contre lui. Vous savez depuis long-temps que nous vous seconderons de tout notre pouvoir.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais le voici : il s'avance comme s'il faisait effort contre les vagues, troublant et brouillant tout. Il semble qu'il va m'engloutir. Il veut épouvanter.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CLÉON.

CLÉON.

QUE je périsse de tous les genres de supplices, si tu ne succombes de cette fois-ci, pourvu qu'il me reste quelques vestiges de mon ancienne fourberie.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'aime tes menaces. Les fumées de ta jactance me font rire. Allons, fais quelques gambades; je vais chanter à la façon des coucous.

CLÉON.

J'en jure par Jupiter; que je ne respire plus, si je te fais disparaître en te croquant.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Si tu ne me croques? Et moi, que je meure, si

je ne t'avale comme une rasade , et si je n'en crève après.

CLÉON.

Je te perdrai : oui , j'en jure par la place élevée que Pylos m'a value.

LE VENDEUR DE BOUDINS, en montrant le haut du marché.

La voilà, la place élevée : puisses-tu être rejeté du haut de celle-ci , jusqu'à la plus basse du théâtre!

CLÉON.

J'en prends le Ciel à témoin ; oui, je t'attacherai à un pieu.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Comme tu es colère ! Eh ! bien , que veux-tu manger ? qu'est-ce qui serait le plus de ton goût ? la caisse publique ?

CLÉON.

Je t'arracherai les boyaux avec les ongles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi je rognerai , comme on rogne des ongles , la portion qu'on t'envoie du Prytanée.

CLÉON.

Pour avoir raison de toi , je te citerai par-devant le peuple.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je t'y citerai aussi , et je te chargerai de bon nombre de méfaits.

CLÉON.

Mais, scélérat, le peuple ne te croira pas : pour moi, je le tourne comme il me plaît.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Voyez comme il se joue du peuple, qu'il se vante d'avoir à lui!

CLÉON.

C'est que je sais de quel mets il le faut régaler.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Oui, tu imites les mauvaises nourrices : tu ne lui présentes qu'une très-petite portion, après en avoir sucé plus des trois quarts.

CLÉON.

Mon industrie est telle que je sais étendre ou resserrer le peuple à mon gré.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Beau prodige ! j'ai le même pouvoir sur mon derrière.

CLÉON.

Ne pense pas, mon ami, me turlupiner comme dans le sénat : allons au peuple.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Rien n'empêche; allons, marche : point de délai.

CLÉON.

O peuple ! ô mon père ! venez ici ; je vous en conjure par Jupiter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sortez, cher petit peuple, mon très-cher.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN VIEILLARD qui fait le personnage du peuple.

LE VIEILLARD.

Qui sont ceux qui font ce bruit? ne vous retirerez-vous pas de ma porte? vous avez fait tomber le rameau d'olivier qui la décorait.

CLÉON.

Paraissez, et jugez des injures que je reçois.

LE VIEILLARD.

Ah! c'est toi, Paphlagonien? par qui es-tu injurié?

CLÉON.

Par ce compagnon-ci, et par ces jeunes gens qui me molestent à cause de vous.

LE VIEILLARD.

Pourquoi?

CLÉON.

Parce que je vous honore et que je vous suis attaché.

LE VIEILLARD, au vendeur de boudins.

Mais vraiment qui donc es-tu?

17..



LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je suis rival de celui-ci. Je vous aime de longue main ; je desiré vous être utile ; et en cela je vais de pair avec plusieurs autres gens de bien et d'honneur ; mais celui-ci réduit notre bonne volonté à l'impuissance. Vous ressemblez à ces jeunes gens qui ont des amis ; vous éloignez les honnêtes gens , et vous vous livrez à des marchands de lanternes ¹ , à des ouvriers qui cousent , taillent et débitent du cuir.

CLÉON.

Le peuple a raison ; je lui suis utile.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Explique-nous de quelle manière ?

CLÉON.

J'ai supplanté les généraux de Pylos, après m'y être transporté , et j'en ai ramené les Lacédémoniens (chargés de fers).

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi , en me promenant , j'ai escamoté un potage qu'un autre avait fait.

CLÉON.

Convoquez au plus vite , cher peuple , l'assemblée générale , pour que vous sachiez lequel

¹ C'est d'Hyperbolus qu'il est ici question. Aristophane revient souvent sur le compte de cet homme. Voyez *les Nuées* et *la Paix*.

de lui ou de moi vous est le plus attaché ; et prononcez sur celui qui mérite le plus de retour de votre part.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Permettez, je vous en prie ; jugez ici, et non dans le Pnyx.

LE VIEILLARD.

Il faut que l'assemblée se tienne dans le Pnyx, comme de coutume ; je ne délibérerai point ailleurs.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est fait de moi ! je suis perdu ! ce bonhomme-ci est très-sensé chez lui ; mais quand il est rassemblé autour de ce tertre, il n'est pas moins stupéfait qu'un attacheur de figues, à qui la queue reste à la main¹.

LE CHOEUR.

Allons, voici l'instant de mettre toutes voiles

¹ Il faut observer, dit le savant Casaubon, qu'à Athènes on retirait des figues un très-grand revenu. On les exposait au soleil pour les faire sécher, et on les appelait alors *εσχάδες*. Pour les exposer ainsi au soleil, on les suspendait par la queue avec des fils, ou autres attaches. Il arrivait souvent à celles qui étaient trop mures, que la queue se détachait : c'était alors un grand embarras pour les attacher. Or, Aristophane compare ici fort heureusement le peuple vacillant et ne sachant à quelle opinion se fixer, avec celui qui attache des figues dont la queue lui reste à la main. Rien de plus connu que le proverbe tiré de cet usage chez les Athéniens.

dehors et d'user de toute la sagacité, de toute la présence de votre esprit, et d'argumens captieux pour enfermer votre ennemi : c'est un maître rusé, qui se tire aisément des plus mauvaises affaires. C'est pourquoi faites tous vos efforts pour l'accueillir avec toute la vigueur dont vous êtes capable. Soyez bien sur vos gardes ; et, avant qu'il vienne contre vous à l'abordage, tenez votre grappin élevé et précipitez-vous sur lui.

CLÉON.

O Minerve, protectrice de cette ville, puisqu'après Lysicléa², Cynna et Salabaccha³, rien ne m'est plus cher que le peuple athénien, je vous conjure de permettre que je sois toujours nourri au Prytanée, sans en être plus digne que je ne l'ai été jusqu'à présent. Si j'étais capable de vous haïr, et de ne pas prendre votre défense, par ma seule effronterie, que je périsse, que l'on me scie le dos, et que de ma peau on fasse des courroies.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi, mon cher peuple, je consens à être

¹ Δελφίνος. Le scholiaste explique sur les vers 762, ce que c'est que Δελφίνος. Cela revient à notre grappin.

² Cette Lysiclea est le vendeur de moutons dont il est question, acte I, scène I, dans l'oracle rapporté par Démosthène. Voyez Hétychius, au mot προβατοκόπης.

³ Deux fameuses courtisannes.

cuit, après avoir été haché en très-petits morceaux, si je ne vous chéris et révère; et, si vous n'ajoutez pas foi à ces assurances, j'aime autant qu'on me râpe ici comme du fromage, sur un gâteau, et qu'on me saisisse par l'endroit ¹ le plus sensible, pour me traîner au Céramique ².

CLÉON.

Mais, ô peuple, comment peut-il y avoir quelqu'un qui vous aime plus que moi? moi qui ai su vous diriger de manière à augmenter votre fisc, en extorquant à celui-ci, en égorgeant celui-là, en tourmentant les autres? Je ne faisais nul cas des particuliers, pourvu que je vous fusse agréable.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Cher peuple, il n'y a rien de merveilleux en cela : j'en ferai tout autant, moi. J'arracherai à un chacun son pain et vous le servirai; mais je veux avant tout vous démontrer que l'amour et la bienveillance qu'il prétend avoir pour vous, viennent uniquement de ce qu'il se chauffe à vos dépens. Quoi! c'est vous, peuple, qui avez si bravement combattu en faveur de ce pays contre

¹ Per i testicoli.

² Le Céramique, dit Thucydide (liv. II), est un monument public au plus beau faubourg de la ville (d'Athènes), où l'on a renfermé de tout temps ceux qui sont morts à la guerre, excepté ceux de Marathon, qui, en considération de leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille.

les Perses à Marathon, et qui, par votre victoire, nous avez mis à même de faire retentir nos exploits, c'est vous qu'il laisse asseoir sur la pierre! Il n'y fait pas attention, comme moi, qui vous apporte ce coussin que je vous ai fait. Allons, levez-vous, et asseyez-vous plus mollement, pour que vous n'ajoutiez pas aux fatigues de Salamine¹.

LE VIEILLARD.

Qui êtes-vous, mon ami? ne seriez-vous pas de la race d'Harmodius? cette attention est charmante et pleine de zèle pour le peuple.

CLÉON, au vendeur de boudins.

Que tu te fais là un mérite de bienveillance à peu de frais!

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tu l'as leurré avec des appâts de bien moindre valeur.

CLÉON.

Allez, peuple; je parie ma tête qu'il n'y a jamais eu personne qui ait mieux pris votre intérêt et qui vous ait plus aimé que moi.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Toi! tu aimes le peuple que tu vois sans pitié,

¹ ἵνα μὴ τρίθης τὴν ἐν Σαλαμῶνι. Facile ipsâ sententiâ et præcedente versu suppletur, τετριμμένην πυγῆν. Ne nates atteras, quæ, cum in prælio ad Salaminem remum agebas, satis jam attrite fuerunt. (Note de M. Brunck.)

depuis sept ans accomplis ¹, loger dans des tonneaux, dans des antres, et dans les tourelles des remparts ²? toi! qui as éloigné toutes les voies d'accommodement offertes par Archeptolème ³; qui as donné du pied dans le derrière aux ambassadeurs chargés de traiter avec nous, et les as ainsi chassés de cette ville?

CLÉON.

Mais, ô peuple! c'est pour que vous fassiez la loi à toute la Grèce; car il est écrit dans les oracles que l'on distribuera cinq oboles ⁴ aux juges, qui auront la patience de concourir à la prise de l'Arcadie. Pour vous, mon cher peuple, je vous nourrirai et soignerai tant que je pourrai, et je prendrai des moyens, justes ou non, pour vous procurer le triobole.

¹ Grec : Voilà maintenant la huitième année qu'il habite ici.

² Voyez Thucydide, liv. II; il en parle en deux endroits de ce livre, et en décrivant l'état de la ville d'Athènes à l'époque de l'entrée de l'ennemi sur le territoire Attique, et en décrivant cette horrible contagion qui fit tant de ravages, et qui dut une partie de ses progrès aux retraites malsaines que les habitans de la campagne s'étaient pratiquées dans la ville.

³ Lacédémonien envoyé à Athènes pour y traiter des moyens de faire la paix et de lever le siège de Sphactérie.

⁴ Appât merveilleux pour des gens qui aimaient à juger, et qui n'avaient que trois oboles.

Non , certes , ton objet n'est pas d'étendre la domination d'Athènes sur l'Arcadie ; tu ne te proposes au contraire que de piller davantage et d'exiger des villes nombre de rétributions ; tu veux que le peuple , plongé dans le tourbillon de la guerre , nes'aperçoive pas de tes friponneries , et que , pressé par la nécessité , par le besoin et par le desir de recevoir sa paye , il attende , la bouche béante , tout son salut de toi . Que si un jour , de retour dans son champ , il goûte les fruits de la paix et peut se refaire en mangeant du blé nouveau et en retrouvant nos olives , il jugera de quels biens tu l'as privé pour le fixer à la paye ! Il sortira de là plein de fureur et de rage , et demandera les voix contre toi . Tu prévois tout cela : aussi le retiens-tu dans l'erreur et le berces-tu de tes vains projets .

CLÉON .

N'est-il pas affreux que tu oses t'exprimer ainsi à mon sujet , et me noircir aux yeux des Athéniens et du peuple , moi qui , j'en jure par Cérès , ai rendu plus de services à la république que Thémistocle même ?

LE VENDEUR DE BOUDINS .

O citoyens d'Argos ! entendez ce qu'il ose

dire ! ne te compares-tu pas à ce Thémistocle, qui, trouvant notre ville assez bien garnie, l'a comblée jusqu'à la faire regorger; qui, en lui procurant toujours bonne chère, l'a confondue avec le Pyrée²; et qui, loin de rien retrancher de nos anciennes jouissances, nous en a procuré de nouvelles en poisson? Mais toi, tu n'as cherché qu'à diminuer le nombre des citoyens, par la division que tu mets dans notre ville et par les oracles dont tu la leures; toi, oui toi, qui te compares à Thémistocle; il fut contraint de s'exiler, et tu te repais ici de la nourriture la plus succulente³.

CLÉON.

N'est-il pas dur, ô cher peuple! d'entendre

¹ Le scholiaste prévient que ceci est parodié du *Téléphe* d'Euripide, et de sa *Médée*, v. 260.

² M. Dacier observe avec raison qu'Aristophane, en paraissant louer Thémistocle, fait véritablement une satire contre lui: il lui reproche d'avoir broyé, mêlé, confondu (*προσίμαξεν*) la ville avec le Pyrée, c'est-à-dire d'avoir fait de toute la ville un port où règne la licence. Plutarque a fort bien compris le sens du poète, et comme l'avertit le même M. Dacier, il faut lire dans la vie de Thémistocle *προσίμαξεν*, et non *προσίμιξεν*; il ajoute: Amyot a suivi cette dernière leçon, qui est vicieuse. Voyez *Hommes illustres* de Plutarque, par M. Dacier, tom. II, pag. 55, et *OEuvres* de Plutarque, traduction d'Amyot, tom. II, p. 45, in-8°. Paris, Cussac.

³ Σὺ δ' Ἀχιλλείως ἀπέμάρτε. C'est un proverbe grec. Voyez les interprètes d'Aristophane sur ce 819^e vers, et les observations d'Ezéchiel Spanheim sur le 14^e vers de l'hymne de Callimaque, *A Délos*.

de tels propos de la part de cêt homme, parce que je vous suis attaché!

LE VIEILLARD.

Allons, tais-toi, et trêve à tes injures; voilà bien assez long-temps que je suis ta dupe.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O cher petit peuple, c'est le plus grand des vauriens! il a fait bien du mal, tant qu'il nous a tenus dans l'admiration: il a détruit un pouvoir qui le gênait¹, il a tout englouti, et, puisant avec ses deux mains, il a totalement absorbé les richesses de l'Etat.

CLÉON.

Ne te réjouis pas tant; je peux prouver que tu as fait plus de trente mille vols.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi crier si fort? pourquoi tant de bruit? dis, vrai fléau de l'Attique; je montrerai, oui, par Cérés, ou j'en creverai plutôt, que tu as reçu plus de quarante mines dans l'affaire de Mytilène.

LE CHOEUR.

Oh! que je vous félicite volontiers de votre éloquence, *vous qui paraissez aujourd'hui comme*

¹ Τῶν ἀθύρων. Ἐθύρος, sorte de magistrats à Athènes, chargés de faire rentrer l'argent des concussionnaires. Voyez Gulielmi Postelli, *de magistratib. athéniens.* cap. XVII.

le bienfaiteur commun des humains ! Si vous continuez , vous deviendrez le premier parmi nous. Seul, vous gouvernerez la république ; armé du trident ; vous ferez la loi aux alliés , vous recueillerez de grandes sommes d'argent , en agitant et brouillant tout. Mais ne donnez pas de répit à votre adversaire : à présent qu'il vous a donné prise sur lui , vous acheverez aisément de le réduire, avec les poumons que vous avez.

• CLÉON.

Non , ô bonnes gens ! non , par Neptune , les choses n'en sont pas à ce point ; j'ai par-devant moi une action assez éclatante pour fermer la bouche à tous mes ennemis , tant qu'il restera encore quelques boucliers enlevés à Pylos.

LE VENDEUR DE BOUCLINS.

Tais - toi sur l'article des boucliers ; ils me donnent assez beau jeu. Tu n'aurais pas dû , si tu aimes le peuple , permettre qu'ils fussent suspendus dans les temples avec leurs brassières. Mais , ô peuple ! son dessein est par-là de se précautionner en cas que vous veuilliez le punir. Vous voyez comme toute cette troupe de jeunes corroyeurs lui est dévouée ; près d'eux habitent les marchands de miel et de fromage , et tous sont

¹ Parodie du 618^e vers du *Prométhée* d'Eschyle, tom. I, p. 329, lign. 12.

ligués ensemble. Du moment que vous montrerez les dents à Cléon et que vous le menacerez de l'ostracisme, ils enlèveront de nuit ces boucliers et courront s'emparer de nos magasins de blé.

LE VIEILLARD.

Que je suis à plaindre ! les brassières sont donc après ? Oh ! scélérat, que tu m'as trompé et dupé !

CLÉON.

O adorable ! ne vous laissez point aller à ces propos, et ne croyez pas pouvoir jamais trouver un meilleur ami que moi. J'ai seul éteint les conjurations ; aucune conspiration ne se trame sans que j'en sois instruit, et que je sonne aussitôt l'alarme.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tu te conduis tout comme les pêcheurs d'anguilles : ils ne prennent rien quand l'eau est calme, mais ils prennent quand ils ont bien troublé l'eau en agitant la vase ; tu prends également en mettant tout en désordre dans la ville... Je veux savoir une chose de toi : lorsque tu vendais tant de cuirs, as-tu, de ce qui t'appartenait, jamais donné une seule fois au peuple, que tu dis tant aimer, une semelle pour lui faire des souliers ?

LE VIEILLARD.

Non, par Apollon, non,

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Vous voyez sans doute maintenant ce que vaut cet homme ; eh ! bien, voilà une paire de souliers que j'ai achetés ; je vous les cède pour votre usage.

LE VIEILLARD.

Vous êtes, autant que je puis en juger, celui de tous qui ayez le mieux mérité du peuple ; et votre bienveillance est des plus utiles à la république, de la tête aux pieds.

CLÉON.

N'est-il pas outrageant qu'une paire de souliers excite à ce point votre reconnaissance, et que vous perdiez de vue mes services ? moi qui ai réprimé les excès de la débauche, en faisant périr Gryttus !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

N'est-il pas étrange que ton inspection se soit portée jusque-là ¹, et que tu aies réprimé la débauche ? au reste, c'est la jalousie qui t'a fait agir ainsi, pour qu'il n'y ait plus désormais aucun orateur... Mais as-tu jamais fait présent, en hiver, à ce vieillard, d'un vêtement à manches ², quoique tu le vois sans tunique ? Tiens, peuple, prends celui-ci.

¹ Il n'est pas possible de rendre, même par des équivalens supportables dans notre langue, le cynisme des expressions qu'emploie ici Aristophane.

² ἀμφοτέρωθεν.

LE VIEILLARD.

Jamais Thémistocle n'a eu d'aussi bonnes idées. Quoiqu'on doive admirer les fortifications du Pyrée, je ne vois pas que cela soit au-dessus de ce manteau.

CLÉON.

Ah! que je suis malheureux! par quelles ruses infernales tu me traverses!

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Point du tout; je fais ce qui arrive journellement aux buveurs, quand ils éprouvent un pressant besoin¹; j'emprunte tes manières, de même qu'ils se servent des souliers d'autrui².

CLÉON.

Au reste, tu ne me surpasseras pas en flagorneries. Je vais lui donner cette tunique; ainsi désole-toi, méchant.

LE VIEILLARD.

Fi! n'iras-tu donc pas au diable? Tu m'infectes avec ton odeur de cuir.

¹ Quando hà voglia di cacare.

² Les anciens prenaient leurs repas couchés sur des lits, et quittaient leur chaussure avant de se mettre à table. On conceit que plusieurs étant sur le même lit, celui qui était pressé par quelque besoin urgent, prenait les souliers qui lui tombaient les premiers sous la main pour sortir.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est à dessein qu'il vous a revêtu de sa tunique; c'est pour vous étouffer. Il vous a déjà tendu des pièges ; vous vous rappelez, je pense, cette tige de *Silphium*¹ qu'il vous vendit à si vil prix² ?

LE VIEILLARD.

Je me rappelle cela.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il avait ses vues en mettant cette denrée à vil prix ; il voulait vous en faire acheter à tous, pour qu'après en avoir mangé, vous vous assassinassiez de pets les uns et les autres, lorsque vous siégeriez dans le forum³.

¹ Σελσίον. Ab his proximum dicetur auctoritate clarissimum Laserpitium, quod græci Silphion vocant, in Cyrenaicâ provinciâ repertum. Plin. *Histor. natur.* XV, 19. M. l'abbé Brotier, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, observe dans ses notes sur cet endroit de Pline, qu'en 1706 M. le Maire trouva près du port de Cyrène (maintenant Derne) du Laserpitium, connu sous le nom de Selifone, ou Serpissione, et appelé par les Arabes Cefie ou Zerra. Tom. IV, pag. 431.

² Quò minus omittendum videtur..... Cæsarem dictatorem initio bellî civilis, inter aurum argentumque protulisse ex ærario Laserpitii pondo cxi. Plin. *Ibidem.* Le *Silphium* n'est pas également estimé partout. Celui de Perse est puant et est désigné par le nom d'Assa fœtida. En Allemagne, on appelle cette plante Teufelsdreck, merde du diable.

³ Ἡλιαία. C'était une place publique, où l'on jugeait en plein air. Pline nous dit (*ibid.*) au sujet de l'effet qu'Aristophane attribue

LE VIEILLARD.

Par Neptune, cela est vrai : il me souvient qu'un certain quidam¹ m'a dit la même chose.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Est-ce que vous n'étiez pas dans ce moment honteux de vous infecter mutuellement ?

LE VIEILLARD.

Et certes, Pyrrandre avait usé de ce stratagème.

CLÉON.

O malheureux ! par quelles bouffonneries tu me salis les oreilles !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

La déesse m'a ordonné de te surpasser en platitudes.

CLÉON.

Tu n'y réussiras pas... Je te préviens, ô peuple ! que je te donnerai même les jours de repos, un potage en guise de récompense.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et moi, je vous donne cette boîte pleine d'onguent pour mettre sur les ulcères de vos jambes.

au *Siphium* : Post folia amissa, caule ipso et homines vescebantur decocto, asso, elixoque : eorum quoque corpora xl primis diebus purgante a vitiis omnibus.

¹ L'homme-chaë est curatore de cacatori.

CLÉON.

Moi , je le rajeunirai en lui arrachant ses cheveux blancs.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tenez , prenez cette queue de lièvre , pour vous nettoyer les yeux.

CLÉON.

Quand vous vous moucherez , ô peuple , essuyez vos doigts après mes cheveux !

LE VENDEUR DE BOUDINS

Après les miens , plutôt , après les miens.

CLÉON.

Je travaillerai pour que tu équipes une trirème à tes frais , et pour que tu en aies une bien vieille , qui exige continuellement des dépenses et des raccommodages. Je ferai en sorte que les voiles soient pourries.

LE CHOEUR au vendeur de boudins.

Cet homme (*Cléon*) est en fureur. Apaisez , apaisez ce feu. Retirez-en un peu de bois , et mettez fin à ses menaces.

CLÉON.

Je tirerai vengeance de toi , en t'écrasant d'impôts : je vais aviser à te faire passer pour un homme opulent.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tiens , je ne te ferai plus de vaines menaces ;

je me borne à te souhaiter, qu'au moment où tu te disposeras à parler en faveur des Milésiens, dans le dessein de gagner un talent, tu aies sur le feu une pleine poêle de sèches à frire, et que, te dépêchant de les avaler avant de paraître à l'assemblée, quelqu'un vienne t'interrompre. Puisses-tu alors, crainte de perdre ton talent, t'étrangler à force de te hâter.

CLÉON.

Fort bien, j'en atteste Jupiter, Apollon et Cérès.

LE VIEILLARD.

Cet homme me paraît évidemment devoir être un excellent citoyen, tel qu'on n'en a trouvé aucun jusqu'à ce jour, parmi tous ces gens à une obole. Pour vous, Paphlagonien, qui m'avez si fort molesté, en me disant que vous m'étiez attaché, rendez-moi l'anneau que vous portez, en qualité de questeur ; vous n'occuperez plus dorénavant cette place.

CLÉON.

Le voilà. Sachez cependant que si vous m'ôtez le gouvernement de la république, mon successeur sera encore plus pervers que moi.

LE VIEILLARD.

Cet anneau-là ne peut pas être le mien : il ne porte pas la marque ordinaire, à moins que j'aie la berlue.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Quelle est donc la marque ordinaire ?

LE VIEILLARD.

Une feuille grillée dans de la graisse de bœuf.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais ce n'est pas cela.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas une feuille ? Et qu'est-ce donc ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est une mouette¹ sur un rocher, le bec ouvert comme pour haranguer.

LE VIEILLARD.

Que je suis malheureux !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Qu'y a-t-il ?

LE VIEILLARD.

Rejetez-moi cet anneau : ce n'est point là le mien , mais celui de Cléonyme. Acceptez de moi celui-ci , et chargez-vous de la questure.

CLÉON.

N'en faites rien , cher maître , je vous en conjure , avant d'avoir entendu les oracles.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et les miens donc.

¹ *Αερος, gavia.* Plin *Hist. Nat.* X , 95.

CLÉON, au vieillard.

Si vous vous en rapportez à lui , il faudra que vous vous prêtiez à ses goûts dépravés.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et si vous le croyez , il faudra que vous fassiez voir tout ce que vous portez.

CLÉON.

Mes oracles portent que vous serez couronné de roses , et que vous commanderez à toute la terre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et les miens disent , que , revêtu d'une saie de pourpre brodée à l'aiguille , et le front ceint d'une couronne , vous poursuivrez , sur un char tout doré , Smicythé et son mari ¹.

CLÉON.

Allons , va chercher tes oracles , pour qu'il en entende la lecture.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Fort bien : va chercher aussi les tiens.

¹ Σμικυθήν και κύριον. L'Italien traduit : Smicita et Cirio. Il a fait un nom d'homme de κύριον : mais κύριος , remarque très-bien M. Brunck , se rapportant à un nom de femme , signifie toujours un mari. Or , Aristophane a donné au nom de Smicythès , roi de Thrace , une terminaison féminine : je l'ai conservé dans ma traduction , avec la signification propre au mot κύριος en pareille circonstance : c'est une plaisanterie très-mordante.

CLÉON.

J'y vais.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'y vais aussi ; rien n'empêche.

INTERMÈDE.

LE CHOEUR, seul.

QUEL beau jour que celui-ci , pour nous et pour nos descendans , si l'on perd ce Cléon ! Nous avons cependant ouï certains vieillards très-difficiles qui disaient au contraire dans le rendez-vous ¹ des plaideurs : si cet homme-là n'était venu à la tête des affaires , jamais nous n'eussions eu deux ustensiles commodes dans une ville , un pilon et une spatule ². Mais nous admirons surtout son éducation tout animale ³. Les enfans qui ont fréquenté avec lui les gymnases , disent qu'il n'a jamais pu tirer de sa flûte que des sons dans le mode dorique ⁴ , et qu'il n'avait jamais voulu en apprendre d'autre : ils ajoutent que le maître

¹ Εἰς τῶν δειγμάτων τῶν δεικῶν.

² L'un pour écraser , l'autre pour brouiller tout.

³ Son éducation de porc.

⁴ Dont le nom a rapport aux dons , donations , Δωριστὸν : jeu de mots.

l'avait chassé de chez lui, en disant : ce jeune homme est incapable d'apprendre d'autre genre d'harmonie, que la dorique¹.

¹ Δωροδοκίσι, que celle dont le nom parle de dons, présents, etc., le même jeu de mots. C'est comme si nous disions, qu'il ne voulait apprendre que l'air des donneurs.

FIN DU SECOND ACTE. •

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, LE VENDEUR DE BOUDINS, LE VIEILLARD, LE CHOEUR.

CLÉON.

HÉM, regardez : et ce n'est pas encore là tout.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Hélas ! hélas ! je n'en puis plus ! et cependant je n'ai pas tout.

LE VIEILLARD.

Qu'as-tu là ?

CLÉON.

Les oracles.

LE VIEILLARD.

Y sont-ils tous ?

CLÉON.

Vous êtes étonné ? Mais j'en ai en vérité une cassette encore pleine.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Tout le haut de ma maison et deux chambres en sont garnis.

LE VIEILLARD, à Cléon.

Apprenez-moi de qui sont ces oracles.

CLÉON.

Les miens sont de Bacis.

LE VIEILLARD, au vendeur de boudins.

Et les vôtres, de qui?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

De Glanis, frère aîné de Bacis.

LE VIEILLARD, à Cléon.

Sur quoi roulent-ils?

CLÉON.

Sur Athènes, sur Pylos, sur vous, sur moi, sur toutes choses.

LE VIEILLARD, au vendeur de boudins.

De quoi traitent les vôtres?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

D'Athènes, de lentilles, de Lacédémone, de maquereaux, de ceux qui vendent le grain à fausse mesure, de vous, de moi. Qu'il se ronge les doigts !

LE VIEILLARD, à Cléon.

Voyons, lisez-moi d'abord l'oracle qui me regarde, dont j'ai sujet de me réjouir : celui où il est dit que je dois comme un aigle planer dans les airs.

1 Questo morderà il membro virile.

CLÉON.

Écoutez et apportez toute votre attention. Voici , ô descendant d'Érechthée , les termes de l'oracle qu'Apollon a inspiré dans son sanctuaire , par le trépied sacré : il vous ordonne de conserver le chien précieux armé de dents aiguës , qui , aboyant d'avance et hurlant horriblement pour votre défense , vous vaudra quelque bonne récompense. S'il ne s'acquitte de son devoir , il sera mis à mort ; la jalousie fait assez croasser de choucas contre lui.

LE VIEILLARD.

En vérité , si j'entends ce que cela veut dire. Quel rapport Erèchthée peut-il avoir avec des choucas et un chien ?

CLÉON.

Moi , je suis le chien , car j'aboie pour vous ; or , Apollon vous déclare de me conserver à ce titre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il n'y a rien de cela dans l'oracle : le vrai est que ce chien ronge vos oracles comme vos portes. J'ai un autre oracle où l'on voit au juste ce qui concerne ce chien.

LE VIEILLARD.

Voyons-le ; mais je vais me munir d'une pierre

pour n'être pas déchiré par un oracle où il est question de chien ¹.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Méfie-toi, ô Érechthide, de ce cerbère qui tient les hommes en esclavage : il te flatte de la queue quand tu es à table ; il mangera ce qu'on t'aura servi, si tu détournes la tête pour regarder ailleurs ; et de nuit, il se glissera secrètement dans la cuisine, et il y léchera avec une voracité vraiment canine, plats et marmites ².

LE VIEILLARD.

Par Neptune, je préfère les oracles de Glanis.

CLÉON.

O débonnaire ! écoutez et vous jugerez après :
Une femme dans cette ville sainte, mettra au

¹ Plante a quelque chose de semblable, acte III, scène II, v. 43 et 44, *Asinarij*.

LIBANUS.

Nimis vellem habere peticam.

LEONIDA.

Quoi rei?

LIBANUS.

Qui verberarem

Asinos, si forte occæperint clamare hinc ex crumina.

² Grec : *καὶ τὰς νῆσους*, et les îles. Parce que la principale richesse des Athéniens leur venait des îles qui étaient en leur possession. Le traducteur italien met : Lecca le pugnatte et le olle.

monde un lion qui défendra le peuple contre la foule des mouches-à-craie, comme s'il s'agissait de défendre ses petits ; prenez-en grand soin, renfermez-le dans des murailles de bois et dans des tours de fer.

LE VIEILLARD , au vendeur de boudins.

Savez-vous ce que cela signifie ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, certes.

CLÉON.

Le dieu vous déclare ouvertement de me conserver, car je suis le lion.

LE VIEILLARD , à Cléon.

Et comment, à mon insçu, me tenez-vous lieu d'un lion ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il vous cèle à dessein un point essentiel de cet oracle : c'est le sens de ces murs de fer et de bois, dans lesquels la prophétie veut qu'on le renferme.

LE VIEILLARD.

Que veut donc dire cet oracle ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Qu'il faut l'attacher sur un bois à cinq trous.

LE VIEILLARD.

Je veux bien accomplir cet oracle.

CLÉON.

Ne croyez pas cela : les corneilles jalouses croassent ; mais ressouvenez-vous d'aimer l'épervier , qui a su réduire en captivité les petits corbeaux des Lacédémoniens.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais c'est une folie digne de l'ivresse , à ce Paphlagonien , d'avoir fait cette téméraire entreprise. Et pourquoi , ô insensés enfans de Cécrops , regardez-vous cela comme une grande action ? Tous les jours une femme porte fort bien un fardeau , si quelque homme l'aide à s'en charger ; elle ne se montrerait pourtant pas au combat ; elle ferait tout sous elle , si elle y paraissait.

CLÉON.

Mais remarquez ce qu'il dit de Pylos : *Pylos est avant Pylos.....*

LE VIEILLARD.

Que veut dire, *est avant Pylos* ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est-à-dire qu'il enlèvera toutes les baignoires des bains ¹.

LE VIEILLARD.

Je resterai donc aujourd'hui sans me baigner.

¹ Cléon rappelle toujours le souvenir de Pylos , et veut citer là un ancien oracle sur Pylos ; mais le Vendeur de boudins entend méchamment *πύλος*, baignoire, au lieu de , *Πύλος* Pylos.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Sans doute, puisqu'il a volé les baignoires. Mais voici ce qu'un de mes oracles dit au sujet de la flotte ; il faut que vous y prêtiez toute votre attention.

LE VIEILLARD.

Je vous écoute : dites-moi donc d'abord comment venir à bout de fournir à la paye des matelots ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Fils d'Ægée, veillez à ne pas tomber dans les pièges du chien-renard¹, et à n'en être point mordu en traître. Il est rusé, fin, adroit. Entendez-vous ceci ?

LE VIEILLARD.

Philostrate est le chien-renard.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Point du tout ; mais l'oracle déclare qu'il faut refuser à Cléon les trirèmes bonnes voilières qu'il désirerait monter pour recueillir l'argent dû par les insulaires.

LE VIEILLARD.

Et quel rapport d'une trirème à un chien-renard ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Quel rapport ? mais la trirème et un chien sont d'une vitesse semblable.

¹ Grec : Κυνλώπια.

Et pourquoi joindre le *renard* au *chien* ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

L'oracle désigne les soldats par les renards ; les uns et les autres mangent les raisins dans les campagnes.

LE VIEILLARD.

Soit : eh ! bien , où trouver de l'argent pour ces renards-là ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'en trouverai, moi, dans trois jours... Écoutez encore cet oracle , où le dieu vous prescrit d'éviter Cyllène ¹ , pour n'en être pas la dupe.

LE VIEILLARD.

Quelle Cyllène ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

C'est la main de Cléon qu'il entend par-là , et avec raison , puisque ce Paphlagonien a coutume de dire : *Jetez dans Cyllé* ².

CLÉON , au vieillard.

Cette explication est mauvaise. Phœbus dé-

¹ Sobriquet donné à un Philostrate, débaucheur de jeunesse.

² C'est un jeu de mots continuels : c'est-à-dire jetez dans le creux de ma main. *Xεῖπέ* est sous-entendu. Cyllène était aussi une ville considérable de la Grèce. Le Diopethès de Cléon était *κυλλῆς* manchot.

signe la main de Diopéthès , par ce mot *Cyllène*.
 Mais j'ai un oracle , pour ainsi dire ailé ; le voici :
*Vous deviendrez aigle , et vous régnerez sur
 toute la terre.*

LE VENDEUR DE BOUDINS , au vieillard.

J'en ai un qui porte que vous donnerez des lois
 à la terre , à la mer Érythrée et à Ecbatane où
 vous ferez bonne chère.

CLÉON.

Mais j'ai eu un songe où la déesse elle-même
 me semblait verser sur ce peuple richesse et santé.

LE CHOEUR.

J'en ai eu un aussi , oui par Jupiter : la déesse
 elle-même , ayant une chouette sur sa tête , me
 paraissait descendre de la citadelle ; elle versait
 avec un grand vase ¹ sur votre tête (*au vieillard*)
 de l'ambroisie , et sur celle de celui-ci (*à Cléon*)
 de la saumure à l'ail.

LE VIEILLARD , au vendeur de boudins.

Iou , iou ! rien n'a égalé la science de Glanis.
 Oh ! je me mets sous votre direction ; prenez soin
 de mes vieux ans , et instruisez-moi de nouveau
 comme un enfant.

CLÉON.

Ne vous rendez pas encore , de grâce ; un peu

¹ ἀρύβαλλος : vase d'une grande capacité , avec lequel on versait de l'eau sur le corps de ceux qui se baignaient. Voyez M. Brunck sur le 109^e vers.

de patience : je vous nourrirai et vous fournirai de grains journellement.

LE VIEILLARD.

Je ne puis entendre parler de grains ; j'ai souvent été leurré par Théophaue et par toi.

CLÉON.

Je te donnerai même la farine toute préparée.

LE VENDEUR DE BOUDINS, au vieillard.

Mais pour que vous puissiez manger tout de suite et sans délai, je vous donnerai des petits gâteaux tout broyés et des poissons rôtis.

LE VIEILLARD.

Allons, hâtez-vous tous les deux de m'apporter ce que vous voudrez ; je laisserai gouverner le Pnyx par celui dont je serai le plus content.

CLÉON, au vendeur de boudins.

Je vais te devancer.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Non, certes ; c'est bien moi.

SCENE II.

LE VIEILLARD, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O vieillard ! quel magnifique pouvoir réside en vos mains ! tout le monde vous craint comme

un maître ; mais vous êtes facile , et vous vous laissez gagner volontiers par les flatteurs et par les intrigans ; vous êtes tout stupéfait , quand on vous harangue , quoique votre esprit soit bien loin dans ce moment-là.

LE VIEILLARD.

Le bon sens n'abonde guère sous vos cheveux , si vous pensez que j'extravague. Or , voici comme j'extravague : mon plaisir à moi , est de gobelotter tous les jours , et de soutenir un fripon seul à la tête de mes finances ; et , quand il s'est bien garni , j'aime à le fustiger en le suspendant.

LE CHOEUR.

Rien de mieux en vérité , si , dans cette conduite , vous calculez autant que vous nous le faites entendre ; si , dis-je , vous les engraissez exprès dans le Pnyx , comme autant de victimes publiques ; et si ensuite , lorsque les provisions vous manquent , vous immolez et mangez celui qui se trouve dans un meilleur embonpoint.

LE VIEILLARD.

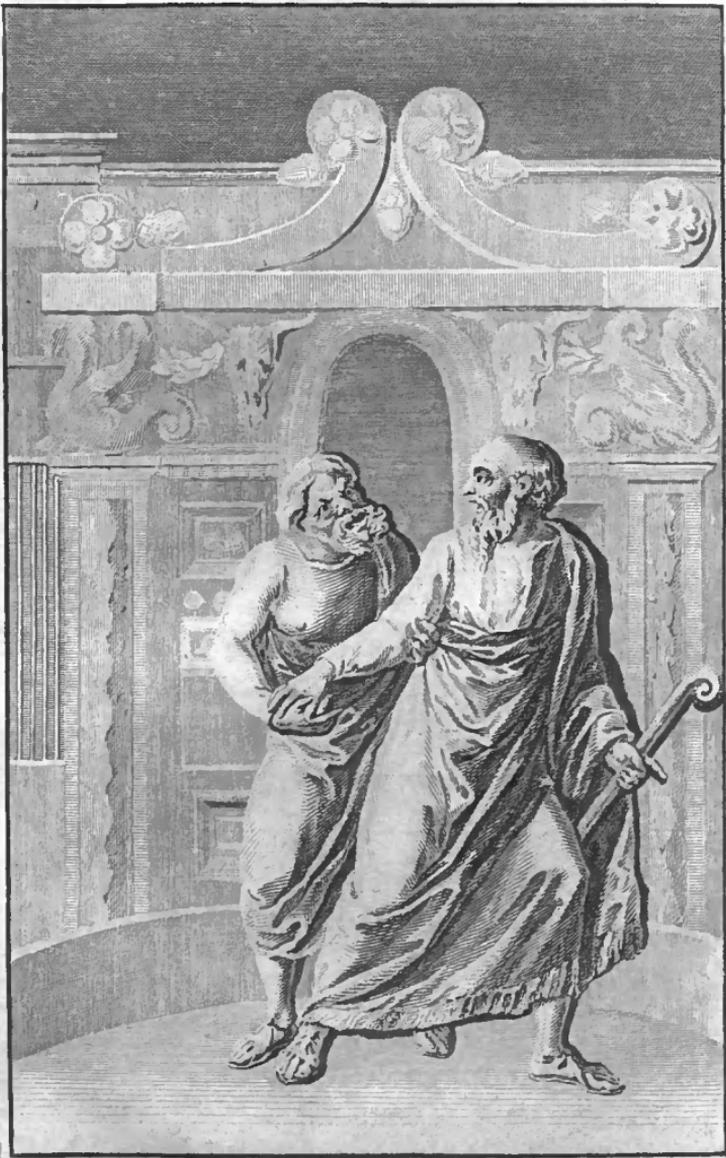
Jugez donc , si je m'entends à éprouver ceux qui se flattent d'en savoir long et de me tromper : je ne les perds jamais de vue , et je fais semblant de n'y rien voir quand ils me volent ; puis , quand ils se sont bien repus à mes dépens , je leur fais

dégorger le tout ¹, en leur mettant dans la bouche un bâillon au lieu d'une plume.

¹ Maxime cruelle et qui prouve combien les Athéniens étaient atteints du vice infâme de l'avarice. C'est le seul qui ait flétri la mémoire de Vespasien. « On prétend qu'il choisissait à dessein » pour ses agens dans les finances, des hommes d'une avidité » reconnue, afin de les condamner ensuite quand ils se seraient » enrichis, se servant d'eux, disait-on, comme d'éponges qu'il » humectait quand elles étaient sèches, et qu'il séchait ensuite » quand elles étaient humectées. » Suétone, *Hist. des XII Césars*, X, 17.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

LES CHEVALIERS.



A. Borel, del.

1788.

L. Petit, Sculp.

O viellard, me voici tout prêt
à vous montrer mon zèle.

 ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, LE VIEILLARD, LE VENDEUR DE BOUDINS, LE CHOEUR.

CLÉON.

LOIN d'ici : va-t-en à tous les diables.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Vas-y toi-même, ô infâme!

CHOEUR.

O vieillard, me voici depuis *trois fois long-temps*, tout prêt à vous montrer mon zèle pour vous.

LE VENDEUR DE BOUDINS:

Et moi, j'attends depuis *dix fois long-temps*, et *douze fois long-temps*, et *mille fois long-temps*, et *long-temps*, *long-temps*, *long-temps*.

LE VIEILLARD.

Pour moi, qui attends depuis *trente mille fois long-temps*, je vous déteste, et *long-temps* auparavant, *long-temps*, *long-temps*.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Savez-vous donc ce que vous avez à faire?

LE VIEILLARD.

Vous me le direz , si je ne le sais pas.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Donnez-nous , comme dans une lice , le signal , pour qu'à l'envi l'un de l'autre nous vous manifestations notre zèle.

LE VIEILLARD.

Je le veux bien : allons , éloignez-vous.

CLÉON.

Soit.

LE VIEILLARD.

Partez à présent.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je ne me laisserai pas devancer ¹.

LE VIEILLARD.

Pour cela , je compte bien aujourd'hui , à l'aide des bons offices de ces deux adorateurs , jouir d'un bonheur parfait , ou je ferai bien le renchéri ².

CLÉON.

Voyez-vous ? je suis le premier à vous offrir un siège.

¹ *ὑπερβῆναι*, supplanter. Mais j'ai voulu conserver l'espèce d'allusion au mot du vieillard *εἶς* *ἕν*, partez maintenant. Le grec, comme l'on voit, donne un vrai jeu de mots.

² *ἢ γὰρ εὐφρομαι*, nisi delicias faciam ; ou il faudra que je sois bien difficile , ou je ferai bien le renchéri. *Vim verbi non rediderat Berglerus vertens : aut profecto obtundar ; M. Brunck.*

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Mais tu ne donnes pas de table ; j'offre celle-ci bien avant toi.

CLÉON.

Je vous apporte ce petit gâteau fait avec de la farine que j'ai rapportée de Pylos.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Voici des croûtes ¹ que Cérès a creusées avec ses doigts d'ivoire.

LE VIEILLARD.

O déesse, quelle longueur de doigts !

CLÉON.

Voici de la purée de pois, exquise et d'une belle couleur ; Pallas, couronnée des lauriers de Pylos, l'a passée elle-même.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O vieillard ! Cérès n'a des yeux que pour vous ; elle étend toujours sur vous une main propice ².

LE VIEILLARD.

Pensez-vous qu'on eût pu subsister depuis si long-temps dans cette ville, si la déesse n'eût étendu continuellement son bras au-dessus de nous ?

¹ *μυσάλλη*, du pain dont on a ôté la mie pour y mettre de la viande, du jus, et autres choses.

² *ὑπερείχει τὴν χύτραν*. *Χύτρας* au lieu de *χειρὰ*. Façon de parler usitée chez les Grecs pour exprimer la protection des dieux.

CLÉON.

Voici un tronçon de poisson que vous donne Pallas , l'épouvante des armées.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

La déesse , fille du grand dieu vivant ¹ , vous envoie cette viande cuite dans du jus , et cette portion d'intestins , de gras-double et de ventricule.

LE VIEILLARD.

C'est bien fait à elle de se ressouvenir du peplos.

CLÉON.

La déesse , décorée d'une tête de gorgone et d'une aigrette , vous ordonne de manger de cette galette longue , pour que vous soyez en état de bien manier la rame ².

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Prenez encore ceci.

LE VIEILLARD.

Et que ferai-je de ces tripes ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

La déesse vous les envoie exprès pour que vous

¹ Ὀβριμόπαιρα , épithète tirée des poètes épiques , et employée ici ironiquement.

² Ἐλαύνωμεν fait ici jeu de mots avec ἐλατήριος , genre de gâteau. Voyez les *Acharniens* , v. 245.

puissiez en garnir le fond de vos vaisseaux ¹, car elle ne perd pas de vue notre flotte. Prenez et buvez ce sage mélange de trois mesures contre deux ².

LE VIEILLARD.

O dieu ! quel bon vin ! comme il porte bien les trois mesures d'eau.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

En effet, la déesse Tritogène a triplé ³ cette dernière mesure.

CLÉON.

Recevez de moi ce morceau de gâteau bien beurré.

¹ Il y a encore ici jeu de mots : *ἑρπύρις ἐν τριποσίτοις*.

² Le grec n'en dit pas davantage. Le meilleur commentaire de cet endroit, est dans Plutarque, *Propos de Table*, liv. III, quest. IX. Il y examine, ce que signifie ce vieux proverbe *Boire cinq ou trois, et non pas quatre*. « Mais le mélange, y dit-il, de deux (de vin) à trois (d'eau) est la plus gentille et la plus musicale proportion de toutes, faisant gracieusement dormir l'homme, et oublier tous ses ennuis, comme cette bonne et fertile terre d'Hésiode (*Opera et dies*, v. 462) :

Tous les ennuis du laboureur chassant,
Et ses enfans doucement nourrissant.

Elle apaise et endort toutes les plus superbes et plus violentes passions qui soient dedans notre cœur, y introduisant une paix et une tranquillité profondes. »

³ *Τριπογυγής*..... *Εντριπύσις*. Jeu de mots dont approche un peu ma traduction. Minerve est surnommée Tritogène. Voyez-en les raisons multipliées dans les mythologistes.

Et de moi recevez-en un tout entier.

CLÉON.

Tu n'auras pas de lièvre à lui offrir, et moi j'en ai.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Peste de moi! où trouverai-je du lièvre? allons, mon imaginative, il faut trouver ici quelque expédient.

CLÉON.

Vois-tu celui-ci, mon drôle?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je m'en moque. Ne voilà-t-il pas des gens qui viennent à moi?

CLÉON.

Et quelles gens?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Des ambassadeurs qui ont leurs bourses pleines d'or.

CLÉON retourne la tête pour voir ces nouveaux arrivans.

Où sont-ils? où sont-ils?

LE VENDEUR DE BOUDINS profite de ce moment pour enlever le lièvre de Cléon.

Qu'est-ce que cela te fait? ne laisseras-tu pas ces étrangers?..... O cher petit vieillard! voyez-vous le lièvre que je vous apporte?

CLÉON.

Malheureux que je suis ! scélérat, tu m'as supplanté !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et certes, n'est-ce pas ce que tu as fait à Pylos ?

LE VIEILLARD.

Dites-moi, de grâce, par quel tour d'adresse vous l'avez ainsi supplanté ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Cette imaginative me vient de la déesse ; et le vol est mon ouvrage.

CLÉON.

Mais ce lièvre m'a coûté des sueurs pour le prendre.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et à moi, pour le rôtir.

LE VIEILLARD à Cléon.

Retirez-vous ; je ne peux savoir de gré qu'à celui qui me l'a servi.

CLÉON.

Infortuné que je suis ! je serai vaincu en fait d'impudence.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Pourquoi ne prononcez-vous donc pas, ô vieillard, lequel de nous deux vous a le mieux servi vous et vos appétits ?

LE VIEILLARD.

Comment m'y prendrai-je, pour paraître aux spectateurs avoir prononcé avec équité entre vous deux ?

LE VENDEUR DE BOUDINS, au peuple, à l'oreille.

Le voici : levez-vous et fouillez, sans en prévenir, dans ma manne et dans celle du Paphlagonien, pour voir ce qui y reste ; c'est un moyen sûr de bien juger.

LE VIEILLARD, au vendeur de boudins.

Allons, voyons ce qu'il y a dans votre manne.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Vous voyez, bon papa, qu'elle est toute vide ; je vous ai donné tout ce qu'il y avait dedans.

LE VIEILLARD.

C'est-là une manne patriotique.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Visitez donc aussi celle du Paphlagonien : Eh bien, voyez-vous ?

LE VIEILLARD.

Ah ! dieu ! comme elle est remplie de mets différens ! Voyez quel énorme gâteau ? et il m'en donnait si peu !

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Et voilà ce qu'il a toujours fait : de tout ce qu'il

saisissait, il vous en donnait très-peu, et se réservait la meilleure portion.

LE VIEILLARD.

C'est donc ainsi, ô scélérat, que tu m'escamotais le fruit de tes larcins, tandis que je te chargeais de couronnes et de présens ?

CLÉON.

Je ne me permettais ces vols que pour l'avantage de la république.

LE VIEILLARD.

Quitte vite cette couronne pour que j'en décore celui-ci.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Allons vite, couronne bas, fripon.

CLÉON.

Il n'en sera rien, parce que j'ai un oracle de Delphes, qui désigne celui qui doit me supplanter.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Il désigne assez clairement mon nom.

CLÉON.

Eh ! bien, je vais voir si l'oracle te concerne, et je te ferai d'abord cette question : quelles sciences as-tu cultivées dans ton enfance ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

On me formait à coups de poings dans les cuisines.

CLÉON.

Que dis-tu ? Ah ! comme je suis frappé de cette application de l'oracle ! Ensuite , chez le maître d'exercice , qu'as-tu appris ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

A voler , à nier le vol , et à démentir les témoins en face.

CLÉON.

O Phæbus , Apollon Lycien , quels revers me menacent ! Quel métier as-tu fait depuis que tu as été en âge ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

J'ai vendu du boudin.

CLÉON.

Quoi de plus ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Je m'abandonnais au libertinage ².

CLÉON.

O malheur des malheurs ! je ne suis plus rien. J'ai cependant encore un léger espoir qui me soutient ; dis-moi seulement : vends-tu tes boudins dans le marché ou à l'entrée de la ville ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

A l'entrée de la ville où l'on expose en vente les salaisons.

¹ Parodie du *Téléphe* d'Euripide , suivant le témoignage du scholiaste.

² Et me'l faceva cacciar di dietro.

CLÉON.

C'est fait de moi : l'oracle est accompli. (*Il tombe.*) *Traînez-moi dans ma maison*¹. « Adieu, chère couronne, je te quitte à regret ; un autre te portera, *sinon plus grand voleur que moi, du moins plus fortuné*².

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté CLÉON.

LE VENDEUR DE BOUDINS.

O Jupiter, dieu de la Grèce, je te dois cette victoire !

LE CHOEUR.

Vous êtes vainqueur, et nous vous saluons en cette qualité. Ressouvenez-vous que nous vous avons fait ce que vous êtes ; nous vous demandons une bien faible récompense, c'est la place de solliciteur, de greffier des jugemens.

LE VIEILLARD.

Dites-moi maintenant : quel est votre nom ?

LE VENDEUR DE BOUDINS.

Agoracrite, parce que j'ai été élevé dans la place aux jugemens.

¹ Parodie d'un vers du *Bellérophon* d'Euripide, suivant le scholiaste.

² Parodie des 179^e et 180^e vers de l'*Alceste* d'Euripide. Voyez tom. VI, pag. 299, lign. 1 et 2.

LE VIEILLARD.

Je me recommande donc moi-même à Agoracrite, et je lui livre ce Paphlagonien.

AGORACRITE.

Mon cher vieillard, j'aurai des soins tout particuliers de vous, et vous serez contraint d'avouer que vous n'avez jamais vu personne plus affectionnée pour les bayeurs aux corneilles.

INTERMÈDE.

LE CHOEUR PARTAGÉ EN DEUX BANDES.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Il est bien plus louable, au commencement ou à la fin d'une action, de chanter les louanges de celui qui a su mettre un frein au cheval fougueux, que de déchirer de gâité de cœur un Lysistrate ou un Thoumantis sans asyle; ce dernier-ci, en effet, ô divin Apollon, tourmenté de la faim et baigné de ses larmes, ne quitte pas votre temple de Delphes, où il vous supplie, en embrassant votre carquois, tant il est pressé par le besoin.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Il n'y a rien d'odieux dans la satire qu'on exerce

¹ M. Brunck cite ici, d'après les scholiastes, quatre vers de Pindare, dont trois sont les mêmes, mot pour mot, que ceux d'Aristophane qui paraîtrait n'avoir fait que copier.

contre les méchants : elle mérite au contraire les éloges de tout homme de bien , qui sait en juger sainement. Si ce malheureux que nous devrions immoler dans nos vers , jouissait de quelque célébrité , nous ne rappellerions ici aucun autre de nos amis. Pour ce qui est d'Arignotus , il est connu de quiconque sait distinguer le blanc du noir , et connaît l'air orthien. Il a un frère , qui ne lui appartient point quant aux mœurs , c'est l'infâme Ariptrade , qui est tel , avec connaissance de cause et avec réflexion. Il ne se borne pas à être un libertin , ou un vaurien achevé , car il n'eût pas fait alors de sensation ; mais il a inventé un genre particulier ; sa langue et sa figure sont souillées de la fange des voluptés où il se vautre ¹ ; il s'exerce aux airs polymnestiens ² , et vit avec un OEonichus. Quiconque n'a pas un pareil monstre en exécution , ne boira jamais avec moi dans une même coupe.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Les longues nuits m'ont souvent vu occupé à

¹ Il est impossible de rendre dans aucune langue la liberté des expressions et la turpitude des images qu'offre ici le texte d'Aristophane : nous sommes obligés d'y renvoyer nos lecteurs.

• R.-R.

² Voyez dans la nouvelle édition du *Plutarque* d'Amyot, Paris, Cussac, les notes et le texte sur Polymneste, tom. XXII, pag. 173, 183, 184, 189, etc.

rechercher la cause ¹ de la voracité insatiable de Cléonyme. On dit de lui, que, semblable aux animaux, dès qu'il a la tête dans la panetière des riches, on ne peut l'en retirer, et qu'ils sont obligés de le supplier de leur laisser de quoi manger à leur tour : daignez, lui disent-ils prosternés à ses pieds, sortir et épargner un peu notre table.

SECOND DEMI-CHOEUR

On raconte que nos trirèmes ont eu une conférence ensemble, et que l'aînée de toutes a dit à ses cadettes : n'avez-vous point ouï parler, mes sœurs, de ce qui se passe dans la ville ? On dit qu'un quidam, un mauvais citoyen, ce pervers Hyperbolus a demandé une centaine d'entre nous, pour une expédition en Chalcédoine. On ajoute que les trirèmes avaient été choquées de cela, et avaient jugé la chose impossible ; enfin qu'une d'elles, qui n'avait jamais eu de commerce avec aucun homme, avait parlé en ces termes : ô Dieux ! loin de nous pareil malheur ; jamais, non jamais, il ne sera mon pilote ; je préférerais, s'il le fallait, être rongée dans ce port par les artisans, et y tomber en pourriture. Que je ne sois pas non plus, ô Dieux ! non, que je ne sois pas commandée par

¹ Parodie des 378^e et 379^e vers de l'*Hippolite* d'Euripide. J'ai employé les propres expressions de la traduction du P. Bru moy.

ce Nauphante, fils de Nauson ¹, puisque je suis encore bien garnie de bois et de poix ! Si les Athéniens ne désapprouvent pas mon idée, nous n'avons point de meilleur parti que de fuir vers le temple de Thésée ou des Euménides, et de les supplier en notre faveur. Non, fier de nous commander, il ne tournera pas nos citoyens en dérision ; qu'il navigue seul pour sa perte, s'il le veut, et qu'il se contente de conduire les chaloupes où il vendait des lanternes.

¹ Οὐδὲ Ναυφάντης γῆ, τῆς Νάυσωνος, οὐ, δῆτ', ὧ Σειοί, Frischlin traduit ainsi ce vers :

At ne Nauphantes quidem nausionis imperitet mihi.

La version latine qui est à la suite de la belle édition de M. Brunck, porte :

Nec Nauphantæ Nausonis filiæ navarchus ille sit, ne sit, inquam, ὃ Dii.

L'Italien a lu différemment cet endroit :

E che una dice, che non era venuta a presso à gli nomini, che rimuove i mali : tu non mi signoregiarai mai : ma se'l sarà forzà, marcendo ne le miserie qui m'invecchierò, ne soprastante di nave à una nave utile, non per certo, ὃ dei.

Je préférerais le sens de cette traduction, si elle ne faisait pas un peu violence au texte, tel que les meilleures éditions nous le représentent aujourd'hui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGORACRITE, LE CHOEUR.

AGORACRITE.

QU'ON fasse silence, qu'on ait la bouche close, qu'on s'abstienne d'appeler qui que ce soit en témoignage, que tous les tribunaux qui sont les délices ordinaires de cette ville soient fermés; voici le moment, à cause des nouvelles prospérités, où il convient que nos théâtres retentissent des louanges d'Apollon.

LE CHOEUR

O vous, qui venez pour le bonheur des îles sacrées, et pour servir de lumière dans Athènes, quelle bonne nouvelle nous apportez-vous? Devons-nous donc faire fumer de joie, notre encens dans les places publiques?

AGORACRITE

J'ai refondu le peuple, et je vous le rends honnête homme, de scélérat qu'il était.

LE CHŒUR.

Et où est-il maintenant, ô merveilleux auteur,
de ce changement !

AGORACRITE.

Il habite cette antique Athènes couronnée de
violettes.

LE CHŒUR.

Comment pourrions-nous le reconnaître ? Quel
est son costume ? Et comment est-il fait ?

AGORACRITE.

Il est devenu tel qu'il fut autrefois, du temps
des Miltiade et des Aristide. Vous allez le voir :
j'entends qu'il ouvre les portes du vestibule ; féli-
citez la ville d'Athènes d'avoir recouvré ses an-
ciennes mœurs ; cette Athènes admirable, cette
cité si vantée, où un peuple célèbre a fixé sa
demeure.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PEUPLE, rajeuni.

LE CHŒUR.

*O belle et brillante Athènes, toute couronnée
de violettes, montrez-nous le maître de ce pays
et de toute la Grèce !*

¹ Parodie d'un endroit de Pindare, cité par le scholiaste.

AGORACRITE.

Reconnaissez-le à la cigale qui orne ses cheveux ; à l'éclat de son ancienne splendeur ; il est plein d'amour pour la paix et de dégoût pour les suffrages ; en un mot , il est tout parfumé de myrrhe.

LE CHOEUR.

Salut au roi des Grecs ! nous vous félicitons ; car vous éprouvez une révolution digne de cette ville et des trophées de Marathon.

LE PEUPLE.

Approchez , ô Agoracrite , le plus chéri des mortels ! de quels biens vous m'avez comblé en me refondant !

AGORACRITE.

Moi , dites-vous ? Mais , cher ami , vous ignorez encore ce que vous étiez auparavant , et ce que vous fesiez : car vous me regarderiez comme un dieu.

LE PEUPLE.

Qu'ai-je donc fait ci-devant ? Instruisez-moi de l'état où j'étais ?

AGORACRITE.

Premièrement , si quelqu'un vous disait , en vous haranguant : ô peuple ! je t'aime , je t'adore , tes intérêts me sont à cœur , et je veux seul te conduire par mes conseils ; oui , si quelqu'un débu-

tait ainsi, vous sautiez de joie et vous vous rengorgiez.

LE PEUPLE.

Moi, vraiment?

AGORACRITE.

Ensuite l'orateur se retirait après vous avoir dupé.

LE PEUPLE.

Dites donc? j'étais joué de la sorte sans m'en apercevoir?

AGORACRITE.

Vos oreilles s'étendaient et se pliaient comme un parasol.

LE PEUPLE.

Quoi! la vieillesse m'avait réduit à cet état de folie et de délire?

AGORACRITE.

Eh! par Jupiter, si deux orateurs haranguaient, l'un, pour qu'on équipât une flotte, et l'autre, pour payer les honoraires aux juges; celui-ci se retirait après avoir eu l'avantage sur celui-là... Eh! bien, pourquoi baissez-vous la tête? Ne resterez-vous donc pas?

LE PEUPLE.

En vérité, j'ai honte de toutes mes anciennes sottises.

AGORACRITE.

Ne vous chagrinez pas : on doit moins vous en imputer la faute qu'à ceux qui vous ont induit en erreur. Répondez maintenant à ceci : si quelque orateur un peu bouffon vous disait : point de pain pour les juges, si telle cause n'est perdue; que lui feriez-vous? Là, dites-moi?

LE PEUPLE.

Je le précipiterais de dessus quelque élévation dans un abyme profond, après lui avoir suspendu Hyperholus¹ au cou.

AGORACRITE.

C'est fort bien et fort sagement pensé; mais par la suite, comment gouvernerez-vous la république? Voyons, dites-moi cela?

LE PEUPLE.

J'ordonnerai que les rameurs de vaisseaux de guerre reçoivent toute leur paye en entrant dans le port.

AGORACRITE.

Ce sera d'un grand avantage à cette foule de culs secs.

¹ C'est de cet Hyperholus qu'on lit dans Plutarque (*vie d'Alcibiade*, chap. XX, tom. II.) « Il estoit si deshonté, et se soucioit si peu du bruit qu'on luy donnast, qu'il ne luy chaloit d'estre vitupéré, ny se mouvoit aucunement pour chose que l'on dist de luy, ce qu'aucuns appellent hardiesse et fermeté de courage, là où ce n'est que yrayé impudence, mauvaisté cffrontée, et désespérée meschanceté. »

LE PEUPLE.

De plus, nul des citoyens inscrits sur le catalogue de ceux qui sont destinés au service militaire, ne pourra se faire mettre, à l'aide de certains protecteurs, sur celui d'un autre ordre; mais son nom restera sur le premier tableau où il avait été inscrit.

AGORACRITE.

Cléonyme en mordra son bouclier de rage ¹.

LE PEUPLE.

Nul jeune homme ne pourra se trouver à l'assemblée.

AGORACRITE.

Où Clisthène et Straton se tiendront-ils donc?

LE PEUPLE.

Quoi! ces jeunes efféminés qui ne sortent pas des boutiques des parfumeurs, qui jassent si fort à leur aise? Quel charmant homme que Phœax ²,

¹ Parce que c'était un lâche qui ne pouvait rester inscrit sur le catalogue des honnêtes gens.

² Ce Phœax, peint si fort ironiquement par Aristophane, et représenté par Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, comme « étant bien de » bonne maison, mais ayant au demeurant faute de plusieurs choses, et notamment entre autres, d'éloquence, parce qu'il estoit » plus propre à deviser et disputer en privé, qu'à plaider et » haranguer en matière contentieuse publiquement devant le » peuple, ayant, comme dit Eupolis,

» Parole assez, mais d'éloquence point. »

disent-ils ! Comme il est instruit ! il sait parfaitement fixer sur lui l'attention de ses auditeurs , il vient à bout de tout ce qu'il veut ; ses discours sont nourris de maximes ; il est clair , il touche , et le calme succède aux émeutes dès qu'il parle.

AGORACRITE.

N'êtes vous pas l'infâme complaisant de ces débauchés ?

LE PEUPLE.

Non , par Jupiter ; mais je les forcerai de s'absenter de l'assemblée et d'aller prendre leurs ébats à la chasse.

AGORACRITE.

D'après cela , recevez ce pliant , et ce jeune garçon bien constitué pour vous le porter ; si cela vous plaisait , vous pourriez même faire un siège de ce petit drôle.

LE PEUPLE.

Oh ! que je suis heureux de recouvrer mon premier état !

AGORACRITE.

Ce sera bon à dire , quand je vous aurai remis des armistices de trente ans. O armistices , paraissez !

SCÈNE III.

LES MÊMES, DEUX FEMMES, personnages muets, qui représentent les armistices.

LE PEUPLE.

O grand dieu, qu'elles sont belles ! Au nom des dieux, dites, peut-on s'en approcher ? Comment, je vous prie, sont-elles venues en votre possession ?

AGORACRITE.

Ce Paphlagonien ne les tenait-il pas cachées dans sa maison, pour que vous ne fussiez pas tenté de les lui ravir ? Or, moi, je vous en fais don, pour que vous les emmeniez avec vous à la campagne.

LE PEUPLE.

Quelle punition infligerez-vous à ce Paphlagonien qui a commis ces excès ?

AGORACRITE.

Je ne lui ferai rien de plus, ni autre chose que de le condamner à exercer mon ancien métier ; à vendre seul des boudins aux portes de la ville ; à débiter de la chair d'âne mêlée avec celle de chien ; à dire, dans l'ivresse, des injures aux

¹ *καταπικραροσίου* : che hanno licentia di farla per trenta anni.

prostituées, et à n'avoir, pour étancher sa soif, que de l'eau puisée dans les baignoires.

LE PEUPLE.

Fort bien imaginé; voilà de quoi le mettre aux prises avec les prostituées et les maîtres de bains. En récompense des services que vous m'avez rendus, je vous invite à venir au Prytanée, pour y prendre la place qu'occupait ce scélérat. Suivez-moi, après vous être revêtu de cet habit vert. Quant à lui, qu'on le conduise sur-le-champ au lieu où il doit faire son nouveau commerce, afin que les étrangers qu'il maltraitait si fort par ses propos, jouissent de sa confusion.

INTERMÈDE.

LE CHOEUR.

CETTE SCÈNE MANQUE DANS LE TEXTE.

FIN DES CHEVALIERS.

RÉFLEXIONS
SUR LES CHEVALIERS,
COMÉDIE.

JE ne sais si quelqu'un aura remarqué, avant moi, qu'Aristophane développe dans les *Chevaliers*, une vérité morale qui devrait être méditée journellement, et qui devrait faire la base et la règle invariable de la conduite de tout homme et de tout gouvernement animés du désir de se procurer des droits solides à la réputation de sagesse.

La liberté ou la libre disposition de suivre les premiers mouvemens de sa volonté, est le plus grand de tous les esclavages.

Voilà cette vérité que le poète a voulu mettre dans le plus grand jour, aux yeux de ces Athéniens légers, inconséquens, qui ne savaient pas qu'on n'est jamais plus esclave que lorsqu'on s'abandonne, sans frein et sans examen, à la première impulsion du vouloir. Autant Aristophane met d'art, de sel et de comique, pour faire ressortir une vérité aussi utile, autant l'un des plus grands philosophes de nos jours, Shaftesbury, met de logi-

que et d'évidence dans la manière dont il la démontre ¹. En effet, ceux qui suivent le premier mouvement de leur volonté, et qui sont libres de donner leur consentement aux premières insinuations ou suggestions d'une imagination préoccupée et de la première idée qu'ils se font du bien; ceux-là, dis-je, sont perpétuellement les dupes des plus grands fourbes qui soient dans le monde, de leurs propres passions; et ils ne conservent que le nom de liberté dans leurs choix les plus importants. On peut même assurer, avec confiance, que la folie la plus complète est celle de ces gens qui, se faisant illusion à eux-mêmes, se persuadent que, dans leurs affaires de la plus grande conséquence, ils savent parfaitement les choses qu'ils ont le moins étudiées et sur lesquelles ils sont dans la plus profonde ignorance ².

Or, cette vérité ne fut nulle part plus utilement mise en action que sur le théâtre de ces Athéniens, qui ne jugeaient de la présence de leur liberté, que par l'abus qu'ils en faisaient. Aussi les *Chevaliers* sont encore plus une censure amère et

¹ The moralists, a philosophical rhapsody, part. II, sect. 1.

² « I think one may say with assurance, That the greatest of fools is he who imposes on himself, and in his greatest concern thinks certainly he knows that which he has least study'd, and of which he is most profoundly ignorant. » Shaftesbury, tom. II, pag. 151.

une dérision continuelle de la servitude dans laquelle gémissait ce peuple libre, qu'une satire violente contre Cléon. Les lecteurs superficiels ne se sont attachés qu'à cette dernière idée, et ont jugé, d'après cela, très-désavantageusement d'une pièce qui peut devenir le modèle de mille autres sur nos théâtres. Que de riches bourgeois, pour ne point parler de ceux d'un plus haut étage, qui sont les dupes d'un homme d'affaires, d'une femme, d'un valet ! Que de moyens employés par ces esclaves adoreteurs, bien moins du maître que de la bourse qui doit bientôt échoir au plus adroit ! Que de testamens excroqués ! que de gens honnêtes, que d'enfans même écartés, éliminés et présentés comme suspects !

Les enfans n'ont jamais d'ennemi plus terrible,
Que l'imbécillité d'un père trop flexible.

Rousseau, *Flatteur*, acte III, scène II.

Il me serait très-aisé de tracer ici le cannevas d'une pièce où l'on verrait un riche, vieillard surtout, qui serait la dupe et l'esclave du premier venu, et qui, sous prétexte de conserver sa liberté, rejetterait les conseils des personnes honnêtes, sages et instruites. En général, cette idée-ci pourrait fournir des comédies de caractères sans nombre, parce que la cupidité prend tous les jours de nouvelles formes, et que les ri-

dicules de l'homme qui , ne se connaissant pas lui-même , veut cependant donner une idée avantageuse de sa sagacité et de l'usage de sa raison , ne sont que trop multipliés. Voilà ce qui mériterait d'être fréquemment joué sur le théâtre. Il serait essentiel d'y fixer d'avance la jeunesse sur la faiblesse , les sottises et les ridicules d'un âge qui se fait souvent encore plus respecter par le sacrifice d'une liberté qui lui échappe , que par le ridicule usage qu'il s'efforce continuellement d'en faire. On démasquerait ces fourbes hypocrites qui se glissent dans la société , sous les dehors officieux et trompeurs de l'amitié , des prévenances et des soins :

On n'est point à l'abri d'une fausse tendresse ;
 Et tel homme à la cour , où l'on voit tant d'adresse ,
 Fait tous les jours tomber son maître en ses filets ,
 Qui tombe le premier dans ceux de ses valets.

Rousseau , *Flatteur* , acte III , scène II.

Les grandes villes , surtout , sont remplies de ces sortes d'intrigans , et il est très-peu de maisons où on n'en rencontre au moins un d'établi , et souvent à l'insçu des plus clairvoyans.

De-là le champ vaste qu'Aristophane ouvre à tous ceux qui voudront s'exercer dans un genre utile , et pour lequel les *Chevaliers* deviennent un très-bon modèle , quoi qu'il faille convenir avec

Fontenelle ¹, « qu'ils sont un peu ennuyeux ,
 » parce que c'est toujours la même chose , tou-
 » jours la dispute de Cléon et d'Agoracrite , tou-
 » jours des scènes d'injure de l'un contre l'autre .
 » Mais , à cela près , cette pièce-là est une satire
 » fort plaisante de la facilité qu'avait le peuple
 » d'Athènes à se laisser gouverner par des gens
 » de rien et par des fourbes ; car Cléon , qui gou-
 » vernait alors , était tanneur ; et Aristophane ,
 » pour lui donner un rival digne de lui , lui op-
 » pose un charcutier . Toutes les qualités qu'il
 » trouve à ce charcutier pour être le premier
 » homme de la république , comme d'être igno-
 » rant , accoutumé à couper et à trancher de tort
 » et de travers , à surprendre sa marchandise , à
 » brouiller tout dans les boudins qu'il fait , tout
 » cela est très-bien imaginé . J'aime bien encore , »
 continue notre académicien , « les contesta-
 » tions de Cléon et d'Agoracrite , à qui criera le
 » plus haut et sera le plus méchant , les caresses
 » et les présens qu'ils font au peuple , etc . Ce
 » gâteau à la Lacédémonienne , que Démosthène
 » dit qu'il avait préparé et que Cléon lui a
 » dérobé , représente fort bien l'affaire de Pylos .
 » Cléon est encore fort bien comparé aux nour-
 » rices qui mâchent du pain pour leurs enfans ;

¹ Dans les remarques déjà citées .

» mais qui en avalent trois fois plus qu'elles ne
 » leur en donnent. Je m'étonne », ajoute le même
 observateur, « que le peuple d'Athènes, qui était
 » maître absolu, souffrit qu'on le jouât en sa pré-
 » sence, qu'on l'appelât mille fois sot et imbé-
 » cille et qu'on lui fit voir qu'on le menait par
 » le nez tant qu'on voulait, et qu'on le prenait
 » par des niaiseries comme un enfant. » Tous
 ceux qui ont parlé de cette pièce, ont témoigné
 le même étonnement. Ils ne réfléchissaient pas
 qu'elle a un double mérite; d'abord, celui d'offrir
 aux yeux de la partie saine de la république, une
 vérité morale qu'il devenait de jour en jour plus
 nécessaire d'exposer avec art à un peuple plus
 enclin à abuser qu'à user de sa liberté¹; ensuite,
 celui d'enchaîner le reste de la nation, à l'aide
 du charme de la poésie, souillée souvent par le
 ton et le langage des passions et du libertinage
 d'une populace qui aimait le plaisir par-dessus
 tout², et de ramener ainsi cette partie mobile
 de la république³ sur ses égaremens, sur ses
 bévues, de lui découvrir l'artifice grossier des

¹ *Vulgus ad deteriora promptum*, comme Tacite l'observe au
 sujet des Romains. Voyez *Politica* C. C. Taciti, cap. XIII, ex
 édit. Gabriel. Brotier.

² *Cupiens voluptatum*, et si eodem princeps trahat, lætum. *Ib.*

³ *Cujuscumque motus novi cupidum*. *Ib.*

gens dont elle était la dupe ¹, et de l'en faire rougir même ². Eh ! qui peut ignorer qu'il n'est rien de plus facile que d'exciter les risées de la multitude sur les choses les plus sérieuses et les plus graves, à plus forte raison sur les partis auxquels elle s'est déterminée sans réflexion ³? Tous les jours un seul bon mot lâché à propos dans notre parterre, fait siffler une pièce qui aura soutenu l'attention du public, et mérité ses applaudissemens dans les premiers actes.

On pourrait aisément trouver quelques traits de ressemblance avec les *Chevaliers*, dans le *Flatteur* de notre J. B. Rousseau. Ce n'est pas que je prétende trouver dans le poëte français un copiste du poëte grec: Je suis éloigné d'avoir, pour mon auteur, cet enthousiasme qui me ferait voir ses pensées, son ton, sa manière dans tous ceux qui auraient suivi la même carrière; mais je remarque, avec plaisir, que ces deux grands poëtes se sont rapprochés pour peindre des ridicules dignes de leur pinceau. Rousseau a ordinairement moins de comique, moins de sel et moins de chaleur qu'Aristophane; mais il ne peint cependant pas

¹ *Neminem sine æmulo sinit. Ib.*

² *Vulgus credulum, pronum ad suspiciones. Ib.*

³ *Sine rectore præceptis, pavidum, socors, vacuum curis, et sine falsi verique discrimine solitas adulationes edoctum.*

moins énergiquement que celui-ci, l'imbécille crédulité d'un vieillard et les tours de souplesse d'un flatteur. Voyez si l'on ne retrouve pas le vieillard-peuple, dans ce portrait de Chrysante :

JUSTINE.

Voilà

Un brave homme de père. Il est, par-ci, par-là,
 Quelquefois un peu fou, notre monsieur Chrysante,
 Et son humeur souvent est assez mal plaisante ;
 Mais, dans le fond, il est bon homme autant qu'on peut,
 Et quand on sait le prendre, on en fait ce qu'on veut.

Acte I, scène I.

AMBROISE, à Chrysante.

Je ne dis pas qu'au fond vous ne soyez brave homme :
 Vous avez un bon cœur, j'en conviens; mais, en somme,
 Vous êtes quelquefois un vieillard fort sanguin,
 Fort inconsideré, fort brutal.

Même acte, scène IV.

C'est dans cette même scène que le flatteur Philinte, exagérant les belles qualités du fils de Chrysante, s'écrie :

Mon dieu, l'aimable enfant, l'aimable enfant !

AMBROISE, à part.

Fort bien.

Il est bègue et bossu.

Dans l'acte II, scène première :

FRANCISQUE.

Voulez-vous que Chrysante ait le cerveau perclus,
 Au point de s'engendrer d'un cadet, tout au plus,

Qui ne possède rien qu'un peu de bonne mine ,
Et dont il ne connaît que la simple origine ?

PHILINTE.

Pauvre esprit ! C'est par-là , ne le vois-tu pas bien ,
Que je puis à ses yeux me parer d'un grand bien ,
Et faire , à la faveur de quelques apparences ,
Pour des réalités passer mes espérances.
Mes caresses , mes soins , ma trompeuse ferveur
M'ont de cet homme-là su gagner la faveur ;
Et je me crois en droit , quand nous sommes ensemble ,
De lui persuader tout ce que bon me semble.
A quoi me servirait le talent précieux ,
Le don surnaturel que j'ai reçu des cieux ,
De tourner à profit la faiblesse des hommes ?
Tu le sais mieux que moi ; dans le siècle où nous sommes ,
L'amour de la louange et l'imbécille orgueil ,
De leur faible raison sont l'ordinaire écueil ;
Et j'ai mis le grand art , où je suis passé maître ,
A les tromper par-là , puisqu'ils le veulent être.
Je sais m'accommoder de leurs faibles divers ,
Flatter leurs passions et même leurs travers .
Sur leurs seuls mouvemens je me règle à toute heure.
Sont-ils joyeux ? je ris . Sont-ils tristes ? je pleure ;
Et par-là , sans risquer qu'un peu de bonne foi ,
Je les mets hors d'état de se passer de moi .
J'assujettis leurs cœurs , j'asservis leur prudence ,
Et les enchaîne aux fers de ma condescendance .
C'est ainsi qu'un esprit adroit et pénétrant ,
Sait mettre en intérêt la sottise d'un grand ;
Et cette unique porte , aujourd'hui si commune ,
Sert d'entrée au palais de la bonne fortune .

Du métier que je fais , tu vois quel est le fruit ,
 Et ce que ma souplesse au besoin me produit.
 Enfin , qui n'est pas né prophète en sa patrie ,
 Doit à son mauvais sort opposer l'industrie.
 Je n'ai ni fonds , ni rente , il faut bien l'avouer ;
 Mais mille sots en ont , et je les sais louer.
 Voilà ma terre. On doit la cultiver soi-même ;
 Mais le produit en est d'une abondance extrême :
 Et , crois moi , mon ami , la vanité des sots
 Est le fond le plus sûr des sages comme nous.

FRANCISQUE.

J'y consens : mais malgré votre ardeur complaisante,
 Voilà pourtant Damon d'accord avec Chrysante ,
 Et mes gages réduits par conséquent à rien.

PHILINTE.

.
 . . . de mon ascendant je connais le pouvoir.
 Nous ajusterons tout , et je n'ai qu'à vouloir.
 N'as-tu point remarqué la joie inexprimable ,
 Qu'il sentait dans le temps que nous étions à table ,
 De mes attentions à cultiver son goût ,
 De mon empressement à lui servir de tout ?

AMBROISE , à Chrysante.

.
 Monsieur , monsieur , sachez que qui se fait brebis ,
 Le loup le mange. Un jour vous vous mordrez les pouces
 D'avoir eu si long-temps des flatteurs à vos trousses.

PHILINTE.

Vous perdez le respect , bon homme.

AMBROISE.

Le respect ?

Je ne vous en dois point. Si je vous suis suspect,
C'est parce que j'instruis ce bon vieux gentilhomme ;
Quine voit pas plus loin que son nez, le pauvre homme.

Acte III , scène III.

Et scène IV :

AMBROISE , seul.

C'est une chose étrange,
De voir comme mon maître a l'esprit mal tourné !
Au lieu de profiter de mon sens raffiné,
Il se fâche toujours, il s'échauffe, il tempête ;
C'est ce maudit flatteur qui lui tourne la tête.
Ah ! que ce philosophe avait un bon cerveau,
Qui disait qu'un flatteur est comme le corbeau
Que cajole un renard pour avoir son fromage !
Morbleu, je ne veux plus rien lire davantage,
J'ai trop d'esprit.

Le portrait de Cléon ne se retrouve pas moins dans celui du flatteur Philinte. On vient de voir comme ce dernier a fait valoir son art et ses talens pour séduire et pour en imposer, surtout lorsqu'il avait affaire à des sots et à des gens crédules de l'espèce de Chrysante. Ambroise et Justine vont achever ce portrait et y mettront les touches fortes et caractéristiques propres à le rapprocher de Cléon. Voici comme Justine s'explique sur la brouillerie survenue entre Chrysante et Damon, amant d'Angélique, fille de Chrysante :

JUSTINE.

Pour moi , je n'ai jamais su par qui ni comment
Ils ont pu se brouiller ; mais naturellement
Je crois qu'à rassembler toutes les apparences ,
On pourrait parier pour l'homme aux révérences.

ANGÉLIQUE.

Qui ? Philinte ?

JUSTINE.

Et qui donc ? Votre père aujourd'hui
Ne consulte , n'entend , ne fréquente que lui :
Lui seul , dans la maison , taille , rogne , gouverne ;
C'est l'âme , le ressort , et le mobile interne
De tout ce qui s'y fait : que diantre sais-je , moi ?
Voulez-vous parier une chose ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien , quoi ?

JUSTINE.

Je pourrais par hasard me tromper ; mais je gage
Que le drôle a son but , et qu'il vous envisage
Comme un bien qu'il serait ravi de confisquer
A son très-cher ami , pour se l'hypothéquer.

Acte I, scène I.

ANGÉLIQUE à Ambroise.

Qu'as-tu fait de mon père ? Est-il demeuré ?

AMBROISE.

Non :

Mais il a rencontré là-bas son factotum ,
Philinte ; et moi , j'ai fait trois ou quatre gambades ,
Pour n'être pas témoin de leurs complimens fades.

JUSTINE.

Cet homme a résolu d'assiéger la maison.

ANGÉLIQUE.

tu lui veux bien du mal ?

AMBROISÉ.

Elle a morbleu raison.

Je suis de son avis. Ces diseurs de fadaïses ,
qui chatouillent les gens pour les faire bien aises ,
ce sont bons qu'à noyer ; c'est moi qui vous le dis.

Acte I, scène II.

Dans la scène III du même acte , Ambroise
cite Philinte d'enjoleux , de Judas : scène IV ,
l'appelle bon apôtre, et dit à Chrysante , au sujet
des propos de Philinte :

Je ne saurais souffrir

Qu'on se moque de vous avec des fariboles ;
Et je vois clairement que toutes ces paroles
sont des brides à veaux. Je n'ai pas la façon
De m'exprimer : je suis un malheureux garçon.
Mais j'ai de la morale , et je fais conscience
De voir qu'à tout propos un homme vous encense ,
Et qu'il vous vienne , avec des discours satinés ,
Bailler de l'encensoir tout au travers du nez.

Et dans le troisième acte , Ambroise , après
avoir exprimé un peu durement contre Chrysante ,
cite de Philinte :

Le traître ?

PHILINTE-

Mais on ne parle point de la sorte à son maître ,
Mon très-cher.

AMBROISÉ.

Et morbleu , je sais ce que je dis ,
Et je n'ai pas besoin de prendre vos avis.

CHRYSANTE.

Encor ?

AMBROISE.

Tout son babil n'est qu'une happelourde,
Pour vous faire en douceur avaler quelque bourde.

Scène III.

LE MÊME, à Damon, au sujet de Philinte :

Je vous le disais bien qu'il voulait vous séduire,
Et que ce gaillard-là n'avait ni foi, ni loi.

DAMON.

Je ne te comprends point.

AMBROISE.

Je me comprends bien, moi.
J'entends ce que je dis, et je suis un vieux reître....
Et oui, riez, riez. Philinte, avec mon maître,
Vous préparent ensemble un petit impromptu
Qui vous fera bien rire autrement.

DAMON.

Que dis-tu ?

AMBROISE.

Je dis que je les ai surpris en conférence,
Qui faisaient leur complot, parlant par révérence,
Afin de vous souffler votre femme.

Scène V.

LE MÊME, à Philinte, qui survient :

Ah ! ah ! voici le reste
De notre écu. Je veux n'en pas faire à demi.
Tenez, monsieur, voilà votre dupe d'ami,
A qui j'ai raconté tout de fil en aiguille,
Comme vous lui voulez débaucher notre fille.

Scène VI.

ANGÉLIQUE.

Eh ! mon père ,
 Craignez tout d'un esprit qui n'a rien de sacré ,
 Que le seul intérêt dont il est enivré ;
 Qui sous de beaux semblans déguisant son audace ,
 Peut trahir ses amis pour se mettre en leur place ;
 Et qui vous imposant par d'indignes soupçons.....

Acte V , scène VII.

Dans la même scène , Justine fait très-adroitement connaître à Chrysante tout le fond pervers du caractère de Philinte : si on pouvait le convaincre , dit-elle , de toutes les indignités qu'on lui prête , il

Serait un imposteur , un scélérat , un traître ,
 Un coquin qu'il faudrait jeter par la fenêtre ;
 N'est-il pas vrai , monsieur ?

CHRYSANTE.

Oui ; mais pour tout cela ,
 Philinte n'a rien fait de ce que tu dis là.

JUSTINE.

Ce n'est pas ce qu'on dit ; mais , si par aventure ,
 On pouvait lui prouver une telle imposture ,
 Tout Philinte qu'il est , vous permettriez bien
 De dire qu'il serait un insigne vaurien . ?

Et plus bas :

Voilà comme on est fait : parce qu'on s'imagine
 Qu'il est perfide , ingrat , né pour le mal d'autrui ,
 Et qu'effectivement les faits sont contre lui ,

On se met dans l'esprit, sans remords ni scrupule,
Qu'il faut s'en défier ; voyez le ridicule !

CHRISANTE.

Ah ! cela fait frémir.

JUSTINE.

C'est un garçon d'honneur,
Qui sur votre bien seul fonde tout son honneur ;
J'en suis sûre. (*à Angélique*) : oui, madame, il ne faut
pas sourire,
Parce que chacun sait que c'est un pauvre sire ;
Sans fortune et sans biens, on voudrait supposer
Que c'est par intérêt qu'il veut vous épouser ;
Et moi, je gagerais que ce qu'il en veut faire,
N'est que pour l'amitié qu'il porte à votre père.

.....

On parvient enfin à dessiller les yeux de Chry-
sante. On s'y attendait dès le commencement de
la pièce. Le vertueux Damon ne pouvait devenir
la victime du pervers Philinte. On aime à voir
triompher la vertu en pareil cas. Aristophane au
contraire oppose un intrigant à un autre, et, sans
aucune espèce d'imbroglio, il réussit à intéresser
infiniment les spectateurs, en développant suc-
cessivement les moyens de séduction et d'injustice
employés par les deux personnages qu'il met en
scène. Ces assauts de fourberies prêtent infiniment
plus au comique que la lutte de la vertu contre le
vice, surtout quand il s'agit d'en imposer à quel-

qu'un qui, connaissant à fond ceux qui veulent le tromper, reconnaît que c'est pour lui un plaisir exquis d'enrichir des brigands qui le flattent et de leur faire ensuite rendre leur proie ; car telle était la maxime du peuple d'Athènes.

FIN DES RÉFLEXIONS SUR LES CHEVALIERS.

PRÉFACE

SUR LES NUÉES,

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

« *Les Nuées* sont la plus belle et la plus ingénieuse de toutes les comédies d'Aristophane. Il y déploie le *vis comica* d'une manière admirable, soit dans l'invention de son sujet, soit dans la distribution de toutes les parties. Mais la gloire d'un pareil chef-d'œuvre est presque entièrement éclipsée : le ridicule dont cette pièce couvre Socrate, a valu des reproches au poëte, dans les siècles passés, et lui en attire surtout dans le

Aristophane fit représenter les *Nuées* la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, 424 ans avant J.-C. Il fit représenter encore une autre comédie dans cette même olympiade. Voici les titres de ces deux pièces, tels qu'ils se trouvent, à leurs vraies époques, dans l'ordre chronologique donné par M. Brunck.

OLYMPIADE LXXXIX.

Années.	Archontes.	Noms des comédies.
1.	Isarchus.	ΝΕΦΕΛΑΙ Α.
2.	Aminias.	ΣΦΗΚΕΣ.

nôtre , où tant de gens se croient philosophes , parce qu'ils font retentir partout le mot de philosophie ¹. » On a poussé la fureur jusqu'à vouloir qu'Aristophane fût cause de l'arrêt de mort, porté contre Socrate. Le P. Brumoy , comme on le verra tout-à-l'heure , a parfaitement fait sentir le peu de fondement de toutes ces suppositions ridicules , et qui décèlent l'ignorance la plus complète. Aristophane ne voulait pas plus la mort de Socrate que celle d'Alcibiade, de Cléon, de Périclès, de Phryné, de Lamachus, d'Euripide, et autres qu'il a joués sans influencer en rien sur le sort des uns ni des autres. M. Hardion expose très-bien les motifs de la guerre excitée entre les philosophes et les poètes comiques. Voici comme il s'en explique ² : « L'éloquence grecque , qui , » dans l'histoire d'Hérodote et dans les harangues » de Périclès , s'était montrée si belle , si majestueuse , si décemment parée , pensa tout à

¹ Ceci est traduit mot pour mot de la préface latine que M. Brunck a mise à la tête des *Nuées* d'Aristophane , tom. II , pag. 63.

² Dans la sixième dissertation sur l'origine et les progrès de la rhétorique dans la Grèce , tom. XIII , des *Mém. de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres* , pag. 153 et suiv.



» coup devenir la proie du faux bel esprit et
 » d'une orgueilleuse métaphysique. Autant que
 » l'étude de la philosophie est profitable aux
 » bons esprits , pour les faire marcher d'un pas
 » plus ferme et plus assuré dans les routes que
 » la droite raison leur a ouvertes , autant est-elle
 » dangereuse pour ceux que le dérèglement de
 » l'imagination et la perversité du cœur rendent
 » incapables de connaître et d'aimer la vérité.
 » Bien loin de les délivrer des ténèbres où ils se
 » plaisent à errer , cette étude ne sert qu'à les y
 » plonger plus avant. Ils employent , pour établir
 » le mensonge , les moyens qu'elle fournit pour
 » le détruire ; et leur audace , soutenue d'un lan-
 » gage flatteur et séduisant , impose aux petits
 » esprits , toujours avides de ce qui a un air de
 » nouveauté et de singularité , et prévaut auprès
 » d'eux sur le langage simple et modeste de la
 » raison et du bon sens.

» Tels furent ces faux et présomptueux phi-
 » losophes qui , vers le temps de Périclès , vinrent
 » de toutes parts inonder la ville d'Athènes , et
 » y répandirent une doctrine aussi contraire à
 » la vraie éloquence qu'à la saine philosophie. »

Voilà les circonstances où Aristophane parut sur le théâtre d'Athènes, et qui durent fournir à ce poète quantité de traits pour combattre et ridiculiser les nouveaux philosophes et tous leurs sectateurs. Socrate et Platon jouaient de son temps le rôle le plus considérable parmi les innovateurs; ils voulaient même élever leur école sur les débris de celles qui pouvaient rivaliser avec la leur. L'éloquence du second et l'ironie du premier n'eurent presque d'autre objet que d'établir leurs principes en dénigrant les philosophes leurs contemporains. Ainsi Zénon, auteur de l'art éristique¹, fut accusé d'une complaisance criminelle pour Parménide; mais Athénée accuse durement Platon d'avoir inventé cette calomnie². De plus celui-ci introduisait les philosophes dans ses *dialogues*, et les faisait toujours succomber à l'adversaire qu'il leur opposait. Dans son fameux dialogue, intitulé *Gorgias*, on voit le philosophe de ce nom aux prises avec Socrate; mais Gorgias ne fut nullement ému de se voir indignement travesti dans cet ouvrage: il disait froidement qu'il ne se reconnaissait point aux discours qu'on

¹ M. Hardion, *Mémoire* cité dans les notes précédentes.

² Le même, au même endroit.

lui faisait tenir ; qu'au surplus l'auteur s'entendait fort bien à faire des satires. Un philosophe satirique ! C'est tout comme chez nous. Le *Protagoras*, autre dialogue de Platon, est également satirique en bien des endroits. Denys d'Halicarnasse ne peut pardonner à Platon les censures dont il accable Protagoras. En général, celle qu'il « avait exercée sous le nom de Socrate, (car » celui-ci jouait un rôle dans tous ses dialogues, » ou comme ami, ou comme interlocuteur), » contre les plus célèbres sophistes, et les ridicules qu'il s'était appliqué à leur donner, lui » ont attiré, de la part de quelques anciens » écrivains, de violens reproches de malignité, » de présomption, d'injustice et de mauvaise » foi..... Cicéron n'a pu se défendre d'en avoir » du soupçon ; on voit que son amour-propre » en souffrait, et que son respect pour Platon » a retenu ses plaintes² » au sujet du dialogue intitulé le *Gorgias de Platon*. N'en était-ce pas plus qu'il n'en fallait, pour susciter des ennemis à Platon et à Socrate surtout, de qui l'ironie

¹ Dans le caractère de Thucydide et dans l'épître à Pompée.

² M. Hardion, *Dissertation* citée plus haut, tom. XV, pag. 176.

amère et mordante irritait plus encore contre lui en particulier? Aussi ces deux grands hommes avaient-ils contre eux, d'abord tous les autres philosophes qui florissaient en même temps qu'eux, et en outre les poètes comiques qui tournaient en ridicule les disputes inutiles, les questions oiseuses, les recherches vaines, les perpétuels débats de tous les philosophes en général : c'était une revanche des poètes contre ceux-ci, qui, de leur côté, déclamaient contre l'impudence, l'obsécinité et la licence des comiques. C'est au nom de ces derniers qu'Aristophane, Amipsias et autres, ont joué les philosophes et leurs partisans. Ces poètes se sont attachés particulièrement à Socrate et à Platon comme chefs de la philosophie de leur siècle, et ont mis sur leur compte toutes les absurdités des différentes sectes. C'est ce que j'aurai occasion de faire souvent remarquer dans les *Nuées* surtout et dans les *Harangueuses*, où Platon n'est guère plus épargné que Socrate dans la première de ces pièces.

En un mot, si Aristophane eût contribué le moins du monde à la condamnation de Socrate, Platon eût-il introduit l'un et l'autre comme in-

terlocuteurs dans son *Banquet* ? Eût-il fait pour le poète une épitaphe aussi flatteuse que celle que tout le monde connaît ?

« Voltaire, dit M. Brunck, ignorait toutes ces particularités ; aussi personne n'a-t-il montré plus d'injustice à l'égard d'Aristophane qu'il n'avait jamais lu en grec, et contre qui néanmoins il s'est expliqué à tort et à travers en quantité d'endroits de la vaste et indigeste collection de ses œuvres. Je ne citerai que les seuls articles *athée* et *athéisme* de son *Dictionnaire philosophique*, intitulé depuis *la Raison par alphabet* : au milieu de beaucoup d'erreurs sur Aristophane, on y lit entre autres : *Ce poète comique, qui n'est ni comique, ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent.* On ne sait que dire de cette incroyable légèreté, avec laquelle un *philosophe* prononce qu'un écrivain, dont il ne sait pas la langue, un écrivain, admiré de toute l'antiquité, précisément pour les grâces et les qualités du style, n'est *ni poète, ni comique.* Si Aristophane n'est pas poète, qu'on nous dise donc quel est celui qui en mérite mieux le titre ? S'il n'a pas le style comique, qu'on nous indique

encore dans quel auteur il est possible de trouver une source plus abondante de sel, de railleries et de plaisanteries? Toutes les personnes également versées dans la littérature ancienne et moderne, et douées du jugement nécessaire pour comparer les ouvrages d'esprit, savent combien il serait facile de tourner contre Voltaire ce qu'il a dit de cet ancien comique. Cicéron, qui était assurément un bon juge, reconnaît Aristophane pour *le meilleur poëte de l'ancienne comédie*. Platon n'en jugeait pas différemment. Mais pour terminer cette discussion, je vais rapporter en faveur d'Aristophane le témoignage de Quintilien, qui devait, en fait de littérature grecque, se connaître pour le moins aussi bien que Voltaire : *Antiqua comœdia cum sinceram illam sermonis attici gratiam prope sola retinet, tum facundissimæ libertatis, etsi est in insectandis vitis præcipua, plurimum tamen virium etiam in cæteris partibus habet. Nam et grandis, et elegans, et venusta, et nescio an ulla, post Homerum tamen, quem, ut Achillem, semper excipi par est, aut similior sit oratoribus, aut ad oratores faciendos aptior. Plures ejus auctores :*

Aristophanes *tamen*, et *Eupolis*, *Cratinusque* *præcipui*.

Cette préface est un peu longue ; mais il me semble qu'elle est nécessaire pour faire connaître le véritable intérêt des *Nuées*, pour écarter l'odieux qu'on voudrait jeter sur leur auteur, et pour mieux faire apprécier le véritable but de cette pièce. Je ne donnerai point une nouvelle traduction. Je profiterai de celle de mademoiselle Le Fèvre : je me permettrai seulement d'y faire tous les changemens qui conviennent au plan de traduction que je me suis fait.

PIN DE LA PRÉFACE SUR LES NUÉES.

LES NUÉES.

COMÉDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée pour la première fois sous l'archonte Isarchus, la neuvième année de la guerre du Péloponnèse, la première de l'olympiade quatre-vingt-neuf, aux fêtes dionysiaques; pour la seconde fois, avec des changemens, sous l'archonte Aminias, la deuxième année de la même olympiade quatre-vingt-neuf; retouchée enfin pour la troisième fois (et non représentée) l'année suivante sous l'archonte Alcée.

IL n'y a personne qui ne connaisse cette comédie au moins de nom; c'est une des plus distinguées d'Aristophane. Le grand Socrate qu'on y déchire impitoyablement, l'a rendue un monument précieux à toute la postérité. En effet, comme dit Despréaux¹:

Aux accès insolens d'une bouffonne joie,
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le public un poète avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué;
Et Socrate, par lui, dans un chœur de Nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les nuées¹.

¹ Despréaux, *Art. poét.* chant III.

Plus cette comédie est intéressante , plus il me paraît nécessaire d'en bien fixer l'époque , afin de juger précisément , si et jusqu'à quel point il est vrai que Socrate fut la victime de cette comédie. Le silence de Platon , de Thucydide , d'Aristote , en un mot , des auteurs contemporains sur un fait si remarquable , m'avait toujours paru étonnant , et me rendait un peu suspecte l'opinion de ceux qui croyaient qu'en effet cette comédie coûta la vie à Socrate. Il est vrai qu'Élien paraît le dire nettement ; mais après tout , Élien vivait sous l'empereur Antonin le Pieux , et il est le premier qui ait avancé ce fait , que d'autres comme Eunapius et quelques scholiastes ont emprunté de lui. Ses paroles méritent toutefois d'être pesées. Voici le chapitre entier ¹ :

« Anytus et ceux de son parti cherchaient avec
 » soin les moyens de perdre Socrate , pour les
 » raisons que nous avons alléguées ailleurs ; mais
 » ils redoutaient les Athéniens ; ils se défiaient
 » de la manière dont le peuple pourrait prendre
 » une accusation grave contre un homme qui ,
 » par bien des raisons , avait un grand crédit
 » dans l'État , et particulièrement parce qu'il dé-
 » criait les sophistes , qui ne savaient et n'en-
 » seignaient rien qui en valût la peine. Ils com-

¹ Élian. *Varia Histor.* lib. II , 13.

» mencèrent par sonder cette espèce de gens sur
» le projet, qu'ils méditaient d'accuser Socrate :
» car ils ne jugeaient pas qu'il fût sûr de précipi-
» ter les choses, non-seulement à cause de ce
» que je viens de dire, mais par la crainte qu'ils
» avaient que les amis et les sectateurs de Socrate
» n'aigrissent l'esprit des juges, et ne fissent re-
» tomber toute la confusion sur les accusateurs
» d'un homme, qui, après tout, n'était pas cou-
» pable, et qui faisait l'ornement de son siècle.
» Qu'imaginent-ils? Ils vont trouver Aristophane,
» le faiseur de comédies, grand rieur de profes-
» sion, vrai Turlupin et qui faisait gloire de
» l'être. Ils le gagnent et lui persuadent de tra-
» duire Socrate en ridicule en plein théâtre, sur
» les choses qu'on lui reprochait faussement,
» comme d'être un séducteur éloquent, capable
» de changer le blanc en noir et de donner une
» entorse au bon droit; homme à sentimens sin-
» guliers et dangereux, qui voulait introduire
» de nouveaux génies à la place des dieux qu'il
» méprisait; homme enfin propre à inspirer ses
» erreurs à quiconque l'approchait. Aristophane
» saisit vivement ce sujet, y répand le sel de la
» plaisanterie et l'agrément des vers, sans rougir
» de prendre pour l'objet de ses risées le meilleur
» de tous les Grecs; car ce n'était pas un Cléon
» qu'il se proposait de déchirer, ni les Lacédé-

» moniens ou les Thébains ; mais un sage chéri
 » des dieux , et particulièrement d'Apollon ¹.
 » Socrate mis en spectacle public surprit d'abord
 » étrangement les Athéniens qui ne s'attendaient
 » à rien moins : mais parce qu'ils étaient natu-
 » rellement défiants et soupçonneux à l'égard des
 » hommes extraordinaires et distingués, soit dans
 » le maniement des affaires publiques, soit dans
 » les talens et dans la régularité de la conduite,
 » cette comédie des *Nuées* commença à leur
 » plaire au point qu'ils donnèrent plus d'applau-
 » dissemens au poëte qu'on n'en avait donné à
 » aucun spectacle. Ils le proclamèrent vain-
 » queur ², et ils contraignirent les juges de ces
 » jeux à mettre au premier rang le nom d'Aris-
 » tophane. Tel fut le succès de cette comédie.

» Quant à Socrate, il allait rarement aux spec-
 » tacles, excepté quand Euripide disputait le prix
 » par des tragédies nouvelles ; car il ne manquait
 » pas de s'y trouver. Il assistait de même à ses
 » combats au Pyrée. En effet, il aimait ce poëte

¹ C'est qu'Apollon à Delphes l'avait déclaré par un oracle, le plus sage des hommes. Socrate expliqua lui-même l'oracle aux Athéniens avec autant d'esprit que de modestie, en leur disant qu'ils croyaient tout savoir et ne savaient rien, au lieu que lui ne savait rien et croyait aussi ne rien savoir.

² Donc le peuple se trouvait aussi avec les commissaires nommés pour décider des prix.

» tragique pour sa sagesse et pour la beauté de
 » ses pièces toutes vertueuses. Cependant Alci-
 » biade ¹ et Critias ² le contraignirent d'aller
 » quelquefois aussi à la comédie ; mais loin de
 » se plaire à ce divertissement , il avait un sou-
 » verain mépris pour les comédiens ³ ; philosophe
 » comme il l'était , et homme de bien , il ne
 » pouvait goûter des gens qui faisaient profes-
 » sion de mordre , d'outrager , de déchirer tout
 » le monde , et de ne rien dire d'utile. Ce furent
 » là les causes secrètes du dépit qui donna lieu à
 » la comédie des *Nuées* , sans compter les sug-
 » gestions d'Anytus et de Mélitus. Il est même
 » vraisemblable ⁴ qu'Aristophane se laissa cor-
 » rompre par argent dans cette conjoncture ; car,
 » vu l'ardeur et l'empressement des uns à calom-
 » nier Socrate devant les tribunaux , vu la pau-
 » vreté et la méchanceté du poète , est-il étrange
 » de croire qu'il ait reçu de l'argent pour cette

¹ Fils de Clinias.

² Fils de Cállischrus.

³ Ces paroles sont remarquables , car elles sont conformes à celles des anciens , qui ne parlent point de l'instigation d'Anytus au sujet de cette pièce. Le mépris de Socrate pour Aristophane était , selon les apparences , le vrai motif qui engagea le poète à se venger du philosophe.

⁴ Élien n'assure pas ; il ne donne son sentiment que pour vraisemblable.

» mauvaise affaire? mais il sait ce qu'il en est.
 » Enfin la comédie des *Nuées* procura beaucoup
 » de gloire à son auteur : car le mot de Cratinus
 » eut lieu plus que jamais en cette occasion ; à
 » savoir que le théâtre gâtait ¹ les esprits. Comme
 » on célébrait alors les Dionysiaques , il y était
 » accouru une grande multitude de Grecs étran-
 » gers. Lors donc qu'on balottait et qu'on bernait
 » le malheureux Socrate, à ce nom si fréquem-
 » ment répété, et à sa figure que les faiseurs de
 » masques avaient parfaitement imitée, les étran-
 » gers qui ne savaient de qui il s'agissait, faisaient
 » du bruit dans l'assemblée, à force de demander
 » qui était donc ce Socrate. Il le remarqua; car
 » il y était venu tout exprès, sachant bien qu'il
 » était le bouffon de la comédie ; et il s'était placé
 » dans un lieu, d'où il pouvait être vu de tous
 » les spectateurs. Il affecta de tirer les étrangers
 » d'embarras; il se leva, et durant tout le spec-
 » tacle il se tint de bout, tant il montra de mé-
 » pris pour cette satire et pour tous les Athé-
 » niens assemblés! »

Il faut ajouter à ce récit d'Élien deux des cinq expositions ou préfaces de cette comédie; c'est la seconde et la cinquième ². Elles en parlent comme

¹ Les rendait malades.

² De Thomas Magister.

Élien ; mais sans doute sur son autorité. Or, il n'y a ici qu'une chose à faire voir, qui est qu'on doit compter évidemment vingt-deux ou vingt-trois ans au moins d'intervalle entre cette comédie et la mort de Socrate ; d'où il s'ensuivrait (à en croire M. Paulmier) que l'histoire d'Élien et de ses copistes n'est qu'un conte ; et qu'Aristophane n'a pas été plus complice de cette mort qu'Eupolis qui déchira aussi impitoyablement Socrate, ni que Cratès¹ et Diphilus, l'un et l'autre poètes comiques, le premier à l'égard d'Hippon, et le second par rapport à Beda, tous deux philosophes livrés, comme leurs pareils, à la censure et à la licence des anciens comiques, ennemis déclarés de la philosophie et de quiconque en faisait profession. Cette conclusion se tire naturellement des scholiastes, des anciens faiseurs de préfaces grecques, et du morceau d'Élien que nous venons de citer, où il est fait mention de la haine personnelle d'Aristophane contre Socrate et Euripide, tandis que les autres nous instruisent de l'anti-

¹ Cratès, Athénien, fut d'abord acteur de Cratinus, et ensuite poète de la vieille comédie. Il fut, dit-on, le premier qui introduisit des ivrognes sur la scène. A l'égard de Diphilus le comique, il était à peu près contemporain de Ménandre, et il composait dans le même goût. Ainsi on doit entendre ici Diphilus le tragique, poète extrêmement mordant, et qui fit une satire contre le grand Pompée, au rapport de Cicéron à Atticus, et de Valère Maxime, liv. VI, chap. 2.

pathie réciproque des poètes comiques et des philosophes, qu'ils disent avoir été l'origine de cette comédie. Je ne tirerai pas une conséquence aussi étendue que M. Paulmier; mais en constatant les époques; tant de la comédie des *Nuées* que de la mort de Socrate, je conclurai qu'on peut accorder Élien avec la vérité, en disant qu'Aristophane ne songea nullement à causer la mort de Socrate, que peut-être même il ne fut pas suborné par Anytus; mais qu'il n'en fut pas moins coupable, aussi-bien qu'Eupolis, d'avoir été la cause éloignée de l'injuste procès qu'Athènes fit au plus sage de tous les païens. Il fut en effet condamné pour les mêmes crimes qu'Aristophane lui avait imputés faussement; cela n'arriva toutefois que plusieurs années après que le poète eût taché de le faire siffler par toute la Grèce dans la pièce qu'il dit avoir le plus travaillée. Venons aux preuves: elles sont essentielles. Je ne les tirerai que d'Aristophane, qui doit en être cru sur les dates, beaucoup plus qu'Élien. Cette voie d'interpréter un auteur par lui-même est plus sûre que tous les commentaires.

Il est certain d'abord que nous avons les *Nuées* de la première, de la seconde et peut-être de la troisième édition, c'est-à-dire retouchées, et non différentes pour le fond. Il n'est pas moins certain que cette unique pièce, où l'on reconnaît

trois façons ; a été jouée et retouchée dans les trois premières années de la quatre-vingt-neuvième olympiade ; car , sans avoir égard aux anciens faiseurs d'expositions¹ , sans compter quelques vers cités par Athénée, soit des premières , soit des secondes *Nuées*, vers, qui se trouvent dans la comédie que nous avons² , Aristophane parle dans un endroit de Cléon comme vivant³ , et dans un autre, il parle du même Cléon comme mort⁴. On le verra par le détail de la pièce. Or, Cléon mourut certainement la dixième année⁵ de la guerre du Péloponnèse, sous l'Archonte Aminias, la deuxième année de l'olympiade quatre-vingt-neuf. Donc les secondes *Nuées* n'ont pu être représentées au plus tôt que cette même année, et les premières n'ont pu l'être qu'auparavant. Or, dans les *Guépès*, qu'on joua cette même année sous l'Archonte Aminias, Aristophane se plaint d'avoir été vaincu injustement par ses rivaux, en

¹ Voyez, entre autres, le quatrième ancien argument.

² Athénée, liv. IV, cite cinq vers des premières *Nuées* qui se trouvent dans cette comédie, v. 198. Il cite encore des secondes *Nuées* un passage qu'on lit dans cette pièce, v. 559. Donc nous avons la même comédie retouchée et jouée deux fois.

³ Vers 530.

⁴ Vers 549. Ajoutez encore qu'il cite la pièce d'Eupolis, intitulée *Marica*, où l'on supposait Cléon mort.

⁵ Voy. Thucydide et Diodore.

donnant la comédie des *Nuées* pour la première fois l'année précédente, je veux dire la première de l'olympiade quatre-vingt-neuf. Il fait à peu près la même plainte aux spectateurs dans le discours des secondes *Nuées*. Donc les premières et les secondes ont roulé dans les années première, seconde et tout au plus troisième de la même olympiade quatre-vingt-neuf. Si l'on joint à ce raisonnement l'autorité des préfaces grecques, il n'y aura plus de difficulté, et l'on trouvera qu'Aristophane est d'accord avec ses commentateurs, du moins pour la première représentation, dont il s'agit principalement.

D'un autre côté, Socrate âgé de soixante-dix ans, ne fut accusé par Anytus et Mélitus, puis condamné par les Athéniens à s'empoisonner, que sous l'archonte Lachès, la première année de l'olympiade quatre-vingt-quinze¹, c'est-à-dire vingt-trois ans après la mort de Cléon. Donc la date de la mort de Socrate étant certaine, et celle de la comédie des *Nuées* ne l'étant pas moins, il y a eu un intervalle de plus de vingt-trois années

¹ Il est bien vrai que quelques auteurs ne donnent à Socrate que soixante ans, et par-là ils avancent sa mort de dix ans, de sorte que, suivant leur idée, Socrate serait mort treize ans après Cléon. C'en est assez pour le sentiment que je soutiens; mais il faut ajouter que la date de la mort de Socrate, âgé de soixante-dix ans, est la plus sûre et la plus universellement reçue.

entre cette comédie et cette mort. Concluons-nous avec M. Paulmier qu'Élien est entièrement récusable dans l'histoire qu'il raconte ; non pas tout-à-fait : car après tout, il s'accorde avec les autres sur la haine des comiques contre les philosophes, et en particulier contre Socrate. Il en fait même la principale cause de cette satire. Il y ajoute, à la vérité, l'instigation d'Anytus et de Mélitus, en quoi il pourrait bien s'être trompé ; mais à cela près, son récit ne semble défectueux que pour n'avoir pas marqué le long intervalle qui se passa entre la représentation des *Nuées* et la condamnation de Socrate. Concluons qu'Aristophane décria Socrate par les mêmes motifs qu'il avait décrié Cléon, c'est-à-dire par haine personnelle, et apparemment sans concert avec Anytus. Ajoutons que, bien que sa comédie n'ait pas porté le dernier coup à Socrate, elle a pu indisposer les esprits, puisque les accusations comiques devinrent des accusations très-sérieuses, qui perdirent enfin le plus sage des Grecs par le moyen d'Anytus et de ses partisans. Il y a encore un article reprehensible dans le récit d'Élien ; c'est qu'il parle des *Nuées* comme d'un spectacle extrêmement applaudi, tandis qu'Aristophane qui en doit être cru se plaint deux fois du mauvais accueil et de l'injustice que lui firent les juges, qui lui préférèrent les pièces de Cratinus

et d'Amipsias. Il est vrai qu'Aristophane dit beaucoup de bien de sa comédie, et qu'à force de la vanter, il vint peut-être à bout de la faire applaudir une seconde fois; mais ce n'est-là qu'une conjecture qui ne justifie pas tout-à-fait Elien. J'ai crû devoir entrer dans ce détail après MM. Paulmier et Spanheim, et plus encore sur la confrontation d'Aristophane avec lui-même, afin de marquer précisément ce qu'on doit penser de l'opinion trop générale où l'on est, qu'Aristophane tourna à cette occasion les esprits pointilleux des Athéniens, et les engagea à faire mourir sur-le-champ Socrate; ce qui n'est pas, ni ne saurait être. Les Athéniens, quoique défiants et jaloux de toute sorte de mérite extraordinaire, n'allaient pas certainement si vite sur la foi de leurs orateurs et de leurs poètes comiques. Ils riaient de tout, et permettaient tout à l'éloquence et à la satire; mais on ne voit pas que Périclès, Cléon, Lamachus, Alcibiade et tant d'autres des premières personnes de l'État qui valaient bien Socrate, simple philosophe, aient été les victimes des railleries sanglantes et des accusations horribles d'Aristophane, qui nous dit, en plus d'un endroit, que ses concurrens en faisaient à son exemple autant que lui et aussi impunément.

PERSONNAGES.

Strepsiade, homme riche et endetté; Phidippide, jeune dissipateur, fils de Strepsiade; leur valet; Socrate et son valet; un chœur de Nuées; le bon et le mauvais droit; deux usuriers, Pusias et Amunias; Chæréphon, ami de Socrate. La scène est près de la maison de Socrate, à Athènes.

ACTE PREMIER.

STREPSIADE, couché sur un canapé peu loin de son fils, ne fait que se tourner et se retourner, en attendant le jour. Il parle en lui-même, fort inquiet sur les dettes que lui fait contracter le luxe de son fils et de sa femme. Il éveille son valet, demande de la lumière, saute à bas du lit, et s'entretient seul de ses affaires¹. « Douze mines » à Pusias? D'où ai-je contracté cette dette? Ah!

¹ Molière a imité ce monologue dans la première scène du *Malade imaginaire*, où Argante fait tout seul ses comptes, comme s'il était avec son apothicaire et son médecin.

» c'est pour ce cheval de prix que j'achetai à mon
 » dissipateur de fils... Item, trois mines à Amu-
 » nias pour rajuster un char. » L'on croit qu'Aris-
 tophane donne ici et ailleurs sur les doigts à Ami-
 nias, archonte de la deuxième année de l'olymp-
 iade 89; mais qu'il déguise un peu son nom,
 par égard à la loi qui défendait de jouer sur le
 théâtre le premier magistrat. Que cela soit ou non,
 il censure souvent Amunias.

Strepsiade qui avait passé sa vie à la campagne,
 se repent d'avoir quitté ses terres et sa vie cham-
 pêtre ¹ pour épouser une femme de la race de
 Mégacles et d'Alcmæon ², une femme dépen-
 sière, délicate et coquette, dont il a eu un fils
 du même génie. Il faut remarquer que, durant ce
 monologue, on entend Phidippide, le fils de ce
 bourgeois, qui rêve tout haut sur son lit. Il ne
 parle que de chevaux et de courses de char ³,
 ce qui rend le monologue du père plus piquant
 et plus comique; car cette manie de chevalerie
 est justement ce qui le désespère.

¹ Comme dans la comédie du *Mari confondu* chez Molière.

² Maison des plus illustres d'Athènes.

³ Il fallait être bien riche à Athènes pour se procurer ces di-
 vertissemens. Les républicains, naturellement gens d'épargne, ne
 souhaitaient pour dernier malheur à leurs ennemis que celui de
 nourrir des chevaux.

Après avoir fait ainsi le caractère de son fils , il va l'éveiller , mais doucement ; car il l'aime malgré sa mauvaise conduite. Il veut lui persuader de suivre une pensée qui vient de lui tomber dans l'esprit : c'est d'aller dans un logis voisin qu'il lui montre , chez ces gens qui prouvent que le ciel est un four , et que les hommes sont des charbons ; parodie ridicule des comparaisons que faisait Socrate ; car c'est de la maison de Socrate qu'il s'agit. Le fils traite ces philosophes , à savoir le maître et son disciple Chæréphon , de visionnaires , de fous , et de pieds-plats ¹ ; mais le père en pense bien autrement ; ce qui montre que les philosophes d'Athènes avaient leurs partisans et leurs censeurs outrés. La scène qui se passe entre le père et le fils , à ce sujet , peint , de toutes ses couleurs , un enfant gâté et un père trop indulgent. Ménandre et Térence ne firent pas mieux depuis. Strepsiade n'ayant pu gagner sur Phidippide qu'il se fit disciple de Socrate pour en apprendre l'art de payer ses dettes en gambades , et de prouver qu'il fait jour quand il est nuit , trouve ce secret trop beau pour le négliger. Il prend le dessein d'aller lui-même à cette école , bien persuadé qu'après une teinture de philosophie socratique , il se tirera d'affaire avec ses créanciers et ne les payera qu'en paroles.

¹ Ils allaient nu-pieds.

Il heurte donc à la porte de Socrate, dont le valet sort brusquement d'un air rêveur et fâché, de la même manière que le valet d'Euripide dans les *Acharniens*, ou celui d'Agathon dans les *Fêtes de Cérès*¹; car Aristophane se répète quelquefois; et l'avantage que je me flatte de procurer au public, par ces analyses de toutes les comédies du poète athénien, c'est de faire connaître tout son esprit et de donner lieu aux lecteurs de le confronter avec lui-même: ce que n'ont pu faire ceux qui se sont contentés de donner quelques-unes de ses comédies en français².

Le valet de Socrate est donc une espèce de valet philosophe, comme ceux d'Euripide et d'Agathon sont des valets poètes. Ces trois scènes de trois diverses comédies se ressemblent, comme d'autres dont nous parlerons. Ce valet bel-esprit peste contre la rusticité de Strepsiade, qui, en heurtant trop fort, lui fait perdre le fil d'une grande et belle réflexion. Ce sont-là des traits de

¹ Voyez les *Acharniens*, au commencement de ce volume, et les *Fêtes de Cérès*, dans le tome XIII.

² Madame Dacier a traduit *Plutus* et les *Nuées*, et M. Boivin les *Oiseaux*. Je ne rougirai point de profiter de leurs lumières ni de l'avouer, à condition toutefois de ne pas m'asservir à leur manière de traduire, ni à toutes leurs pensées, sans les examiner en elles-mêmes, sur Aristophane et sur ceux dont ils les ont tirées.

maître qui caractérisent d'un seul mot les personnages ridicules qu'on va produire. Strepsiade lui fait d'humbles excuses, et lui demande modestement quelle est l'idée qu'il a malheureusement interrompue.

LE VALET.

Il n'est permis de révéler ces mystères qu'aux personnes initiées.

STREPSIADE.

Dites donc hardiment ; car je viens pour m'initier à cette école.

LE VALET.

Je me rends ; mais au moins songez que ce sont là de grands mystères. Socrate demandait tout-à-l'heure à Chæréphon, combien une puce sautait de longueur de ses petites pattes ; car il faut noter qu'une puce s'était attachée au sourcil de Chæréphon, et avait sauté de-là sur la tête de Socrate.

STREPSIADE.

Et comment a-t-il mesuré cela ?

LE VALET.

On ne peut pas plus ingénieusement ; car ayant fait fondre de la cire, il y a plongé les pattes de l'insecte qui s'est trouvé avoir des souliers. La cire refroidie, on s'en est servi pour mesurer l'espace.

STREPSIADE.

O Jupiter , que de finesse d'esprit !

LE VALET.

Ce serait bien autre chose , si vous saviez une admirable réflexion de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle ? dites-la moi , je vous conjure.

LE VALET.

C'est une autre fadaise de même goût , qui est de savoir d'où vient le bruit que font les cousins en volant ; si c'est de leur trompe ou d'ailleurs , et une explication physique de leur intestin rempli de vent. Le valet fait encore mention d'une plaisanterie au sujet de Socrate qui observait la lune la bouche ouverte , tandis qu'un animal laissa tomber son ordure ; mais le tableau le plus satirique et le plus marqué , c'est celui qu'il fait de son maître déroband subtilement un manteau. « Hier nous n'avions rien à souper , dit-il. »

STREPSIADE.

Cela est fâcheux : comment se tira-t-il de cette affaire-là ?

LE VALET.

Il répandit de la poussière sur la table , et] tandis qu'il amusait ses auditeurs avec un compas d'une

main , de l'autre il décrocha adroitement un manteau avec un fer recourbé.

STREPSIADE.

Ma foi , Thalès n'y faisait œuvre. Allons , ouvrez-moi promptement cette école de sagesse. Montrez-moi Socrate ; car je brûle d'être adepte. Ouvrez donc ? (*On ouvre*). O Hercule , qui sont ces animaux-là ?

LE VALET.

Le voilà bien étonné ! A qui les comparez-vous , s'il vous plaît ?

STREPSIADE.

Aux prisonniers de Pylos¹ : ils en ont en vérité tout l'air. D'où vient qu'ils ont les yeux fixés en terre ?

LE VALET.

Ils cherchent ce qu'elle a dans ses entrailles.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des oignons , etc.

Tandis que le valet est en humeur de faire le

¹ Le poète parle des Lacédémoniens pris dans l'île de Sphacérie par Démosthène et Cléon. (Voyez les *Chevaliers*). Comme ils avaient beaucoup souffert , ils arrivèrent à Athènes dans une situation pitoyable. Ils y restèrent assez long-temps , et on ne les rendit que tard. Les philosophes affectaient d'être pâles et défigurés comme eux , de marcher sans chaussure , et de mener une vie fort austère.

savant, Strepsiade l'interroge sur divers instrumens qu'il voit, des globes, des sphères et choses semblables.

STREPSIADE.

Qu'est-ce que ceci ?

LE VALET.

C'est l'astronomie en personne ¹.

STREPSIADE.

Et cela ?

LE VALET.

La géométrie.

STREPSIADE.

Ouais, à quoi sert cette machine-ci ?

LE VALET.

A mesurer la terre.

STREPSIADE.

La terre ! Quoi ! celle qu'on distribue au sort après les conquêtes ² ?

LE VALET.

Non, ce qui s'appelle la terre, toute la terre.

¹ Il fait le montreur de curiosités d'un cabinet.

² C'était l'usage des Athéniens de partager au sort les terres conquises aux colons qu'ils y envoyaient ; ainsi partagèrent-ils quelques terres de Mitylène après sa défection (Thucyd. I. III.) ainsi firent-ils à Samos, (Arist. *Rhét.* liv. II, chap. VI.) et en Eubée, (Thucyd. liv. I.)

STREPSIADE.

Grande nouvelle, parbleu! bonne chose pour l'État! quoi! l'on nous partagera toute la terre?

LE VALET.

Tenez, voici son contour : voyez-vous? voilà Athènes.

STREPSIADE.

Oh! pour le coup, je ne vous crois pas; car je n'y vois point de juges assis¹.

LE VALET.

Il ne faut point railler; voilà tout le domaine de l'Attique.

STREPSIADE.

Où sont donc mes chers compatriotes les Cicynniens? (Cicygne était un *dème*, ou village, de la tribu acamantide dans l'Attique).

LE VALET.

Les voici, et voilà l'Eubée: vous n'en pouvez pas douter; vous voyez combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui, elle s'écarte de nous; je ne le sais que trop: c'est Périclès qui nous l'a ainsi aliénée en la sub-

¹ Trait contre la fureur que les Athéniens avaient de délibérer et de juger. C'était leur maladie qu'Aristophane leur reproche surtout dans les *Guêpes* et ailleurs.

juguant et en l'accablant d'impôts ¹ ; mais où est Lacédémone ?

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui , trop proche de nous. Croyez-moi , tâchez de l'éloigner tant que vous pourrez ².

LE VALET.

Cela ne se peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous , il vous en prendra mal ; mais , dites-moi , quel est cet homme guindé en l'air dans une corbeille ?

LE VALET.

C'est lui.

STREPSIADE.

Qui lui ?

LE VALET.

Socrate.

STREPSIADE.

Ah ! Socrate , Socrate , etc. (*Il le prie de descendre*).

¹ Après l'avoir subjuguée, il partagea quelques terres aux Athéniens ; et depuis l'Eubée fut toujours extrêmement chargée. (Thucyd. liv. I.) Au reste, il y a dans ce passage un jeu de mots qu'on ne saurait rendre.

² Ce mot est impayable pour le temps et les conjonctures. Les Lacédémoniens étaient les mobiles de la guerre du Péloponnèse.

Le philosophe, abîmé dans une profonde méditation, paraît d'abord ne rien entendre. On érie à pleine tête; il revient à lui et répond. L'entretien du valet avec le bourgeois avait déjà préparé Socrate comme un ridicule achevé; mais ce n'étaient que les premiers traits, en comparaison de cette scène, et le ridicule croît toujours jusqu'à son comble dans tout le cours de la comédie.

Aristophane fait rendre d'abord à Socrate une impertinente raison de ce qu'il se hisse ainsi en l'air. « C'est, dit-il, que la terre attire toutes les » pensées subtiles de l'esprit, comme le cresson » sauvage tire à lui toute l'humeur destinée aux » plantes voisines. » Comparaisons familières dont usait Socrate pour rendre ses raisonnemens sensibles, car il est peint ici au naturel; et je ne crois pas que le P. Rapin ait tout-à-fait eu raison de dire que Socrate entendait mieux la fine raillerie qu'Aristophane qui le raillait. Ils étaient l'un et l'autre d'un génie à ne se rien céder sur cet article; mais l'un raillait en philosophe égayé, et l'autre en comique libertin, ce qui fait la différence de leur génie railleur.

Le bourgeois, en ignorant malin, prend de travers la pensée de Socrate, pour la tourner en plaisanterie, puis il revient au fait: son dessein est d'apprendre d'un si habile voisin le moyen de payer ses dettes, sans qu'il lui en coûte rien. Il

ne s'agit que de lui enseigner l'art de parler ;
« car , dit-il , les usuriers me mènent grand train ,
» et la maladie des chevaux m'a perdu , maladie
» qui en a consumé bien d'autres. Je vous con-
» jure donc par les dieux de m'aider en ceci. »
Socrate l'interrompt pour lui demander par quels dieux il jure , ajoutant que , dans son école , on ne reconnaissait point les dieux du pays ¹. L'autre le prie de lui dire par quels dieux on jure dans son école , si c'est par des dieux de fer , comme ceux de Byzance : passage qui montre que les Byzantins se servaient de monnaie de fer. Après cette première insinuation qu'Aristophane veut faire comme la première leçon d'impiété que donne son philosophe , il lui fait faire un second pas ; c'est d'interroger le nouveau disciple sur son aptitude aux spéculations philosophiques , et de le sonder pour savoir s'il veut entrer en rapport avec les grandes déesses de l'école de Socrate , c'est-à-dire les Nuées ; malice d'Aristophane pour faire entendre que Socrate et ses sectateurs n'avaient pour objet de leur culte et de leurs contemplations que de pures chimères. On verra qu'il impute la même chose à Euripide , ami du philosophe , et à tous ceux qui le fréquentaient ,

¹ C'était le fondement de l'accusation contre Socrate ; et c'est de quoi il se justifie dans son apologie chez Platon.

hormis au grand Alcibiade , quoiqu'il le tance dans ses comédies.

Strepsiade consent à tout, pour ne pas payer ses dettes. Son maître lui ordonne, pour première épreuve, de prendre une couronne et de se jeter sur un lit ; chose qui donne lieu au disciple de badiner sur ce mystère qui a l'air d'un sacrifice, comme si l'on voulait l'immoler. On le rassure, en lui remontrant que ce sont là les initiations de l'école. En effet, Socrate fait une invocation burlesque à l'air et aux nuées, comme aux divinités suprêmes. Il les conjure de se rendre visibles et de paraître aux yeux du nouvel adepte, qui a regret de n'avoir pas apporté son double manteau, de peur d'être mouillé. C'est ainsi qu'Aristophane entrelarde de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, tous les mots sérieux de Socrate, pour les rendre encore plus impertinens que ceux qu'il lui met dans la bouche.

L'invocation est redoublée ; et les Nuées, en habits de femmes, avec des masques singuliers, commencent à se montrer en l'air sur des machines figurées en nuages. C'est-là qu'elles font ce beau chœur que madame Dacier admire avec raison. Ces sortes de chœurs étaient toujours les endroits les plus travaillés et les plus poétiques des tragédies et des comédies grecques. Ceux d'Aristophane tiennent du sérieux et du comique, et

quelquefois du sublime et du trivial ; souvent ce sont des parodies. On a beau se tourmenter pour les rendre ; comme ils sont entièrement dépendans de la versification et de la musique grecque , on ne peut les faire goûter aux Français ni en vers ni en prose.

Socrate , dans son enthousiasme , se sent ou se prétend exaucé. Le bruit du tonnerre et la vue des déesses le frappent ; mais , malgré leurs chants redoublés , Strepsiade a l'esprit si bouché et la vue si peu philosophique , qu'il ne peut ni les entendre ni les voir. « Sont-ce des héroïnes , » dit-il ?—Non , répond Socrate , ce sont les déesses des paresseux. Ce sont elles qui donnent de l'esprit , du sens , du jugement , l'art de parler d'une manière extraordinaire , imposante comme la nôtre et capable de captiver les cœurs. »

STREPSIADE.

En effet , à peine ai-je entendu leur voix , que mon cœur a tressailli d'ardeur de philosopher. Oui , je brûle de raisonner sur la fumée de bâtir et de renverser des argumens opposés , et de contredire tout ce qu'on dira.

Le villageois , en disant cela , ne voit pas encore les Nuées ; mais il prie Socrate de les lui faire voir. Celui-ci a de la peine à en venir à bout , vu la grossièreté de son disciple ; ce qui fait un

jeu de théâtre aussi satirique qu'il est vif, pour montrer que les élèves n'avaient pas tous les mêmes dispositions à voir les chimères philosophiques. Enfin, les Nuées descendent de leurs machines, remplissent tout le théâtre et sont vues de Strep-siade qui les adore. « Tu ignorais, dit le philo- » sophe, que c'étaient-là des déesses. Quoi ! tu » ne savais pas qu'elles nourrissent les sophistes, » les devins, les médecins, les poètes, etc. » Strep-siade est fort étonné de leur voir des figures de femmes, lui qui avait cru bonnement que ce n'était que du brouillard. Sur cela, Socrate lui fait comprendre, avec sa manière ordinaire de philosopher, c'est-à-dire par des questions réitérées, que les Nuées prennent toutes les formes qu'on veut et qu'elles veulent. De cette fadaïse, Aristophane tire une satire des plus fines qui se puissent, et, désignant plusieurs des spectateurs : « quand, par exemple, elles voyent (dit-il) Simon, » ce voleur public, elles se métamorphosent en » loups. »

STREPSIADE.

C'est donc pour cela qu'apercevant hier le lâche Cléonyme ¹, elles se déguisaient en cerfs.

SOCRATE.

Oui, et présentement, comme vous voyez, parce

¹ Celui qui jeta ses armes à la guerre. On en a déjà parlé.

qu'elles aperçoivent l'efféminé Clisthène, elles se sont transformées en femmes.

STREPSIADE.

Je vous adore donc, ô puissantes déesses ! si jamais vous daignâtes faire entendre votre voix à quelque mortel, je vous supplie de m'accorder cette grâce.

Elles la lui accordent en faveur de Socrate, qu'elles veulent particulièrement obliger, ainsi que Prodicus. Prodicus était un sophiste fort intéressé et fou de son prétendu savoir ; Aristophane ne le met ici en parallèle avec Socrate, que pour faire plus de peine au vrai sage par la comparaison qu'il en fait avec un fou.

De cette faveur des Nuées, Socrate prend occasion de débiter des impiétés, et de traiter Jupiter de chimère. Il est incompréhensible qu'on le souffrît, quoique ce fût pour faire regarder Socrate comme un impie. Le raisonnement de ce philosophe, pour prouver qu'il n'y a point de Jupiter, c'est que ce sont les Nuées seules qui donnent de la pluie, et qu'on n'a jamais vu Jupiter pleuvoir sans elles¹. L'explication du tonnerre, conforme

¹ Voyez la belle médaille d'Antonin le Pieux, T. MIA. K. ANTOINEINOC, avec un Jupiter qui pleut sans nuages. Assis sur son trône, il laisse tomber de la corne d'abondance une pluie féconde sur la terre qui est à ses pieds. C'est un monument de

à celle de Descartes, est la suite de cette leçon ; mais elle dégénère en polissonnerie, chose que ne manque jamais Aristophane, soit qu'il en trouve occasion ou non. Enfin, toute la scène aboutit à exiger de Strepsiade qu'il renonce aux dieux du pays, pour ne reconnaître de divinités que les Nuées. On veut faire entendre que c'était le premier sacrifice que Socrate exigeait de ceux qui voulaient être ses disciples et qu'il l'obtenait aisément ; car le bourgeois en passe par tout ce qu'on veut de lui, dans l'espoir de ne pas payer ses créanciers. A cette condition, jointe à celle de mener une vie dure et philosophique, les Nuées lui accordent sa demande, qui est de corrompre le bon droit pour emprunter et ne rien payer. Laissez-vous, disent-elles, conduire par Socrate, et vous réussirez.

Strepsiade, est content de tout ce qu'on lui propose, d'être vêtu de haillons, de souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid, les outrages, tout ; d'être philosophe, en un mot, pourvu qu'on lui apprenne l'art qu'il desire de savoir. Le maître commence par flatter son élève d'une gloire pareille à la sienne, comme d'être consulté d'une foule d'admirateurs, et choses semblables, sans

la piété et de la tendresse des Ephésiens envers Antonin : ΕΥΣΕΒΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ, *piorum Ephesiorum*. Cette médaille est dans le cabinet du Roi.

compter le gain ¹ réel qui en reviendra ; puis il l'exerce et le sonde par l'avis du chœur : scène plaisante ; car le bourgeois, interrogé sur ses talens, sur sa mémoire et sur sa disposition à la fine éloquence, jure qu'il n'a de mémoire que pour se souvenir de ce qu'on lui doit, et de disposition qu'à tromper ceux à qui il doit. Socrate, pour l'éprouver, veut venir aux coups d'étrivières ; il lui fait mettre bas son manteau, et le bourgeois, gardant toujours son caractère d'innocent très-railléur, balance un moment entre la crainte et l'espoir de ressembler à Chéréphon, le plus cher, mais le plus pâle des disciples de Socrate. Il consent toutefois d'entrer dans l'école du maître, et se soumet à toutes les épreuves.

Ici commence cette belle digression ² du chœur qui est double, une partie appartenant aux secondes Nuées, et l'autre aux premières. Il est bon de donner ce morceau tout entier, parce qu'il jette un grand jour sur tout ce qui regarde Aristophane, et en particulier sur la date et le sort de cette pièce. Immédiatement après que Socrate a fait entrer son disciple chez lui, c'est-à-dire dans l'autre de Trophonius ³, comme l'appelle plaisam-

¹ Accusation injuste : Socrate était fort désintéressé.

² Παράθεσις.

³ Trophonius était un homme qui s'était érigé en donneur

ment, Strepsiade, pour railler cette école de gens qui ne riaient jamais, non plus que ceux qui avaient été dans l'autre : le chœur dit un mot au maître et à l'élève; puis, se tournant vers les spectateurs, il leur parle en ces termes :

« Messieurs, j'atteste Bacchus ¹, mon père et
 » mon maître, que je vous dirai la vérité. Puis-
 » sé-je être vainqueur en ces jeux, et passer dans
 » votre esprit pour aussi bon écrivain, que je
 » vous crois bons connaisseurs ! Aussi vous ai-je
 » déjà donné cette comédie comme la meilleure
 » que j'eusse faite, en vous priant de l'entendre
 » avec autant d'application et de soin que j'en
 » avais eue à la composer. J'eus pourtant le mal-
 » heur de ne vaincre par d'indignes concurrents ² ;
 » destinée que je ne méritais pas ! C'est de cela

d'oracles qu'il rendait du fond d'une caverne près de Delphes. Cet antre devint célèbre dans la suite. On y alla toujours depuis chercher des oracles; mais comme c'était un repaire de serpens, on y jetait quelques gâteaux emmiellés, par précaution ou par cérémonie superstitieuse; et c'est ce qui fait dire à Strepsiade qu'il devrait avoir des gâteaux avant que d'entrer dans la maison de Socrate. On dit qu'on ne riait plus au retour de l'autel de Trophonius. Cela passa en proverbe.

¹ Il atteste Bacchus comme le dieu des poètes comiques, parce que les comédies se jouaient aux fêtes de Bacchus.

² Cratichus et Amipsias. Ils en disaient apparemment autant d'Aristophane.

» même que j'ose me plaindre à vous et aux hon-
 » nêtes gens pour qui seuls je travaille ; non que
 » je veuille vous abandonner ; car je n'ai pas
 » oublié le succès que vous donnâtes à ma pre-
 » mière comédie ¹ , et l'accueil que vous fîtes
 » au jeune homme sage et au jeune débauché
 » qui en font le jeu ² ; comme je n'étais pas
 » encore dans l'âge prescrit par les lois ³ pour
 » donner des pièces de théâtre , j'exposai inco-
 » gnito ce premier fruit de mes veilles. On le
 » releva ; et vous le reçûtes favorablement. De-
 » puis cette faveur , j'ai toujours compté sur vos
 » suffrages. Or, je viens aujourd'hui , Messieurs,
 » vous offrir une comédie, qui comme une autre
 » Électre ⁴ , cherche à reconnaître ses amis. Si
 » elle trouve les cheveux de son frère , elle les
 » reconnaîtra bien ⁵. Jugez , je vous prie , par
 » vous-même de la décence avec laquelle mon
 » Électre (*ma comédie*) paraît. Elle ne vient
 » point avec des habits déchirés pour faire rire

¹ Les Daïtaliens , peuple de l'Attique.

² Galien en a conservé un fragment qui confirme cela.

³ Il fallait avoir trente ou quarante ans.

⁴ Allusion satirique à la reconnaissance d'Électre et d'Oreste, dans l'Éclogue. Voyez la seconde partie de cet ouvrage.

⁵ Il veut dire qu'elle reconnaîtra au moindre signe d'approbation les spectateurs qui ont autrefois applaudi aux *Daïtaliens*.

» les enfans ¹. Elle ne s'avilit point par des raille-
 » ries fades sur les chauves, et moins encore par
 » des danses déshonnêtes. Vous ne la verrez point
 » introduire un vieillard qui frappe de son bâton
 » tout ce qui se présente, pour faire plus aisé-
 » ment passer ses mauvaises plaisanteries. Elle
 » ne paraît point avec des flambeaux comme une
 » furie, et ne s'amuse point à faire des hélas
 » ridicules. Elle vient appuyée de son seul mérite
 » et de sa propre beauté; je ne me glorifie pour-
 » tant pas de ces avantages. Je cherche beaucoup
 » moins à vous tromper, en répétant deux ou trois
 » fois la même chose. Je produis toujours des
 » images nouvelles, différentes les unes des autres
 » et toutes singulières. Je puis me vanter d'avoir
 » terrassé le redoutable Cléon ²; mais je ne l'ai pas
 » insulté depuis sa mort ³. La conduite de mes
 » rivaux est bien différente: depuis qu'Hyper-
 » bolus a donné prise, ils ne mettent sur le théâtre
 » qu'Hyperbolus et sa mère. Eupolis ⁴ a donné

¹ Traits satiriques contre les poètes ses concurrents.

² Dans la comédie des *Chevaliers*, et ailleurs.

³ *Καίρω*, jacenti; mort ou terrassé. Le terme est véritablement équivoque. Mais la suite le détermine à signifier mort. Madame Dacier a cru devoir en juger autrement, sur ce qu'Aristophane dit qu'il ne donne pas la même chose. Mais cette raison prouve tout au plus qu'il y avait beaucoup de changemens dans les secondes *Nuées*, pour lesquelles ce discours était fait.

⁴ Les scholiastes assurent que, dans cette comédie d'Eupolis, il était parlé de Cléon comme mort.

» d'abord à ce sujet sa comédie de *Marica*, où il n'a
 » pas rougi de piller mes *Chevaliers*, en y ajoutant
 » seulement de sa façon une vieille qui fait une
 » danse déshonnête; encore a-t-il volé cette vieille
 » à Phrynicus, qui la faisait dévorer par un
 » monstre marin. Le poète Hermippus est venu
 » ensuite; voilà encore Hyperbolus en jeu;
 » enfin, tous à la file tombent sur Hyperbolus,
 » et me dérobent mes anguilles² le plus subtile-
 » ment qu'ils peuvent. Que ceux qui rient à leurs
 » pièces ne se divertissent pas aux miennes! c'est
 » tout le mal que je leur souhaite. Pour vous,
 » Messieurs, si vous prenez goût à mes idées, je
 » vous donne parole de croire désormais que vous
 » êtes fins connaisseurs.»

Il est visible 1° que ce discours a été fait pour la seconde représentation des Nuées; 2° que c'était la première comédie revue, corrigée et augmentée; 3° que Cléon était mort, quand on la représenta la seconde fois. La seule citation de *Marica* où Eupolis parlait de Cléon mort, est une preuve sans réplique. Donc, en joignant à ce dis-

1° Homme de basse naissance, faiseur de lampes de cuivre. Il avait trouvé, comme Cléon, le secret de se rendre redoutable jusqu'à oser attaquer les premières têtes de l'État.

2° Il parle d'anguilles dans sa comédie des *Chevaliers*. Ce sont les anguilles délicieuses du lac Copais en Béotie. On avait fait apparemment sur cela des allusions dont nous n'avons point la clé.

cours un endroit des *Guépes*, où il est dit que la première comédie des *Nuées* fut jouée un an auparavant, il est évident que les deux représentations se firent dans les années que nous avons assignées; et quand même les Scholiastes nous tromperaient après s'être trompés eux-mêmes sur le fait de la comédie de *Marica*, qui suppose Cléon mort, cela ne prouverait autre chose, sinon que les deux représentations des *Nuées* se sont faites avant la mort de ce général, ou avant la dixième année de la guerre du Péloponnèse; et par conséquent cette comédie n'en serait pas moins éloignée de la mort de Socrate, comme le fut en effet la première représentation; car voici le discours que le chœur y fit aux spectateurs, et qu'on lit après le premier à la suite d'une invocation.

« Messieurs, écoutez-nous bien, je vous prie;
 » (ce sont les *Nuées* qui parlent) nous sommes
 » fort en colère contre vous: et n'avons-nous pas
 » raison? Est-il un de vos dieux qui vous enri-
 » chisse autant que nous le faisons? Toutefois
 » point de libations, point de sacrifices pour
 » nous, qui sommes vos déesses tutélaires. En
 » effet, vous mettez-vous en campagne mal-à-
 » propos? sur-le-champ le tonnerre ou la pluie
 » surviennent pour vous faire rentrer. Par exem-
 » ple, quand vous vous avisâtes de mettre à la
 » tête de vos armées ce Paphlagonien, ce cor-

» royeur , ce Cléon , nous fronçâmes le sourcil ,
 » nous fîmes du fracas , la foudre tomba , la lune
 » quitta sa route ¹ , le soleil retira son flambeau ,
 » et vous menaça de ne plus luire pour vous ,
 » si vous élisiez Cléon pour général. Vous l'élûtes
 » pourtant ! c'est le proverbe ; les délibérations
 » vont ici tout de travers , et les dieux réparent
 » tout ². Or , vouléz-vous savoir comment tout
 » sera réparé. Le voici : Prenez-moi cet oiseau
 » de proie ³ , ce voleur de Cléon , et mettez-le au
 » pilori ⁴ ; alors tout reviendra dans son premier
 » état , et vos fautes se tourneront en heureux
 » succès.»

Dans le premier morceau , Cléon était mort ; dans le second , il était plein de vie. Ces deux morceaux ont donc été faits en deux années différentes ; mais , quelque tour qu'on veuille y donner , il sera toujours vrai de conclure d'Aristophane seul , que cette pièce fut faite et jouée entre l'époque de l'affaire de Pylos sous Cléon , et celle de la mort de Cléon ; donc , entre la septième et

¹ Il y eut une éclipse de lune vers le temps où Cléon fut envoyé à Pylos en qualité de général. Aristophane en parle dans ses *Chevaliers*. Quelque temps après , il y en eût une de soleil.

² Démosthène en dit autant aux Athéniens , dans ses harangues.

³ Larus ; oiseau aquatique fort vorace , dit Suidas.

⁴ Serrez-lui le cou dans une pièce de bois trouée.

la dixième année de la guerre du Péloponnèse ; donc, plus de vingt-trois ans avant la condamnation de Socrate ¹ : cela est démontré.

Il y a encore un troisième morceau adressé aux spectateurs ; mais c'est une plaisanterie bien moins importante que celle que nous venons de voir. Les Nuées disent qu'elles saluent les Athéniens de la part de la lune ; qu'elle est pourtant un peu piquée contre eux , de ce que , malgré tous les biens dont elle les comble , ne fût-ce que d'épargner leurs flambeaux ² , elle n'éprouve d'eux que de l'ingratitude , parce que toutes les fêtes sont dans une horrible confusion , et qu'on s'en prend à elle ; que les dieux , par exemple , s'attendent à des sacrifices qui ne viennent point au jour marqué ; qu'on voit des jeûnes au lieu de festins , et des procès au lieu de vacations ; que , dans l'Olympe , on fait un bruit horrible contre elle , comme si elle était la cause du peu de soin des Athéniens à bien ranger leur calendrier.

Il n'est pas aisé de rendre raison de cette confusion des fêtes dont parle Aristophane ; les diverses conjectures qu'on apporte n'étant que de pures

¹ Ou du moins treize ans avant cette mort , si Socrate mourut sexagénaire , comme quelques-uns l'ont écrit : sentiment peu suivi.

² Il paraît par-là , et par beaucoup d'autres endroits où Aristophane raille l'épargne des Athéniens , qu'ils étaient en effet fort économes.

conjectures et trop longues à développer. Soit que le nombre d'or, ou le cycle de Méton fût alors introduit ou non, il y a toujours des difficultés, et il semblerait vraisemblable que le désordre dont on parle, serait plutôt venu d'avoir voulu ajuster les fêtes à ce cycle, qu'autrement. Nous aurons moins lieu de nous étendre beaucoup sur le reste de cette comédie.

ACTE II.

SOCRATE, après avoir dépouillé son disciple de son manteau, apparemment pour s'en accommoder, et après lui avoir donné quelques commencemens d'instruction, le ramène sur le théâtre, en jurant par le chaos et l'air, qu'il n'a pas encore trouvé d'esprit si épais que Strepsiade; mais Strepsiade est,

Voquez le savant M. Ezechiel. Spanheim dans l'édition d'Aristophane de M. Kuster: c'est son sentiment que je rapporte ici. Il y a pourtant apparence que le cycle de Méton ne fut adopté que depuis cette pièce. Les Grecs, pour retrouver le même point de rencontre du soleil avec la lune, avaient pris d'abord huit années, puis onze, toujours avec erreur considérable. Méton s'avisa le premier de mettre huit et onze, de fixer le terme de dix-neuf ans, où le retour de la lune et du soleil se trouva sans erreur sensible pour ces temps-là.

comme on l'a vu, un bourgeois de bon sens et malin, qui, sans paraître y toucher, tourne son maître en ridicule. Aristophane veut faire entendre qu'un sens droit que les philosophes traitent de grossier, est rétif à la philosophie, tant elle est opposée au sens commun.

Le maître appelle son élève pour continuer sa leçon, et lui ordonne de tirer son canapé et de s'y coucher. L'autre, obéissant malgré lui, badine sur les Corinthiens qui le prennent au collet, et qui concourent avec Socrate à le piller. Il appelle ainsi certains insectes dont il soupçonne que les meubles philosophiques de son maître sont infestés. Toute la scène roule sur quantité d'impertinences qu'on fait dire à Socrate sur l'art sa manière de philosopher, et à Strepsiade pour les relever par un contraste comique; par exemple, Socrate commence à peu près comme le maître de philosophie dans le *Bourgeois gentilhomme* ¹. « Ça, que souhaitez-vous d'apprendre? Les mesures, l'harmonie, la cadence? »

STREPSIADE.

Oui parbleu, les mesures; car il n'y a pas longtemps qu'un homme m'a trompé par une fausse mesure.

Socrate poursuit son discours et Strepsiade le

¹ Molière a visiblement imité la scène d'Aristophane.

sien , l'un et l'autre répondant toujours à sa pensée. Le dernier vient au fait , et demande à quoi lui servira l'harmonie. « Pour faire l'agréable » dans la compagnie ? c'est bien là de quoi il » s'agit. Je ne me soucie, dit-il, ni de Pyrrhiques, » ni de Dactyles. Apprenez-moi à culbuter le bon » droit. »

Plus Strepsiade va au fait , plus Socrate affecte de s'en éloigner , et de lui faire voir qu'il faut acquérir auparavant bien d'autres connaissances. Il lui donne une leçon de grammaire , mais bien maligne ; car , en lui enseignant à distinguer les noms des choses qui appartiennent aux hommes et aux femmes , il donne sur les doigts à quelques Athéniens notés pour leur lâcheté ou leurs débauches , particulièrement à Cléonyme et Amunias.

Socrate ordonne ensuite tout de bon au disciple de se coucher , de méditer , de s'attacher à une pensée , et , s'il ne peut la démêler , de passer à une autre ; de fixer son imagination , de diviser , de définir , de contempler ; enfin de chercher dans sa tête le moyen de frustrer ses créanciers. Ce jeu de théâtre , qui exprime toutes les petites façons des méditatifs d'alors , leurs grimaces savantes , et les tours de souplesse qu'on leur imputait , anime extrêmement cet acte ; mais si les *Femmes savantes* de Molière ont eu d'abord de

la peine à plaire au monde poli, à cause de leur caractère singulier, il n'est pas possible d'espérer que celui des philosophes athéniens lui plaise, quelque finement qu'il soit représenté. Poursuivons sans nous arrêter considérablement sur chaque chose.

STREPSIADE.

Que voulez-vous donc que je cherche dans mon esprit ?

SOCRATE.

Dites-moi vous-même ce que vous voulez trouver.

STREPSIADE.

Je vous l'ai dit mille fois, le moyen de ne point payer.

Voilà la vraie manière de Socrate, quoique travestie; il faisait éclore les pensées d'autrui sans dire les siennes, ce qui le faisait appeler *la sage-femme des esprits*.

Le bourgeois, las de se tourner sur son lit, dit enfin qu'il a trouvé le secret qu'il cherchait. C'est une plaisanterie à laquelle on ne s'attend point.

« Si j'achetais, dit-il, une sorcière de Thessalie,
 » que par son moyen je prisse la lune, et que
 » je l'enfermassé dans un étui comme un mi-
 » roir..... »

SOCRATE.

Hé bien ! qu'en arriverait-il ?

STREPSIADE.

S'il n'y avait plus de lune, je ne payerais plus d'intérêts.

SOCRATE.

Comment cela ?

STREPSIADE.

La chose est toute claire. Il n'y aurait plus de mois, et par conséquent plus de paiement au bout.

Socrate lui propose à son tour une autre subtilité de même force. Il demande comment il se tirerait d'affaire, s'il était condamné à payer cinq talens. Le bourgeois rêve quelques momens, suivant le conseil de son maître qui lui dit de donner l'essor à son esprit, comme les enfans le font aux hannetons qu'ils attachent à un fil. C'est que Socrate disait que l'âme avait des ailes pour s'élever au-dessus des choses terrestres ; de sorte que ces comparaisons lui étaient familières. Strepsiade trouve enfin un expédient rare, qui serait de se mettre derrière le greffier, d'exposer un miroir ardent aux rayons du soleil, et de brûler toutes les écritures qu'on ferait contre lui. Je ne trouve pas qu'aucun commentateur ait dit un seul mot de ces cinq talens ; mais il s'agit visi-

blement de ceux que Cléon fut condamné à payer pour crime de péculat¹. Cela saute aux yeux ; mais que signifie l'allusion du miroir ardent ? Je l'ignore : il y en a bien d'autres que nous ne connaissons pas. Par exemple , pour éviter une condamnation par corps , Strepsiade n'imagine point d'autre secret que de s'aller pendre. Peut-être aussi n'y a-t-il point d'autre finesse dans ces mots que la naïveté. Socrate ne pouvant rien tirer de plus du génie grossier de son disciple , désespère d'en faire un philosophe , et lui conseille d'amener son fils en sa place. L'autre y consent , en disant que son fils avait de l'esprit étant enfant , ce qu'il prouve aussi naïvement que le médecin Diafoirus au sujet de son fils Thomas. Molière a imité beaucoup d'endroits de cette comédie.

ACTE III.

STREPSIADE , comme possédé de l'esprit Socratique et de l'enthousiasme des Nuées , pousse son fils Phidippide hors du logis , et jure , par les Nuées , qu'il n'y restera pas plus long-temps.

¹ Voyez plus haut les *Acharniens*.

« Sors, dit-il, coquin, et vas manger, si tu veux, les colonnes de Mégacès. » Apparemment que cette maison, à laquelle Strepsiade s'était allié, avait dissipé tout son bien, hormis le palais de Mégacès. Le sel comique de cette scène est précisément le même que celui du *Bourgeois Gentilhomme*, qui veut instruire sa femme et sa servante des leçons qu'il a reçues de ses maîtres. La copie est plus conforme à nos mœurs; mais elle est moins vive que l'original, dont Molière avait bien étudié tous les traits. A la vérité, Strepsiade ne fait pas ici à son fils un récit tranquille, comme le *Bourgeois Gentilhomme* à madame Jourdain et à Nicolle; mais il parle dans le même goût avec plus de vivacité; car, ayant la tête remplie des grands mystères qu'il croit avoir appris chez Socrate, il en dit une partie, sans suite ni liaison, à son fils, en le contraignant d'aller promptement tenir sa place à la même école.

Phidippide qui croit que son père extravague, le regarde du même œil que madame Jourdain fait son mari enharnaché en Turc. Il ne laisse pas d'obéir sans rien comprendre à ce qu'on lui dit, et voilà tout le plaisant de ce dialogue. Dès les premiers mots, le fils jure par Jupiter. Ce serment choque le père, qui lui dit que cela était bon autrefois; mais que, depuis Socrate, il n'y a plus de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Qui dit de pareilles impiétés?

STREPSIADE.

Qui? Socrate, Diagoras le Mélien¹, et Chæréphon qui sait calculer les sauts des puces.

PHIDIPPIDE.

Quoi! mon père, êtes vous assez insensé pour croire ces bourrus atrabilaires?

STREPSIADE.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît. Ne dites point de mal de ces sages qui ont tant de lumières, et qui portent l'épargne jusqu'à ne connaître, ni barbiers, ni parfumeurs, ni baigneurs, tandis que tu me dévores les entrailles comme si j'étais mort; mais il ne s'agit plus de cela: va les trouver, et deviens leur disciple en ma place.

Il est aisé de reconnaître ici des traits du *Malade Imaginaire*, à l'égard des médecins.

PHIDIPPIDE.

Hé! que peut-on apprendre de bon de ces animaux-là?

¹ Diagoras était de Mélos. Ainsi, quand Aristophane dit le Mélien, il faut entendre Diagoras. Il passait pour athée, et les poètes comiques voulaient donner cette idée des philosophes pour les perdre. Mais il s'en faut bien que Socrate niât la divinité. Il n'y a qu'à lire Platon.

STREPSIADE.

Tout ; les connaissances les plus estimées , la vérité même ; par exemple que tu n'es qu'une bête et qu'un sot ; mais attends un moment , je reviens.

PHIDIPPIDE.

Mon père a perdu l'esprit. Quel parti dois-je prendre ? dois-je le faire déclarer fou en justice , ou le livrer aux bourreaux de médecins ¹ , comme un homme à mettre en terre en peu de jours ?

Le père revient avec un coq et une poule qui s'expriment par le même mot grec. Socrate en avait fait autant à son égard en lui donnant une leçon de grammaire. Il l'imité et demande à son fils ce que c'est que l'un et l'autre volatile. Le fils répond comme le père avait répondu à Socrate. « Vous n'êtes qu'une bête , lui dit Strep- » siade , et vous ne sçavez pas les premiers élé- » mens de la grammaire. » Il y a là quelque raillerie cachée sur quelque événement , comme cellé de Molière dans le *Bourgeois Gentilhomme* , qui admirait et répétait la leçon qu'on lui avait donnée sur la manière de prononcer les voyelles , les consonnes et les syllabes ; allusion maligne

¹ Madame Dacier a passé ce vers. Le scholiaste l'explique de ceux qui enterrent les morts. Le sens que j'ai suivi me paraît le véritable.

à un livre ¹ qui avait eu de la réputation dans le monde. L'original de ces traits est Aristophane. On perdra dans la suite la trace de plusieurs bons mots de Molière, comme de ceux d'Aristophane.

Strepsiade assure qu'il a appris bien d'autres belles choses de cette nature ; mais que son grand âge lui ayant ôté la mémoire, il est à propos que son fils se mette en sa place chez ces grands philosophes.

Phidippide remarquant que son père n'a ni manteau, ni souliers : « c'est donc pour toutes » ces subtilités, dit-il, que vous avez perdu votre » manteau ? »

STREPSIADE.

Oh! non, je ne l'ai pas perdu, mais je l'ai converti en pure philosophie ².

PHIDIPIIDE.

Et vos souliers, qu'en avez-vous fait ?

STREPSIADE.

Je les ai employés *pour le besoin*, comme Périclès fit des trésors de la citadelle.

Ceci regarde un fait singulier de Périclès. Suidas dit qu'il employa une grande partie de ces trésors pour la guerre du Péloponnèse, et qu'en rendant ses comptes il se contenta de dire, au

¹ Le livre de la parole.

² Il veut faire entendre que Socrate était intéressé et voleur.

sujet de cinquante talens, qu'il les avait employés pour le besoin : on ne le pressa pas davantage. Les Lacédémoniens l'ayant su, confisquèrent les biens de Cléander, et condamnèrent Plistoanax à une amende de cinq talens, prétendant que ces deux généraux de Lacédémone, dont l'un était leur roi, avaient épargné une partie de l'Attique, pour avoir été corrompus par des largesses secrètes ; et que Périclès n'avait répondu si obliquement en rendant ses comptes, que pour épargner aux rois de Sparte la confusion de leur bassesse et de leur perfidie.

Le vieillard fait tout de bon marcher son fils chez Socrate, en lui disant : « Viens, mon » enfant, viens avec moi. Si tu fais mal, c'est » moi qui t'y obligé : obéis seulement, et sou- » viens-toi que je n'ai que trop eu d'égard moi- » même à tes caprices dans l'enfance. La première » obole¹ que je reçus pour l'assemblée publi-

¹ Aristophane l'appelle obole héliastique, ainsi nommée du lieu où se tenaient les plus nombreuses assemblées des Athéniens. On n'y donnait d'abord aux assistans qu'une obole, ou la sixième partie d'une drachme ; ensuite on en donna deux ; et enfin trois, à la réquisition de Cléon, qui se fit un mérite de cette augmentation. Le poëte comique tourné partout et mille fois en ridicule cet honoraire, qui lui paraissait sordide. C'était en effet peu pour chaque particulier, et beaucoup pour l'État, puisque les trois oboles valaient cinq sols de notre monnaie. M. Ezéch. Spanheim, dans ses notes sur les *Nuées*, nous a donné une suite de sept

» que , je l'employai à t'acheter un petit charriot
 » aux fêtes de Jupiter. »

Phidippide dit à part que son père se repentira de la violence qu'il lui fait , et il lui tiendra en effet parole. Socrate paraît : le père lui livre son fils. « Je l'ai enfin persuadé , dit-il , malgré qu'il » en eût. » Ce mot tombe à plomb sur la manière de philosopher dont usait Socrate , qui mettait les gens au point de se rendre malgré eux , en les faisant donner dans des absurdités dont ils ne pouvaient se tirer sans revenir à son sentiment.

• SOCRATE , parlant de Phidippide.

« C'est apparemment un innocent qui n'est pas encore fait à se tenir suspendu en l'air comme nous¹. »

différentes monnaies depuis la drachme attique, jusqu'à la demi-obole inclusivement. Toute cette monnaie est d'argent. Il y en a eu d'airain; et Aristophane nous l'apprend, quand on ne le saurait pas d'ailleurs. Ces sept pièces ont toutes d'un côté la tête de Pallas et de l'autre le hibou, son oiseau, avec les deux ou trois premières lettres du nom de la déesse, comme toutes les autres monnaies d'Athènes. La cinquième est singulière, en ce qu'elle porte d'un côté une double tête d'homme et de femme à visages adossés en forme de Janns avec la couronne. C'est la figure de Cécrops, ancien roi d'Athènes. La tête de femme montre qu'il procura et facilita les mariages pour peupler l'Attique. Cette monnaie, battue en son honneur plusieurs siècles après lui, marque la vénération des Athéniens pour sa mémoire.

¹ A méditer.

PHIDIPPIDE , entre ses dents.

Puisses-tu l'être tout de bon !

STREPSIADE.

Ah ! coquin , tu dis des injures à ton maître.

SOCRATE.

Voyez avec quelle grimace il a dit cette sottise. Eh ! comment pourrait-il apprendre à éluder un procès , à chicaner sa partie adverse , et à jeter de la poussière aux yeux des juges ? Hyperbolus ¹ donnerait pourtant un talent , pour en savoir autant.

STREPSIADE.

Oubliez ses impertinences , et daignez lui donner vos soins. Il a naturellement du génie : car , n'étant encore qu'enfant , il faisait de petits châteaux , des vaisseaux , des chariots , des grenouilles , des grenades ; il fallait voir ! qu'en pensez-vous ² ? Ne croyez-vous pas qu'il puisse apprendre les deux *moyens* ³ favoris qui sont les pivots de votre doctrine , le *Juste* et l'*Injuste* ? S'il ne les apprend tous deux , il aura du moins l'esprit d'apprendre l'*Injuste*.

¹ C'est le faiseur de lampes dont nous avons déjà parlé. Il y mettait , dit-on , de mauvais alliage , et il s'enrichissait par ses friponneries , à en croire Aristophane.

² Voilà Thomas Diafoirus.

³ Toute la philosophie morale de Socrate roulait sur ces deux idées.

SOCRATE.

Je vais le donner à instruire à tous les deux.

STREPSIADE , prenant congé.

Je suis votre valet : n'oubliez pas au moins de l'armer de pied en cap contre le *Juste*.

A peine le bourgeois s'est-il retiré, que le *Juste* et l'*Injuste* paraissent en personne. L'allégorie est hardie, et les personnages sont bizarres, mais dignes d'Aristophane, et plaisans pour qui connaissait ou connaît Socrate et ses discours éternels sur le *Juste* et l'*Injuste*. Il faut donc imaginer ces deux choses comme des acteurs que le poëte avait apparemment ornés d'un air aussi grotesque que ses autres mascarades.

Le *Juste* défie son rival de paraître devant les spectateurs ; mais l'*Injuste* qui connaît les juges à qui il a affaire, se montre sur-le-champ, bien assuré, dit-il, de l'emporter sur son concurrent devant de tels arbitres : bon commencement de satire qui dure pendant toute la scène ; car le premier prétend être le plus fort ¹, et l'autre allègue qu'il est toujours victorieux, quoique plus faible. L'un veut que ce soit chez les foux, (en montrant les spectateurs ou les philosophes) et l'autre pré-

¹ Κρείττων, le plus fort ; c'est le nom du *Juste* chez les philosophes ; ἥττων, le plus faible ; c'est le nom de l'*Injuste*. Il y a ici bien des antithèses qui portent sur ces deux dénominations.

tend que c'est chez les sages (en montrant les mêmes). L'un dit qu'il n'a qu'à se montrer pour triompher; l'autre nie qu'il y ait au monde aucune ombre de justice. Quoi! pas même chez les dieux? Non, pas même chez Jupiter. Cela est dit pour rendre les philosophes exécrables par leurs impiétés. Le Juste accable en effet d'injures son rival, comme un impie; l'autre, affectant un air de philosophe, ne répond à chaque outrage que par des applaudissemens, comme Socrate et comme les sergens de comédie, qui disent : bon cela, à chaque insulte qu'ils reçoivent. Aussi l'Injuste ajoute-t-il : « Eh ! ne vois-tu pas que tu me » prodigues de l'or à pleines mains? » Les vivacités redoublées de l'un et de l'autre font un grand jeu de théâtre; mais tout n'en est pas selon nos manières. Les reproches que le premier fait au second, de corrompre les Athéniens, et de perdre la jeunesse, les répliques du second, et la dispute des deux à qui se saisira de Phidippide pour l'instruire; (comme la vertu et le vice par rapport à Hercule ¹), ne montrent que trop à quel point les poètes comiques portaient la liberté de dénigrer Athènes, et jusqu'où les Athéniens entendaient raillerie, sans s'embarrasser de ce que la postérité penserait d'eux, et moins encore de se corriger de leurs défauts.

¹ Hercule *in bivio*.

Le chœur est contraint de mettre le holà, tant la contestation s'échauffe. Il veut qu'elle devienne une dispute réglée, et que chacun des concurrens expose au long ses raisons, « dont dépend, dit-il, » la destinée de la philosophie et des querelles » de nos amis les philosophes. »

Le Juste fait le premier sa harangue; il décrit la sévère discipline du vieux temps où la justice fleurissait; la docilité des jeunes gens, leur assiduité, leur attention, leur respect à l'égard de leurs maîtres; leur éducation dure, leur modestie; la beauté de la musique d'alors, bien différente des tons efféminés introduits par Phrynis¹; l'importance de cette austérité et ses suites heureuses; la pudeur, la bienséance et la sobriété.

« Vraiment, dit l'Injuste, cela était bon du » temps qu'on portait des cigales d'or aux che- » veux, etc. » Ces bijoux, dont on a parlé ailleurs, étaient à la mode du temps des guerriers de Marathon. Les braves Athéniens de ce beau siècle ne laissent pas d'être magnifiques. Celui qui fait le personnage de la justice répond à son adversaire, que la peinture qu'il a faite est celle des anciens héros, et non des jeunes gens du temps présent, élevés dans la mollesse, sans force, sans vigueur,

¹ Ce Phrynis avait amolli la musique ancienne; et les anciens tiraient de grands préjugés de la qualité de la musique pour ou contre la régularité des mœurs.

sans âme. Il exhorte Phidippide à suivre de si belles leçons, à haïr le barreau, source de chicanes, à ne rien faire de honteux, à respecter ses parens, à honorer les vieillards, à éviter les danseuses, enfin, à être vertueux de tout point. C'est un contraste des anciennes et des nouvelles mœurs d'Athènes.

L'Injuste lève les épaules et rit en petit maître, pour engager Phidippide à regarder ces discours-là comme des chansons; mais le Juste insiste, et montre à ce jeune homme, que, s'il veut le croire, il jouira d'une santé toujours parfaite; qu'il se distinguera dans les exercices; qu'il aura l'avantage de ne point dire ni entendre toutes les sottises qu'on dit et qu'on entend au barreau; qu'il goûtera le plaisir des promenades savantes et utiles; qu'il sera toujours sage et heureux; qu'au contraire, s'il vit comme les autres jeunes gens de son âge, il deviendra misérable, et que, pour comprendre tous les malheurs ensemble, il sera aussi infâme qu'Antimaachus: mot sanglant contre ce citoyen, à en juger par tout ce qui a précédé.

Quoique le chœur soit composé de Nuées, déesses imaginaires, il ne laisse pas, suivant son office, de louer les vertueuses leçons que l'on vient de voir; mais l'Injuste prend à son tour la parole: il lui pesait d'avoir gardé un si pénible silence. Il dit d'abord que les philosophes l'ont appelé à

tort *le plus faible*, puisqu'il a imaginé le premier l'art de s'opposer aux lois et au bon droit : ce qui méritait des récompenses sans nombre¹. « Car, » dit-il, quoi de plus beau qu'un art qui, tout » *inférieur* qu'on l'appelle, est sûr de l'emporter » dans les jugemens ! » Il adresse ensuite le discours à Phidippide, en s'arrêtant comiquement sur les usages d'Athènes qu'a blâmés son adversaire. « Il a parlé, dit-il, de bains chauds : grande » merveille ! Eh ! Hercule aimait-t-il les bains » froids ? » Défaite comique digne de l'art attribué ici à Socrate. Quelle que soit la tradition fabuleuse, il est certain qu'on appelait *héracléens* les bains chauds, et c'est ce qui donne lieu à la pointe.

Le défenseur de l'injustice passe ensuite à la fréquentation du barreau et à l'art des harangues. « Nestor n'était-il pas harangueur, selon le » témoignage d'Homère ? » L'Injuste attaque la vertu et la sagesse, par des raisonnemens aussi frivoles, pour insinuer que ce sont ceux de la philosophie de Socrate. « Car à quoi a jamais » servi la vertu ? A rien de bon. Quoi ! à Pélée ? » Le beau présent que lui firent les dieux, une » épée² ! Hyperbolus a bien mieux fait ses affaires

¹ Plus de mille statères.

² Dans un danger qu'il courut, Mercure, dit-on, lui donna une épée pour se défendre.

» en faisant des lampes. Il a friponné ; il s'est enrichi aux dépens du public. »

Fondé sur ces principes, l'Injuste demande à Phidippide , comment il se tirerait des aventures qui arrivent tous les jours aux jeunes gens , sans l'art de tourner le blanc au noir ; et il l'exhorte à faire du pis qu'il pourra , bien assuré de trouver une ressource immanquable dans le secours que lui donnera son nouveau maître.

Le partisan de l'injustice demande à son tour ce qui arriverait , si ce jeune homme était noté d'infamie , pour avoir suivi de si pernicieuses leçons. Cela fait naître une de ces satires ciniques , qui rendent abominables les Athéniens censurés et leur censeur. Le tout est singulier.

L'INJUSTE.

Que diras-tu , si je viens à bout d'avoir raison contre toi ?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort , et je me tairai : voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu , quelles gens sont-ce que nos orateurs ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiseurs de tragédies ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos magistrats ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à présent les spectateurs : quel est le plus grand nombre ? sont-ce les gens de bien ? examinez.

LE JUSTE , en regardant de tous côtés.

Examinons.

L'INJUSTE.

Eh ! bien ?

LE JUSTE , montrant divers spectateurs.

Les scélérats l'emportent. En voilà un que je connais : j'en vois encore là un autre..... et ce petit maître là-bas.....

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à présent ?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu (*Aux spectateurs*). Messieurs ,

prenez mon manteau¹. Je vais passer de votre côté; vous êtes les plus forts.

Socrate apercevant Strepsiade qui revient, lui demande s'il persiste à vouloir que son fils soit philosophe de la bonne façon. « Oui, répond le » bourgeois; instruisez-le comme il faut; châ- » tiez-le, s'il est nécessaire; et surtout rendez-lui » la langue aussi affilée qu'un glaive à deux tran- » chans : l'un sera pour les menues babioles de » chicane, l'autre pour les causes qui en valent » la peine. »

SOCRATE.

Laissez-moi faire. Je vous le rendrai, sur ma parole, un des plus fins chicaneurs de l'Attique.

PHIDIPPIDE, à part.

C'est-à-dire pâle, maigre, et philosophe accompli.

LE CHOEUR.

Phidippide, entrez : — (*à part*) quelqu'un pourra s'en repentir.

Dès que le jeune homme est entré chez Socrate, les Nuées adressent la parole aux juges de la comédie, qui étaient apparemment dans un lieu distingué du cirque. Elles leur promettent que

¹ Il fait semblant de jeter son manteau, comme s'il voulait sauter dans le parterre.

s'ils rendent justice au spectacle, elles procureront à leurs champs de la pluie ou du beau temps à propos et une heureuse fertilité; résolues au reste de grêler sur leurs vignes et de désoler tout, s'ils s'avisent de dédaigner de si grandes divinités et de juger de travers : ce sont leurs termes.

 ACTE IV.

STRATONIDE fort inquiet rode autour de l'école, en comptant les jours du mois à la manière des Grecs, « un, deux, trois, deux, » de la troisième dizaine du mois; » et il sent approcher le jour redouté, à savoir le dernier du mois, appelé aussi la vieille et la nouvelle lune. C'était le jour marqué pour le paiement des intérêts. Le sujet de son inquiétude, c'est que tous ses créanciers consignent de l'argent chez les juges

¹ En rétrogradant : ainsi comptaient-ils les dix derniers jours du mois. Cela signifie, le 26, le 27, le 28, le 29 juillet. Scaliger dit que les anciens n'avaient d'abord que trois principaux nombres, *εἷς* un, *δύο* deux, *τρία* trois; et qu'ensuite ils disaient : puis un autre encore, *χ' ἄρτερον*, d'où vient, quatre : qu'au-delà ils disaient *πέντε* et un de plus, cinq, cinq. Le reste jusqu'à dix, vint peu à peu.

pour les frais des poursuites, et menacent de le ruiner, s'il ne les paye promptement. Que faire? car de payer il n'en est pas question. « J'ai beau, » dit-il, leur faire des propositions raisonnables, » et leur dire : écoutez. Des trois sommes que je » vous dois, ne prenez pas l'une, donnez du » temps pour l'autre, et quittez-moi de la troi- » sième ¹. Loin de se payer de cela, ils me trai- » tent de fripon, et me menacent de me traîner » au barreau. A la bonne heure : que m'importe » après tout, pourvu que Phidippide soit devenu » beau parleur? Voyons où il en est : heurtons. »

Socrate se montre, et après avoir reçu un présent du bourgeois (c'est un sac de farine), il lui apprend que son fils en sait déjà assez pour donner un soufflet au bon droit, et pour nier une dette, eût-elle été contractée devant mille témoins. Cette nouvelle fait triompher le vieillard, qui se moque par avance de ses créanciers, en leur opposant un élève de Socrate. Phidippide paraît, et son père l'embrasse avec transport. « Viens, mon fils, viens » que je t'embrasse. A ta pâleur, je jure que tu » sais contredire et nier hardiment; qu'en un » mot tu entends le fin de la chicane la plus » déliée, et que tu excelles dans les manières de » ton pays. Que dis-tu là..... va, je n'en doute

¹ Il paraît faire allusion au partage du lion dans la fable d'Ésope.

» point. Tu m'as l'air de faire croire aux gens
 » qu'ils ont tort quand ils ont raison, et de le
 » leur soutenir en face. Oui, tu as maintenant
 » la mine d'un bon et franc Athénien. Aussi,
 » puisque tu m'as perdu, est-ce à toi de me
 » sauver.»

PHIDIPPIDE.

D'où vient donc cette crainte que vous témoi-
 gnez ?

STREPSIADE.

Eh! eh! je l'avoue : je crains un peu cette vieille
 et nouvelle lune.

PHIDIPPIDE.

Beau-sujet d'inquiétude! Vieille et nouvelle!
 cela peut-il être ?

STREPSIADE.

Il faut bien que cela soit : car mes créanciers me-
 nacent de m'attaquer ce jour-là en justice, et de
 consigner.....

PHIDIPPIDE.

Laissez-les faire. Ils perdront leurs consigna-
 tions ; car il n'est pas possible qu'un jour en soit
 deux.

STREPSIADE.

Comment ?

PHIDIPPIDE.

Comment? une femme peut-elle être jeune et
 vieille en même temps ?

STREPSIADE.

Mais nos créanciers allèguent la loi.

PHIDIPPIDE.

Ils ne prennent pas l'esprit de la loi.

STREPSIADE.

Quel est-il ?

PHIDIPPIDE.

Ma foi ! Solon aimait le peuple ¹.

STREPSIADE.

Cela ne fait rien à la vieille et la nouvelle lune.

Phidippide soutient qu'il y avait deux différens jours marqués par les lois de Solon ; à savoir : 1° le dernier jour du mois ou de la vieille lune , afin que le débiteur pût comparaître et éviter les frais de la consignation ; 2° le lendemain ou le jour de la nouvelle lune ², auquel le procès se faisait en forme contre les débiteurs négligens.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les magistrats , sans attendre le

¹ Trait indirect et malin (à ce que je crois) contre Solon et la démocratie qu'il avait introduite. Il fallait qu'Aristophane fût un peu aristocratique : car il feint dans les *Oiseaux* qu'on le lui reproche.

² Le premier jour du mois s'appelait chez les Grecs *néoménie*, nouvelle lune ou un nouveau mois. Ils ne connaissaient point les calendes ; d'où vient le proverbe , *aux calendes grecques*.

premier jour du mois , commencent-ils le procès dès le trentième du précédent , en recevant les consignations ?

PHIDIPPIDE.

C'est qu'ils font comme les maîtres-d'hôtel , qui goûtent aux plats avant que de les servir.

STREPSIADE , brusquement.

Holà ! vous , messieurs les spectateurs , pourquoi vous tenez-vous là comme des dupes , tandis que mon fils et moi faisons nos affaires à vos dépens ? etc.

Ce trait est vif , et l'on ne saurait imaginer une insulte plus à bout portant , si l'on peut parler ainsi ; mais les Athéniens riaient de tout , et d'eux-mêmes les premiers. Il ne manquait plus à Strepsiade que d'éprouver par les effets la science que lui vient d'apprendre son fils. L'occasion s'en présente ; car à peine a-t-il fait rentrer Phidippide chez lui pour le régaler , qu'il est arrêté lui-même par l'usurier Pusias , à qui il devait douze mines avec les intérêts. Cet usurier est accompagné d'un témoin. Il demande son argent , tout prêt à consigner au jour de la vieille et de la nouvelle lune , c'est-à-dire au trentième ; mais Strepsiade se moque de lui , et , faisant usage de ce qu'il a appris , il prend les gens à témoin qu'on l'appelle en justice en deux jours différens , l'un de la vieille et l'autre

de la nouvelle lune : il convient qu'à la vérité il avait juré par Jupiter de rendre la somme ; mais que depuis on l'a instruit qu'il n'y avait point de Jupiter. Il fait à Pasiás la même question de grammaire que lui avait faite Socrate. Pasiás ne répondant pas à la façon de Socrate, Strepsiade le met dehors, et se rit de ses menaces, assurant que, quand il a été assez bête pour promettre de payer, son fils ne savait point encore la philosophie.

Pasiás est suivi d'Amunias, autre créancier, qui, après avoir fait, au sujet d'un chariot brisé, des lamentations que Strepsiade compare malignement à celles des dieux dans une tragédie de Carcinus, prétend être payé du principal et des intérêts. Le bourgeois se tire de ce nouvel embarras par de nouvelles gambades ; il traite le créancier de fou, et pour lui montrer qu'il n'est qu'une bête : « Que pensez-vous, dit-il, de la pluie ? » est-ce de l'eau céleste, ou attirée par le soleil ? » — Je ne sais, ni ne m'en soucie, répond le créancier. Vous ne méritez donc pas d'être payé, » reprend l'autre. »

AMUNIAS.

Composons : si vous n'avez pas la somme entière, payez au moins l'intérêt.

STREPSIADE.

L'intérêt ! Quelle bête est cela ?

AMUNIAS.

C'est le produit de l'argent ; ne croît-il pas par jours et par mois ?

STREPSIADE.

Vous parlez d'or ; mais répondez un peu à une petite question que je vais vous faire : croyez-vous que la mer soit plus grande aujourd'hui qu'autrefois ?

AMUNIAS.

Non : que fait cela ?

STREPSIADE.

Comment, scélérat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, et tu veux que ton argent croisse d'une manière si exorbitante ? Veux-tu te retirer ? qu'on m'apporte un bâton !. (*Il le chasse aussi-bien que le témoin qui l'accompagnait, suivant l'usage ; et il rentre chez lui.*)

Pour préparer le dénouement, le chœur déteste de pareilles friponneries, et l'art qui leur a donné lieu. Il en prédit la punition à l'égard de Strep-siade et des philosophes ; car Aristophane, après avoir représenté tant d'impiétés et de crimes, ne pouvait se dispenser de ménager un retour qui corrigeât ces fâcheuses impressions, et c'est ce

¹ Grec : Un aiguillon.

qu'il fait avec beaucoup d'art dans le cinquième acte.

ACTE V.

STREPSIADE accourt en criant au meurtre, et implorant du secours contre son fils qui le maltraite cruellement. Le fils le suit, et soutient de sang froid qu'il a bien fait de battre son père. Il montre qu'il a parfaitement retenu et pratiqué les leçons de l'Injuste : car il renouvelle cette scène, et à chaque injure, d'infâme, de parricide, etc., que lui dit son père, il répond tranquillement : *Vous me comblez de joie, vous me couvrez de roses.* Il fait en un mot le philosophe¹, comme

¹ Plutarque, *Traité de l'éducation des Enfans*, traduction d'Amyot, dit : « Ne se courroucer du tout point, c'est bien une » vertu singulière : mais il n'y a que ceux qui sont parfaitement » sages qui le puissent du tout faire, comme estoit Socrate, » lequel ayant esté fort outragé par un jeune homme insolent et » téméraire, jusques à lui donner des coups de pied, et voyant » que ceux qui se trouvoient lors autour de luy s'en courrouçoient » amèrement, et en perdoient patience, et vouloient courir après : » Comment, leur dit-il, si un asne m'avoit donné un coup de » pied, voudriez-vous que je luy en redonnasse un autre? Tou- » tefois il n'en demoura pas impuni ; car tout le monde lui re- » procha tant ceste insolence, et l'appela-t-on si souvent et » tant, le regibbeur et donneur de coups de pied, que finalement

l'Injuste l'avait fait à l'égard de son rival qui l'outrageait. Phidippide fait plus avec son air tranquille et socratique ; car, en prenant le cœur à témoin, il prétend prouver en forme à son père, quelque moyen qu'il choisisse des deux que Socrate enseigne, que c'est avec justice qu'il l'a frappé.

Le père raconte la cause de la querelle. C'est que Phidippide, au lieu de chanter à table, comme on l'en priait, quelques vers de Simonide, a traité cet usage de ridicule ¹, et Simonide de méchant poète ; que de plus il a eu l'insolence de préférer Euripide à Eschyle, cet Euripide qui a

» il s'en pendit et étrangla lui-même de regret. Et quand Aristophauc feist jouer la comédie qu'on appelle *Nuées*, en laquelle
 » il respand sur Socrate toutes les sortes et manières d'injures
 » qu'il est possible, comme quelqu'un des assistans à l'heure
 » qu'on le farçoit et gaudissoit ainsi, lui demanda : Ne te courrouces-tu point, Socrate, de te voir ainsi publiquement blasonner ? Non certainement, répondit-il, car il m'est advis, « que je suis en ce théâtre ne plus ne moins qu'en un grand festin, où l'on se gaudit joyeusement de moi. »

¹ Ce mot est dit contre Euripide, qui, dans sa *Médée*, fait dire à la confidente de cette princesse, que la musique devrait être interdite des festins, où la joie est assez naturelle, sans chercher à la ranimer. A l'égard du vieux Simonide, on le traite ici comme le Pibrac des Athéniens, et apparemment les gens à la mode trouvaient que Simonide n'y devait plus être. Il était pourtant un des plus grands poètes, et toujours estimé des gens du bon goût.

osé parler d'incestés ¹ dans ses tragédies. Strep-
siade avoue qu'il n'a pu y tenir. La dispute s'est
échauffée ; des paroles on est venu aux coups , et
c'est le fils qui a frappé son père. Celui-ci , au récit
de cette insolence , fait de nouveaux reproches à
Phidippide , en lui rappelant en détail tous les
soins qu'il a eus de son enfance : morceau comique
pour parodier ce que dit Phénix à Achille au
neuvième livre de l'*Iliade* , ou plutôt ce que dit
Euripide dans quelques-unes de ses tragédies , à
l'imitation de cet endroit d'Homère.

« Je m'imagine, dit le chœur, que nos petits-
» maîtres sont dans l'impatience de savoir ce que
» va dire ce jeune homme, afin de s'en autoriser. »
Il prend en effet la parole. « Quel plaisir, dit-il,
» d'apprendre des nouveautés et d'être en état de
» se moquer des lois! quand je n'étais occupé que
» de chevaux, je ne pouvais pas dire trois mots
» sans broncher; mais à présent que mon père
» m'a guéri de cette manie et m'a rendu philo-
» sophe, je suis sûr de lui prouver à lui-même
» qu'un fils a droit de battre son père. »

Les raisons du jeune homme sont ajustées au
théâtre, comme l'on peut croire, afin de faire
tomber tout l'odieux de cette pernicieuse doc-

¹ Il entend les mariages de frère et de sœur de même mère.
Ομομητρια ἀδελφία. Car les frères et sœurs de même père et de
différentes mères pouvaient s'épouser, d'après les lois de Solon.

trine sur celle de Socrate , comme s'il enseignait ces belles choses. Phidippide dit, par exemple , qu'un père bat son fils parce qu'il l'aime. Or, un fils ne doit-il pas aimer son père et lui prouver son amour ? Il ajoute que les vieillards sont doublement enfans, et qu'ils méritent d'autant plus d'être châtiés , que leurs fautes sont plus considérables ; qu'en vain on allègue les lois ; que celui qui les a portées était homme ; qu'il a persuadé aux autres de les admettre ; que tout homme raisonnable a les mêmes droits que le législateur , et pareils raisonnemens, tous imaginés pour faire haïr Socrate et ses sectateurs. Le père allègue vainement Jupiter et les dieux. Phidippide lui réplique : « Eh ! c'est de vous-même que j'ai appris qu'il ne faut reconnaître d'autres dieux que les tourbillons et les Nuées. » Le père , désespéré de voir l'esprit de son fils entièrement gâté et incorrigible, veut s'en prendre aux Nuées. Elles lui répondent que c'est sa faute , puisque c'est de lui-même qu'il s'est porté à faire des injustices criantes , et à ne pas payer ses créanciers.

STREPSIADE,

Eh ! que ne m'avertissiez-vous ? pourquoi trompiez-vous un homme simple tel que moi ?

LE CHOEUR.

Nous en usons ainsi avec tes pareils , quand ils

s'aveuglent jusqu'à devenir injustes et scélérats. Nous les plongeons dans l'infortune, afin de leur apprendre, par une triste expérience, à craindre les dieux ¹.

Voilà Strepsiade puni par la cause, l'occasion, et les complices de son injustice, c'est-à-dire par son fils, les Nuées et le commerce avec Socrate. Dans la douleur où il est plongé, il se repent d'avoir abandonné les dieux pour suivre une dangereuse philosophie. Il demande grâce à Mercure; et feignant d'en être inspiré, il appelle ses gens, fait apporter des échelles, des haches et des torches, monte sur le toit de l'école de Socrate, et y fait appliquer le fer et le feu. Socrate et Chæréphon, avec une suite de philosophes, en sortent tout enfumés et tout désolés. Strepsiade les congédie d'un air comique : les Nuées se retirent, et le spectacle finit brusquement pour ne pas donner lieu aux spectateurs d'examiner de trop près le peu de vraisemblance qu'il y a dans cet incendie théâtral.

¹ Mot remarquable pour faire voir qu'Aristophane n'était pas un athée déclaré, comme quelques-uns l'ont prétendu. Athènes ne l'aurait pas souffert.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XII^e VOLUME.

	Pagés
EXPLICATION des figures de ce volume,	v
LES ACHARNIENS, comédie d'Aristophane, extraite par le P. Brumoy,	1
La même, traduite en entier par M. Dupuis,	36
Examen de cette pièce, par le même,	150
LES CHEVALIERS, comédie d'Aristophane, extraite par le P. Brumoy,	163
La même, traduite en entier par M. Dupuis,	201
Examen de cette pièce, par le même,	317
Préface sur <i>les Nuées</i> , comédie d'Aristo- phane, par le P. Brumoy,	334
LES NUÉES, extraite par le même,	343

FIN DE LA TABLE DU XII^e VOLUME.

AVIS AU RELIEUR.

LES ACHARNIENS,
LES CHEVALIERS,

Pages.
1
293



